

NI TOUT A FAIT FAUX

Michaël Rochoy

*Pour Mémère, Maman, Alice, Ghyslain, qui m'ont donné des mots,
Et Mathilde, qui les a ordonnés.*

PREFACE

Les textes que vous allez vous apprêter à lire sont humoristiques. Polar, science-fiction, fantastique ou contemporain, ces genres sont unis dans ce recueil par une absurdité certaine dont je n'hésite pas à user et abuser.

Il faut tout de même savoir quelque chose, avant de commencer la lecture : ce qu'ils racontent n'est jamais tout à fait vrai...

M.R.

SOMMAIRE

LE POIDS DES FINANCES	5
CEINTURE BOUCLEE.....	15
CENT QUATRE SEMAINES	16
NE PAS DERANGER.....	20
TENANT LES LIEUX	27
LE QUINZIEME CLUB	35
LES AVENTURES D'ACE BURTON – LE LIVRE D'AGARAY	40
MA VIE DE CADRE	52
LE VELO DU DIABLE.....	55
SEULE SUR UN OCEAN BOISE	62
ANOPHELES	69
LES AVENTURES D'ACE BURTON – TRIBULATIONS D'UNE PIECE DE MONNAIE	72
LA BETE AFFAMEE DU PHARE.....	80
MARTIENS EN VACANCES	88
A CONTRE-TEMPS.....	103
JE N'AIME PAS LES FRAUDEURS	105
2012 : L'ODYSSEE DES CAVALIERS.....	109
LA FUITE DES COULEURS.....	114
LES AVENTURES D'ACE BURTON - ET POURTANT ELLE TOURNE	119
VACHERIES.....	131
BATEAU CELESTE	133
LES AVENTURES D'ACE BURTON – ET IL MORDIT A L'APPOINT.....	150
LES LAPINS DE LA LUNE.....	161

LE POIDS DES FINANCES

Les laboratoires Bomorange m'avaient embauché huit fois ces six dernières années.

Ma totale dévotion à mon métier de laborantin était la raison de ces nombreuses embauches, faisant encore aujourd'hui la fierté du Pôle Emploi local. Pour être honnête, je n'étais pas vraiment laborantin ; mais comme c'était le poste indiqué sur la blouse qu'on m'avait fournie, tout le monde faisait comme si je l'étais. Pour la même raison, mes collègues m'appelaient Pierre Plankat. Toutefois, régulièrement, une secrétaire des laboratoires Bomorange se souvenait de mon vrai nom (Louis Cave) et de mon vrai statut (auxiliaire). Mon salaire souffrait péniblement de cette mensuelle reviviscence.

Ma totale dévotion (auxiliaire) était également la cause des remords qui s'exprimaient à travers les sourcils de mes supérieurs, chaque fois qu'ils venaient me porter mon annuelle lettre de licenciement. Ce froncement sourciller était imperceptible pour l'œil non expérimenté, mais j'avais appris à le reconnaître dès mon troisième renvoi. Il signifiait trois choses : primo, que l'expert-comptable avait dû débarquer le matin dans le Grand Bureau avec les mains moites et les yeux vifs (ou l'inverse) pour déposer au Grand Patron sa fiche de Grand Salaire ; deuxio, que ledit Grand Patron avait probablement hurlé de tout son Grand Saoul pour que le sus-mentionné expert-comptable lui explique la raison de cet indélicat vide dans la première des six cases destinées à l'indication de son Salaire ; tertio, que j'allais bientôt remanger du cassoulet.

Ainsi, continuellement depuis six ans, j'étais renvoyé par manque de gains et réembauché par manque de mains. D'une certaine manière, les laboratoires Bomorange m'étaient fidèles.

Aux périodes financières « à cinq chiffres », j'étais toujours le seul à me retrouver à la porte (côté extérieur). Je m'étais interrogé sur cette fâcheuse redondance, mais on m'affirma

que ça n'avait rien à voir avec la qualité de mon travail. C'était un soulagement car je n'étais pas du genre à me tourner les mouches en regardant voler les pouces au bureau.

« En fait, m'expliqua un jour un de mes supérieurs aux sourcils foncièrement fronçables, le premier licencié est toujours le dernier embauché ».

Or, il se trouvait, par une sorte de malheureuse et regrettable coïncidence, que j'étais toujours cette personne. Ainsi, bien que j'aie commencé à travailler au laboratoire avant que l'eau courante n'y fut installée – ce qui avait outré à l'époque les plus pointilleux de l'hygiène – je finissais toujours par me retrouver seul dans mon bureau, un soir morne, à « resceller » mon carton que je ne prenais plus la peine de vider.

Cette coutume avait poussé mes collègues à me surnommer « Pierre le recéleur ».

Ce sobriquet n'avait pas été sans attirer l'oreille attentive d'un lieutenant de police en mal d'action, venu au laboratoire pour vérifier son taux de cholestérol et reparti avec l'adrénaline plus explosive qu'un feu d'artifice du 15 août. Il avait ensuite passé la soirée à m'interroger au poste, tout en se demandant où il avait rangé les clefs de ses menottes qui commençaient sérieusement à remettre en question l'irrigation de mes mains et leur viabilité future. Je lui expliquai que je m'appelais Louis et non Pierre, que j'étais auxiliaire et pas laborantin. A chaque phrase que je prononçais, il se retournait et demandait fébrilement à un stagiaire apeuré au front trempé s'il avait bien tout noté. Dans ses yeux se lisait la jubilation du policier qui a enfin sous sa main — par veine, irriguée par une artère — ce qu'il a attendu toute sa vie : un trafiquant complet, une couverture sans scrupules et des aveux audacieux (ou l'inverse). Il ne lui restait donc plus qu'à me faire admettre que la drogue était chez moi.

La soirée fut longue. Plusieurs fois, je lui répondis qu'il faisait erreur mais, bien décidé à trouver la schnouf, les stups, l'herbe ou la came, le lieutenant ne lésina pas sur les moyens de persuasion. Il me proposa d'abord plusieurs lignes de coke, puis de l'argent (beaucoup d'argent), avant d'en venir à un financement à vie en cigarettes, une potentielle remise de

potentielle peine, un aquarium de poissons exotiques, une photo dédiée du commissaire ou encore une cellule isolée avec des rideaux en soie rouge...

Ce lieutenant avait des tentations diaboliques qui, rien qu'en y repensant, me font encore frissonner d'envie. Mais il n'en restait pas moins que je n'avais rien fait et que mon âme se portait bien. Et si de toute ma vie je ne l'avais pas vendue au diable, ce n'était pas pour lui échanger contre des rideaux en soie rouge à la première occasion...

Je n'avais aucune drogue à lui balancer et, lorsque je le lui répétais pour la trente-troisième fois (alors qu'il me proposait des adresses pour un juteux trafic de reins), il décida de déclarer forfait et d'attendre la venue du commissaire. Par chance, celui-ci était occupé et plus personne ne me prêta attention. Ce fut lorsque je fis ma troisième syncope, le surlendemain, que le stagiaire dyshydrosique se souvint de ce sordide problème des êtres humains qui, s'ils ne sont pas sustentés ou hydratés, finissent inmanquablement par mourir. Ce léger souci poussa le commissaire à se demander pourquoi un individu logeait dans ses cellules. Le lieutenant étant absent, personne ne put lui répondre clairement (le stagiaire au front trempé était naturellement apeuré). Je fus donc relâché.

Mon Grand Patron n'apprécia pas cette mauvaise publicité et il me le fit savoir en m'initiant au communisme : chaque année depuis, il répartissait ma prime de Noël aux collègues-camarades, qui avaient maintenant un petit sourire réjoui à chaque fois qu'ils m'appelaient « Pierre le recéleur. »

Contrairement à ma personne, deux nombres étaient remarquablement constants aux laboratoires Bomorange : le personnel et mon poids de licenciement.

Etrangement, les laboratoires Bomorange semblaient avoir été prévus pour fonctionner financièrement à 10,43 personnes. J'étais la 0,43^{ème} personne que le Grand Patron employait et désemployait afin de moyenner et revenir chaque fin d'année à 10,43. Pour toutes ces

complexes opérations, les laboratoires Bomorange avaient été contraints de faire faire des heures supplémentaires à l'expert-comptable. Etant à l'origine du problème, on m'avait expliqué au moment de la signature de ma quatrième réembauche que je travaillerais bénévolement pendant deux mois afin de rembourser les frais occasionnés. Si j'avais fait manquer quelque chose, c'était bien normal — même si d'une façon ou d'une autre, j'avais la légère impression que tout ceci n'était pas très gentil.

La deuxième constante concernant les laboratoires Bomorange était bien plus surprenante. J'avais remarqué que mes jours de travail restants variaient dans le sens inverse de mon poids et, invariablement, chaque fois que j'atteignais le nombre fatidique de 68,7 kg, je savais qu'il était temps pour moi de faire des provisions en cassoulets.

Soixante-huit kilogrammes et sept cent grammes était mon poids de licenciement.

Après mon septième renvoi, j'avais eu l'audace de demander si je pourrais avoir un *golden parachute* ou, à défaut, une *silver prime de licenciement*. Le patron me regarda avec des yeux si grands que je crus bon de mettre mes mains sous ses paupières au cas où ils quitteraient leurs orbites. Il me demanda si j'étais conscient des dépenses supplémentaires que j'occasionnais chaque fois qu'il me reprenait ; si j'avais une infime idée de combien il lui était difficile de faire un choix — et, à l'issue de celui-ci, de toujours me renvoyer — ; si j'avais une quelconque notion de l'état désastreux des finances et de ce que « prime de licenciement » signifierait pour l'avenir des laboratoires Bomorange et de tous ces patients qui agoniseraient littéralement dans leur sang souillé, laissant veuves et orphelins attristés dans la pauvreté la plus indécente et inhumaine qu'il soit.

J'ignorais tout cela et, ne voulant pas être à l'origine de l'extinction de l'espèce humaine, je laissai tomber mon insolente demande.

J'eus d'ailleurs l'impression, à la réception de ma huitième lettre d'embauche que le Grand Patron m'en voulait encore de mon égoïsme. J'avais eu terriblement de mal à tenir ces

cinq mois de chômage avec mes maigres économies — d'autant plus que j'avais rencontré une fille superbe dont les robes et soirées m'avaient coûté la télé, le canapé, le salon de la tante Marthe, la voiture et à peu près l'intégralité des meubles de la maison de famille nouvellement hypothéquée. Le jour où je l'invitai chez moi, elle fit une drôle de mine en voyant l'état du salon, qui ressemblait curieusement aux régions les moins décorées du Sahara. Puis elle partit en prétextant avoir oublié de programmer l'enregistrement d'un thriller inédit, contant la traque menée par des gendarmes sur une plage de nudistes de Saint-Tropez. Je ne la revis plus. Si j'avais fait manquer quelque chose, c'était bien normal — même si d'une façon ou d'une autre, j'avais la légère impression que tout ceci n'était pas très gentil.

En attendant patiemment mon huitième recrutement, mon statut prolongé de cassouletovore m'avait fait retrouver mes 61 kilogrammes. La maison était vidée, la femme de ma vie partie en trois semaines et quelques problèmes rénaux me faisaient regretter la dernière offre du lieutenant. Tout cela m'avait mené sur la voie de la raison : il serait bon d'éviter un huitième licenciement.

J'avais un plan.

Puisque les laboratoires Bomorange me renvoyaient systématiquement dès lors que j'atteignais les 68,7 kg, il me suffisait finalement de me maintenir sous le nombre fatal pour conserver mon travail. C'était simple, mais il fallait y penser.

Deux mois de travail acharné s'écoulèrent. Mon Grand Patron parvenait, grâce à une étonnante faculté visuelle, à estimer mon poids avec une précision qui aurait fait craindre le chômage à n'importe quelle balance analytique. Et ses estimations l'inquiétaient de plus en plus : mon poids stagnait. J'avais gagné la première victoire et j'en ricanais sous ma potentielle moustache, que je rasais chaque matin.

J'eus alors l'impression que la panique gagnait tout le personnel des laboratoires Bomorange, mis au courant de mon machiavélique stratagème. Le Grand Patron avait montré

l'exemple en m'apportant des œufs au chocolat pour mes Pâques (nous étions en septembre). Dès lors, il ne se passa plus un matin sans qu'une denrée offerte ne m'attende officiellement sur mon officieuse officine ; et si je ne mangeais pas, on me regardait d'un œil offensif et on s'offusquait de l'offense du refus de l'offrande.

Clairement, ils voulaient me voir *off*...

Les chips se multipliaient dans le laboratoire à la manière de certains pains il y a quelque 2000 ans. Tous les collègues s'étaient découvert une passion pour la gastronomie et, profitant d'un indéniable talent de goûteur que je m'ignorais jusqu'alors, ils venaient partager leurs nouvelles recettes avec moi. Je ne pouvais également plus traverser le couloir sans que quelqu'un ne profite de l'occasion pour m'inviter à faire plus ample connaissance en buvant un soda ou un café aux distributeurs automatiques, que je suspectais d'avoir été créés pour l'occasion de créer des occasions. Lorsque je fis remarquer que les cocas semblaient avoir subi un traitement « cent » sucres, on me rétorqua qu'il ne s'agissait là que d'une méprise de mon divin palais.

J'étais gavé par cette situation et par mes engraisseurs. Mais le Patron ne s'arrêta pas là. Il fut décrété le 2 octobre que nous aurions chaque matin un copieux petit-déjeuner à prendre, afin d'être en forme et faire fonctionner au mieux le laboratoire, financièrement en difficulté. Peu après vint un deuxième impératif : s'appuyant sur quelques récentes théories boliviennes en cours de publication, selon lesquelles un estomac plein permettrait un rendement plus efficace, il nous était expressément demandé de finir nos assiettes à la cantine du laboratoire. Simultanément, les repas devinrent de plus en plus abondants et de plus en plus gras. Jamais de toute ma vie ne m'avait été offert le spectacle de tant de sauces et de tant de graisses !

Mes collègues avaient tous dépassés les 85 kilos. Quant à moi, je parvenais à force d'exercices physiques et de privations à me maintenir à 64,5 kilos. Mes camarades me regardaient de leurs yeux offensifs.

J'eus le pied brisé accidentellement lorsque, le 26 octobre, il reçut pour la huitième fois de la journée un tiroir en fer. Bien que chacun de mes collègues à la main chancelante se défendait d'être incroyablement maladroit, je les soupçonnais néanmoins d'avoir tout fait pour me sédentariser. C'était réussi puisque le médecin du laboratoire me plâtra *illico presto*. Il m'expliqua qu'une radio ou une échographie serait coûteuse pour le laboratoire actuellement en très mauvaise passe — on parlait d'une période à « quatre chiffres » pour le Salaire.

Sans mes quinze kilomètres quotidiens, je montai rapidement à 65, 66 puis 67 kilos. Au laboratoire, tout le monde se montra fort gentil avec moi et, pour mon rétablissement, on m'apporta des chocolats. J'en reçus tellement que j'envisageai sérieusement ma reconversion dans une chocolaterie — ce projet ne tenait toutefois pas la route, puisqu'on me demandait d'exercer mes naturels talents de goûteur sur chacun des multiples échantillons.

Arrivé à 67,9 kilos, je décidai de me reprendre en main.

Je me fis couper les cheveux, je me rasai de près, je fis don de 450 millilitres de sang superflu. En l'espace de deux jours, j'étais revenu à 67,4 kilos. Je m'inscrivis sur les listes de dons d'organes afin de me débarrasser d'un bout de foie ou, mieux, d'un rein (qui allait mieux, ne vous en souciez plus). La mine de mon Patron était si déconfitée qu'elle me rappela le foie gras qu'un représentant était venu faire évaluer par l'« un des plus grands goûteurs du pays ». J'avais dû manger ce jour-là pour six ans de salaire. Sans chômage.

Visiblement, l'humeur de mon Patron était une référence et chacun décida de l'adopter. J'étais le seul à posséder encore un sourire, jusqu'au jour où, passant près du Grand Bureau, je surpris une inquiétante conversation :

— Il faut faire quelque chose ! suppliait une voix que je crus reconnaître comme celle de William, le supérieur qui m'avait renvoyé les troisième et sixième fois. Nous allons dépasser les 10,43 employés annuels !

— Je sais, je sais, répondit le Grand Patron d'un ton agacé. C'est un drame et nous allons sûrement devoir rendre les clés ! Je sais tout ça !

— Mais, balbutia Billy, on ne pourrait pas tout simplement l'éliminer ? (Une goutte de sueur perla sur mon front)

— J'y ai pensé (ne voulant laisser sa congénère seule, une seconde goutte l'imita). Mais c'est un sournois, il connaît tous nos trucs. Il a déjà dû prévenir un notaire, un avocat ou je ne sais quel autre type enrobé. On finirait à coup sûr en prison...

— Alors, nous sommes fichus ? demanda l'autre dans un souffle.

— Non, j'ai trouvé une autre solution, écoute-moi...

A ce moment, je dus quitter mon poste d'écoute, car un collègue se dirigeait vers moi avec l'évidente intention de me faire goûter son soufflet au fromage.

Je ne mis pas longtemps avant de connaître le plan du Grand Patron. Le soir même — et tous les soirs qui suivirent — il m'invita au restaurant et commanda pour moi les plats les plus gracieux et les plus gras. Ma situation était tout à fait paradoxale : refuser de savoureux aliments m'en amenait de plus délicieux, tandis qu'accepter me rapprochait inéluctablement des cassoulets. C'était une nouvelle forme de torture, incroyablement efficace.

En deux jours de chic-restauration, j'atteignis les 68,3 kilos. J'avais ôté le plâtre la semaine passée contre toute indication médicale, mais mes cinq heures de sport nocturnes ne suffisaient plus. Le Patron me tenait désormais sous sa croupe toute la journée, pour tous les repas. Je ne pouvais plus rien faire d'autre que grossir. J'étais perdu.

J'eus alors une pensée tout à fait rusée. J'allai à l'hôpital le dimanche suivant et m'arrangeai pour trouver une personne atteinte de gastro-entérite. Il n'y avait qu'un seul cas et, par chance pour moi, la vieille dame était seule et abandonnée. Elle fut agréablement

surprise de ma visite et, pour me faire pardonner de mon opportunisme, je lui fis ensuite livrer chaque jour des boîtes de chocolats entamées jusqu'à son rétablissement.

Le lundi, je fus terriblement malade. J'avais également fait un détour par le service de maladies infectieuses pour m'assurer que tout irait mal.

Je passais tellement de temps à vomir que mon Patron en perdit son sourire retroussé, et retrouvé depuis nos sorties au restaurant. En deux jours, je ne mangeais rien que je ne vomissais, et je fis tellement de sport que je redescendis à 64,6 kilos. Le diable pouvait me tenter, je lui avais déjà résisté une fois et j'avais bien l'intention de recommencer !

Je continuai pendant trois semaines mon héroïque résistance, mais le Grand Patron ne céda pas. Il me fit vomir les plats les plus riches (dans tous les sens du terme) de tous les plus grands restaurants de la ville. Grâce à l'aide des éminents professeurs ayant dévoué leur vie à rotavirus qu'il me fit rencontrer, je fus promptement rétabli. Je pus encore simuler pendant quelque temps un manque d'appétit, mais je sentais que, contrairement à la faim, la fin était proche.

En effet, lorsque ma pleine guérison fut décrétée, tout le monde redoubla d'effort. Je mangeais par jour tellement d'hamburgers, de frites, de sauces, de chocolats, de biscuits et de chips que je demeure encore aujourd'hui une unité de mesure en la matière dans les concours de bouffe des kermesses du canton.

Je me pesai un vendredi matin et alors, je sus... En franchissant la porte du laboratoire d'un pas lourd, je vis mes collègues (maintenant tous proches des 120 kg) dans le couloir. Ils s'étaient mis de part et d'autre afin de ne me laisser qu'une allée, au bout de laquelle se trouvait le Grand Patron. Tout de noir vêtu, les bras croisés, le visage impassible et la lettre de renvoi à la main, il ne fit pas un mouvement. Tous me regardaient comme des spectateurs d'un combat de gladiateurs, la bave aux lèvres et les yeux croulant sous une sournoiserie mal dissimulée...

Chacun de mes pas, à l'opposé de la porte qu'on allait bientôt m'inviter à prendre, se faisait plus léger que le précédent. Je repensais au fer brisé par ma lame, lorsque j'ouvrais une boîte de cassoulet dont le fumet m'emplissait déjà les narines. Plus personne n'allait m'obliger à manger des plats avec des oiseaux, amphibiens, mammifères exotiques en voie de disparition baignant dans des sauces capables de dégoûter n'importe quel être lipophile. Finis les soufflets au fromage, les chips horaires et gâteaux crémeux.

Cela valait bien un huitième renvoi.

Je demandai si je pourrais obtenir une prime de licenciement. Le Patron m'expliqua qu'aux laboratoires Bomorange, j'appartenais définitivement à un groupe « sans gain », et que je ne pourrais recevoir qu'un « à plus ».

Je ne mis pas longtemps avant de trouver un nouvel emploi au sein d'une autre entreprise. Je mettais maintenant en boîte des cassoulets et, bien que le bruit des machines n'était pas très agréable, mes collègues eux l'étaient. Ils m'appelaient Louis !

Je n'avais pas attendu que les laboratoires Bomorange me recontactent une neuvième fois. Et j'avais bien fait car j'appris quelques semaines plus tard qu'ils avaient été contraints de fermer, après que le fisc se soit intéressé de près aux frais de restauration exorbitants du patron.

CEINTURE BOUCLEE

Un dernier boulon, une ceinture de sécurité, un écusson à son nom et c'était prêt.

James venait de parachever l'œuvre qui le préoccupait depuis 42 ans et lui accaparait tout son temps libre depuis les dix dernières années. Enfin, sa machine à remonter le temps était prête.

Il monta à bord, s'installa, et sortit sa feuille de papier sur laquelle il avait noté des centaines de date. Il voulait en effet assister à la prise d'Alésia, aux travaux de la Chapelle Sixtine, à l'Exposition Universelle de 1889...

Il avait déjà prévu de faire dédicacer ses romans par Jules Verne lui-même, les pochettes de ses DVD de Laurel et Hardy par les deux compères (qui seraient probablement surpris de la qualité de l'impression), et de s'associer financièrement à Bill Gates en 1975. Encore plus vénalement, il avait également envisagé de se procurer un One Penny noir en mai 1840, de gagner le loto de la semaine passée, et de s'ouvrir un compte 30 ans plus tôt pour bénéficier des intérêts au retour puis de réinvestir dans le même compte jusqu'à devenir milliardaire.

Mais avant d'exaucer ses rêves de richesse et de passion, James voulut jouer la carte de la prudence. Il remonta donc une heure plus tôt afin de voir si tout était en règle.

Il entra la date, l'heure, vérifia une dernière fois de ses mains humides les commandes, fit une prière, et actionna enfin le levier qui lui permettrait de défier le cours du temps.

Le voyage dura une seconde pour une heure.

Il sortit et contempla la machine. Sa fierté.

Un dernier boulon, une ceinture de sécurité, un écusson à son nom et c'était prêt.

CENT QUATRE SEMAINES

Ne l'oubliez jamais : celui qui laisse commettre une injustice ouvre la voie à la suivante.
— Willy Brandt

Je ne peux pas faire ça.

Telle l'aiguille d'une pendule nerveuse, ces six mots tournaient en boucle dans la tête de Pierre Plankat depuis quelque temps. Ils se faisaient de plus en plus obsédants au fil des jours qui s'égrenaient jusqu'à la date fatidique. L'heure du premier crime allait bientôt sonner à l'horloge de sa carrière.

Je ne peux pas faire ça.

Chaque matin, quand il allumait la lumière de son bureau, ce n'était plus vers les résultats de la veille que le regard de Pierre se posait, mais vers le calendrier de la Poste.

Pour être tout à fait exact, il s'agissait plutôt d'un calendrier des P.T.T. datant de 1979, avec des dates réactualisées. L'unité de recherche avait ouvert cette même année, et le calendrier représentait Loeki et Piep, ce qui était plutôt cocasse pour un laboratoire d'études murines. Pour ces deux raisons, l'almanach avait traversé les années et les équipes.

Je ne peux pas faire ça.

Pierre accrocha son manteau sur la patère, et regarda le laboratoire derrière sa vitre poussiéreuse. Les vibrisses frissonnantes, des dizaines de souris dressées sur leurs pattes lui renvoyaient son regard accablé.

Le sang de Pierre se glaça. A partir d'aujourd'hui commençait la première cent-quatrième semaine de sa vie. Sa première fois...

« Tu ne peux pas faire ça. »

Supplèrent en chœur les souris, d'une voix gracile.

Le jeune chercheur, d'une nature sensible, n'était pas aidé. Il aurait préféré débiter sa carrière avec une autre étude que celle sur la carcinogenèse du TM012...

Le Talkin' Murin 012 était diablement efficace. Grâce à lui, Pierre avait pu pendant deux ans échanger longuement avec les souris de son unité. Jamais souris, dans l'histoire de la muranité, n'était arrivée à un tel degré d'intelligence ! Et aujourd'hui, tout allait prendre fin...

Les rapports entre le chercheur et ses cobayes auraient pu en rester à l'évocation des fromages de Leerdam. Malheureusement, Pierre Plankat étudiait le risque de cancers induits par le TM012. Dans ce type d'expérience, les souris doivent être sacrifiées avant d'avoir atteint l'âge adulte. A la cent quatrième semaine.

Aujourd'hui.

« Tu ne peux pas faire ça, Pierre... Pense à nous. »

Quand le chercheur s'approcha du centre de la pièce, il n'y avait plus qu'une seule souris qui parlait, toujours dressée sur les pattes arrière. Les autres avaient repris leur position habituelle et écoutaient l'avocate désignée.

Je pense à vous, mais je n'ai pas le choix. C'est mon travail, et le but de cette étude d'une importance capit...

— L'étude, toujours l'étude, l'interrompit la souris. Pourquoi lui accordes-tu plus d'importance qu'à nos vies ?

— Parce que, commença le chercheur d'un ton mal assuré... Parce que le sacrifice d'un petit nombre permettra des avancées majeures dans la science.

— Alors nous devons nous réjouir que notre mort ne soit pas vaine ?

— Voilà, vous servez la science.

— Ah. Alors je suppose que nous aurons un monument ? Ci-git Murano, blanche souris à la queue encore verte, disséquée dans la fleur de l'âge, pour que germe la science.

La souris mima sa propre mort d'un geste théâtral.

— Pas de plaques, pas de couronnes, ajouta-t-elle.

— N'en rajoute pas, c'est déjà assez pénible...

— Mais pourquoi nous ? s'exclama la souris, soulevant des mouvements de vibrisses dans l'assemblée. Pourquoi nous donner la parole, si c'est pour nous ôter la vie avant d'avoir pu en profiter ? Pendant deux ans, nous avons tout partagé.

— C'est vrai, mais...

— Nous t'avons aidé dans ton travail. Regarde-nous : nous avons tout fait pour que tes débuts ici se passent bien. Nous avons été là dans les jours heureux et les jours difficiles. Nous t'avons accompagné, réconforté, amusé, distrait. Nous t'avons fait des frayeurs, nous t'avons soutenu. Nous étions tes amies, Pierre. Nous sommes tes amies.

— Oui mais... Si ce n'est pas moi, ce sera un autre. Je ne suis que le pion d'une étude.

Les souris acquiescèrent du chef. Pierre tournait en rond en se rongant les ongles. Il connaissait le problème. Son métier consistait à tuer, pour obtenir des données fiables. Tout ça demandait une rigueur scientifique et une froideur qui ne devaient pas laisser de place au sentiment. Après tout, ce n'était que des souris !

Et où s'arrêtera cette mascarade ? demanda l'avocate murine. Combien viendront encore après nous ?

— Je ne sais pas... J'imagine qu'il y aura d'autres essais...

— Tout n'est pas fini, Pierre.

— Hélas...

— Souviens-toi ce que tu nous as dit. Ne sois pas celui qui commettra la première injustice d'une longue série !

— Mais comment...

— Laisse-nous vivre, laisse-nous décider. Refuse notre sacrifice. Bats-toi pour notre liberté, lutte pour notre droit à choisir notre propre destin. Tu nous as donné la parole, nous l'utilisons... A toi maintenant de lui donner un sens. Pierre, aujourd'hui, tu peux devenir un

assassin ou un défenseur des droits de la Souris. La Révolution est en marche, et tu peux en être le fer de lance, Pierre. Ne commets pas l'irréparable !

Le chercheur s'arrêta. Son regard vide brilla soudain d'une flamme nouvelle. Un sourire vainqueur s'afficha sur son visage détendu.

La cent-quatrième semaine n'aura pas lieu. Il n'aurait pas sa première fois, son premier meurtre.

Il allait défendre la condition des souris de laboratoire. Quel genre d'homme pourrait insuffler la parole pour ne pas l'écouter ?

« Je ne vais pas faire ça » lâcha Pierre, avant de filer dans son bureau récupérer son manteau et aller voir ses supérieurs. Et un avocat. Et l'adresse du Pôle Emploi le plus proche.

Alors que la porte venait juste de se refermer, la souris reprit la parole pour ses congénères.

« Bon, je crois que c'est clair. La compréhension entre les peuples dépend essentiellement du partage des sonorités maternelles : nous devons donc maintenant imposer le langage murin au sein des autres espèces. L'expérience est un succès. »

— Ouf, ça me fait plaisir, conclut une autre souris. Je n'avais pas envie de sacrifier ce gentil monsieur Plankat...

NE PAS DERANGER

Paru dans Univers VIII (Outremonde) en mai 2009, illustré par Estelle Valls de Gomis

"If that guy has any way of making a mistake, he will" (Edward Murphy)

L'Univers, dans sa toute puissante globalité, est ainsi programmé de telle manière que notre vie se doit d'être marquée par une situation critique et totalement irrationnelle. Edward Murphy lui-même n'aurait pas démenti cette assertion que je me fis au réveil, en découvrant le cadavre ensanglanté de la femme de chambre gisant dans ma salle de bain.

Visiblement, quelque chose s'était mal passé entre hier soir et ce matin... J'avais probablement « vodkaifié » mes neurones jusqu'à leur extrême limite car ils avaient beau chercher là-haut, ils ne trouvaient rien qui puisse vraiment m'aider. J'avais eu une chambre dans cet hôtel quatre étoiles hier soir vers 20h - soit une moyenne tout à fait honorable de cinq étoiles par heure. Je me rappelais avoir pris le matin même la direction de Turin pour assister au trente-et-unième congrès des Chercheurs d'œufs de Transylvanie, où devaient se rejoindre les pontes de la ponte, quand la roue avant-gauche de ma Citroën avait décidé de crever. Je ne lui en avais pas voulu outre-mesure car je comprenais bien l'inconvenance de sa situation : moi-même, si on me faisait rouler des heures durant pour finalement toujours me laisser attaché à la voiture, je me sentirais très malheureux. Je m'étais donc résolu à laisser tomber, bon gré, mal gré, le congrès, pour offrir une oraison funéraire digne de ce nom à ma fidèle amie-accompagnatrice (je n'eus rien à regretter pour le congrès car j'appris par la suite que les Turinois avaient la fâcheuse manie de parler italien, langue à laquelle je n'entendais pas un mot). Les derniers compliments murmurés, les derniers « tu étais tout pour moi », les dernières larmes versées et minutes de silence écoutées, je pris la route en direction de l'hôtel le plus proche (dix kilomètres), poussant devant moi pour leur faire visiter du pays, mes quatre roues restantes (les trois encore intactes et la roue de secours que, troublé par l'émotion, je ne pensai pas à utiliser pour remplacer la défunte).

Trois heures plus tard, lorsque j'arrivai à l'hôtel, le réceptionniste me demanda de patienter dans le hall le temps de contacter le directeur pour savoir si oui ou non les roues avaient le droit de loger ici. Huit secrétaires, trois standards, deux incompétences et un sms plus tard, le directeur répondit qu'il n'aimait pas être dérangé pendant ses vacances et que « rou, br1 é blon doive etr loG à mem enseign ». Le standardiste parut fort satisfait et une ombre noire passa sur son visage livide tandis qu'il se léchait les lèvres du bout de sa langue effilée. Il s'apprêta à s'occuper de ma requête de chambre, au grand bonheur de mon estomac et de moi-même, mais lorsqu'il relut la charte de l'hôtel, un indiscutable problème lui sauta aux yeux (rouges)...

Leurs vaccinations n'étaient pas à jour.

Je dus donc attendre tout l'après-midi pour que vienne un éminent pneumauxlogue. Son discours fut bref et incisif : j'étais un propriétaire indigne et égoïste qui lui rappelait le temps des négriers. Bref et incisif donc. La consultation finie et mon livret A clôturé, je revins auprès du réceptionniste pour prendre une chambre et mettre enfin un terme à ce pénible éveil qui n'avait que trop duré.

Malheureusement, l'hôtel affichait complet... En effet, pendant la séance de vaccination étaient arrivés les membres d'une délégation venus assister au quatorzième congrès des Décorateurs de Vampires de Pâques, ce qui n'était vraiment pas de veine (si je puis dire). Il ne restait plus que la chambre nuptiale et je me résolus à la prendre, m'apprêtant à laisser sur le comptoir les économies de ces huit précédentes années.

La chambre nuptiale était un modèle en matière de chambre nuptiale. C'est-à-dire que si j'étais marié, fiancé, si j'avais une petite amie, ou si j'avais ce qu'on pourrait appeler une conquête, voire même un début de chance de conquête potentielle – bref si une fille dédaignait s'intéresser à moi en tant qu'autre chose qu'un simple sujet de plaisanterie – il était évident que c'est dans cette chambre qu'elle aurait aimé être amenée. Le confort à disposition

était si impressionnant que je finis par trouver scandaleuses les 12 024 nuits qui avaient précédées celle-ci. Les stores se tournaient et se retournaient grâce à une télécommande à étui interchangeable qui permettait également de choisir sur le plasma l'une des 314 chaînes disponibles – soit seulement 0,026 chaîne disponible par nuit ayant précédée celle-ci. Après avoir installé mes supporteurs devant *Quatre roues pour deux*, j'aperçus un minibar qui contenait quelques bouteilles d'eau à 8 € les 50 cl (0,16 € le cl). Ce prix était totalement exorbitant : je décidai de ne pas toucher à l'eau de la soirée.

Qu'avais-je fait ensuite ? Avais-je quitté la chambre ? Avais-je fait des choses répréhensibles sous les effets néfastes de l'alcool, comme demander à la réception qu'on me monte huit douzaines de croix chrétiennes - et si non, que diable faisaient-elles dans ma chambre ? Je ne me souvenais d'aucun de mes gestes après avoir refermé le minibar. Et le lendemain, la femme de chambre était étendue sur le dos, dans ma salle de bain, le sang dégoulinant de son cou fin et, encore récemment, gracieux.

Si quelque chose a le don de me gêner une cuite, c'est bien les cadavres qui m'empêchent de me brosser les dents.

J'hésitai quelques instants puis décidai qu'il faudrait me débarrasser du corps. Bien sûr, peut-être qu'à ma place vous auriez appelé la police. Je sais que ça aurait été d'une logique imparable et parfaitement cinématographique : découverte du cadavre, appel de la police, enquête, faux indices, réflexion, dénouement, générique, villa pour le producteur. Mais, primo, vous ne connaissez pas la réputation d'acharné du lieutenant du commissariat local, et secundo, vous n'avez pas (sauf perturbation particulière) un minibar rempli de croix chrétiennes.

Je m'assurai que la porte de ma chambre était bien fermée, retournai l'écriteau « Don't disturb » (sachant que de toute façon, la femme de chambre était déjà en train de me déranger) puis commençai ma petite entreprise.

Cacher un meurtre violent n'est pas chose facile, qu'on se le dise. Tout d'abord il y a les sentiments, la peine pour la femme de chambre - pour la femme d'abord, pour la chambre ensuite, pour la peine enfin. Puis il y a le côté pratique : comment faire disparaître le corps ? Lorsque je composai le 0 pour qu'on me monte un feu ou un océan dans ma chambre, le réceptionniste ne se montra pas aussi coopératif que je l'avais imaginé. Je ne pouvais pas non plus décemment enterrer le corps, vu que j'étais au troisième étage (les voisins du deuxième n'auraient certainement pas compris ma démarche). Donc si pour m'aider, je ne pouvais prendre ni l'eau, ni le feu, ni la terre, je prendrais l'air.

C'est ce que je fis : je pris l'air. J'empruntai l'escalier de secours vers le toit, tout en prenant l'air coupable. Bien que je ne le fusse pas, c'était le seul air qui me venait à l'esprit, avec la bande-originale de *West Side Story*. Tout en transportant le cadavre de ma femme de chambre sur les épaules en direction du toit – ce qui n'était pas très agréable – j'entonnais *I feel pretty* : j'avais donc totalement l'air coupable, mais je me dis à ce moment-là que si quelqu'un me voyait, il me trouverait trop coupable pour l'être réellement car en réalité, un vrai coupable prend toujours l'air innocent – tout du moins avant les trois dernières étapes (dénouement, générique, villa). Après avoir vidé un minibar, je vous promets que cette réflexion a un sens.

Je grimpai péniblement les dernières marches vers le toit.

Une piscine ! Un individu saugrenu et dilapidateur avait décidé de construire une piscine sur le toit de l'hôtel. Je me trouvais nez-à-nez avec une cinquantaine de personnes de toute nationalité qui me regardaient d'un air éberlué. J'avais l'impression d'être le seul client qui n'était pas au courant de l'existence de ce divertissement aqueux, onéreux et contre-indiquant formellement toute entreprise visant à dissimuler un crime... Heureusement, un jeune Brésilien (le seul à se baigner en short de football) commença à rire de mon apparition. Puis tout le monde l'imita. Qu'on se le dise donc : montrer un meurtre à une foule est plus prudent

que de ne le montrer qu'à une seule personne. Toutefois, il fallait reconnaître que j'étais face à une cinquantaine de personnes hilares qui, lorsque l'affaire serait connue, pourraient témoigner de m'avoir vu avec un cadavre sur le dos, enveloppé dans des serviettes (que je comptais voler de toute façon, mais là n'était pas vraiment le problème). Ma situation n'était pas au mieux.

Pourtant, « on » (une entité maléfique et toute puissante) décida que ce n'était pas suffisant. « On » s'arrangea alors surnoisement pour placer sur le toit deux chiens dont la taille et les crocs auraient suffi à faire passer le hoquet à n'importe quel troupeau de buffles enragés, puis « on » ordonna aux deux Cerbères de me courir après. Je défis de mon cou les pieds de la femme de chambre et les remplaçai par les miens. En descendant les escaliers, j'entendais des exclamations venues de la piscine. Je crois bien que jamais le mot « assassin » n'avait été prononcé dans d'aussi nombreuses langues qu'à ce moment-là.

À peine avais-je réintégré ma chambre par la fenêtre que deux policiers se jetèrent sur moi. Alors qu'ils étaient assis sur mon dos et me retournaient avec fort peu de délicatesse l'épaule ensanglantée par mon récent port de cadavre, occupés à me passer les menottes dont ils déploraient l'absence de notice d'utilisation, les deux agents ne remarquèrent pas tout de suite l'entrée de quatre filets de bave suivis de deux chiens. Après un rapide test, les molosses se rendirent compte que les roues n'étaient pas autant à leur goût que les mollets humains ; et le temps que les uns étaient occupés avec les autres, je détalai.

Bien sûr, là encore, peut-être qu'à ma place, vous seriez restés pour vous expliquer ou tout au moins aider le mollet humain à résister face aux canines canines. Ça se discute, c'est certain, mais les croix dans le minibar et les roues sur le canapé n'allaient certainement pas plaider en ma faveur. Je descendis donc les marches quatre à quatre et me retrouvai dans le hall en moins de temps qu'il n'en faut pour dire « ma vie est foutue » (en bégayant – ma condition physique n'est quand même pas si exceptionnelle). En voyant que je me dirigeais

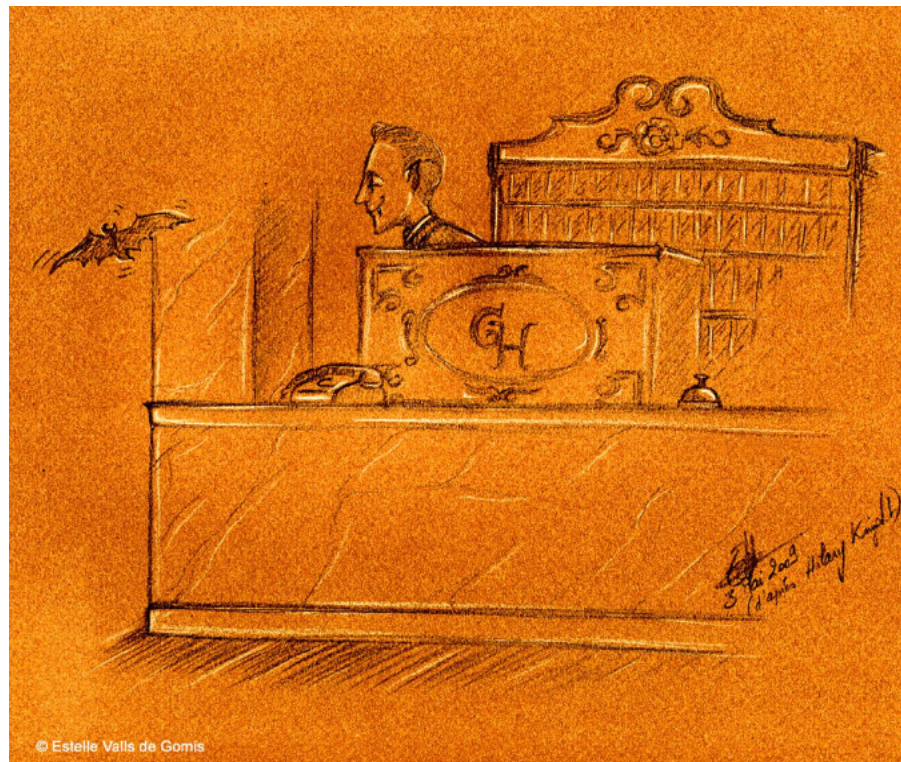
vers la sortie sans rendre ma clé de chambre et sans payer, le réceptionniste m'interpella. N'étant plus à ça près dans un casier judiciaire qui s'allongeait plus rapidement que le nez de Pinocchio, je poursuivis ma course effrénée. Du moins, je courus encore huit mètres, jusqu'au tourniquet que le type s'empessa de bloquer. Ma fuite n'était pas une franche réussite.

Le réceptionniste prit ses lunettes de soleil et quitta son bureau. C'est alors que je me rendis compte d'un fait pour le moins troublant : il n'avait pas d'ombre. Ce devait être fort gênant pour lire à la plage – quoique, vu son incroyable lividité, il ne devait pas y aller souvent ! En glissant maléfiquement vers moi, il me demanda quelle consistance avait mon sang. J'étais bien gêné car je ne savais pas quoi répondre. Au hasard, j'essayai « fluide ». L'œil rouge du réceptionniste scintilla et il me montra de grands crocs acérés qui n'étaient pas sans me rappeler quatre filets de bave. Il entreprit de se changer, assez habilement, en chauve-souris et se glissa à mes côtés dans le tourniquet avant de reprendre forme humaine. Encore une fois, un fait troublant me sauta aux yeux : ce type n'avait pas de reflet dans les vitres. Ceci étant, il venait de se transformer en chauve-souris, ce n'était pas rien non plus ; mais tout de même, j'avais déjà un mal terrible à me coiffer le matin, je n'osais pas imaginer le calvaire que ce pauvre gars pouvait vivre sans reflet. Il susurra quelque chose à propos d'un repas qu'il allait prendre et lorsque je lui répondis « plaît-il ? », il se projeta contre la vitre derrière lui. Je m'inquiétai de sa santé mais il s'efforça de s'éloigner de moi. J'essayai de le rassurer – probablement était-il claustrophobe - mais ma dernière question le fit tomber dans les pommes.

C'est à ce moment qu'arriva un éminent Décorateur de Vampires de Pâques, venu pour le congrès. Perturbé par les deux policiers aux vêtements en lambeaux qui utilisaient mes roues comme bouclier face à deux chiens surexcités à l'idée d'un combat de gladiateurs, je ne compris pas tout de ce que le type me dit en quittant l'hôtel avec le cadavre de la femme de chambre dans les bras. Apparemment, elle était la Grande Maîtresse des Croix – croix qu'elle

cachait dans la chambre nuptiale, inoccupée depuis la fin de l'ère romantique – et le réceptionniste était un vampire chargé d'espionner le congrès. Le Décorateur me félicita d'avoir la prudence de garder sur moi une haleine si chargée en ail.

Je me souviens ensuite, dans un terrible chaos, avoir serré la main des policiers et de quelque cent autres personnes, je me souviens de plusieurs dizaines de flashes, je me souviens d'un trentenaire apparemment dépressif qui, avant de s'enfiler une flûte de champagne, me murmura que « souffrir est une joie, celle de se sentir vivant », je me souviens aussi de quatre filets de bave grognant et apeurant, je me souviens de plusieurs interviews et je me souviens également avoir fait la une du journal local et de Vampires Magazine. Enfin, je me souviens surtout que mes roues macérées émirent en roulant un bruit visqueux durant de nombreuses années, après leur rencontre canine.



TENANT LES LIEUX

Sam Doxy est un incapable.

J'avais bien du mal à penser autre chose de mon collègue lorsque je le vis lancer des appels au secours gestuels totalement désespérés, entortillé au tronc d'un sapin à l'aide du ruban jaune « Don't cross ». Visiblement, Sam Doxy n'en avait pas saisi toute l'utilité... Considérant son épineux attachement à Mère Nature d'un œil amusé (et de l'autre désespéré), je m'avançais à pas lents vers la porte d'entrée quand soudain, j'aperçus qu'elle était tâchée de plumes. Le décor était planté, pensai-je (et Sam Doxy, arbré).

Max Tuddio est un incapable.

En plus de dix ans de métier, je n'avais jamais été interdit d'entrer sur les lieux d'un crime... Avant ce jour, je n'avais jamais eu à réciter le « corbeau et le renard » en vingt-trois langues, sous prétexte qu'il s'agissait de mon sujet de mémoire. Cette situation était un scandale et je comptais bien en référer aux plus hautes autorités compétentes en matière de scandale.

C'est lorsque j'entamai la fable en finnois que Max Tuddio se décida enfin à me laisser entrer.

Rien n'avait été touché sur la scène durant les dix-neuf précédentes secondes et pas un seul policier sur place n'aurait pu dire que l'idée de faire homologuer ce record par le *Guinness Book* ne lui était pas venue.

Tout était aussi atroce, vil et insalubre que je l'avais imaginé. L'ambiance était chargée de la barbarie dont avait été témoin le salon, et en voyant le mur suinter de plumes, je ne pus réprimer un : « sacré nom d'un chien ». Je plissai le front et soulevai mon manteau pour ne pas voir, mais c'était trop tard... J'avais déjà remarqué le pentacle tracé à la craie à même le plancher. Je n'avais pas pu m'empêcher de compter les treize bougies et bâtonnets d'encens disposés en cercle tout autour. Je n'ignorais pas non plus la présence des armes sur la table à

manger, et – plus que tout – j’avais immédiatement vu le corps du matelas, étendu de tout son long au centre du pentacle, dépecé de ses plumes avec une hargne féroce, un couteau sacrificiel et une arme à feu.

— Qui ? Qui a pu ? demandait en sanglotant la maîtresse de maison, repliée sur elle-même dans le canapé.

— L’espèce humaine est parfois inhumaine, madame, répondis-je avant de noter cette phrase dans mon calepin.

— Mais à quelle époque vivons-nous ?

Fortement ennuyé par cette question (l’histoire n’avait jamais été mon fort), je cherchais une échappatoire, que je trouvai en la personne de Bill Bolly.

Bill Bolly était actuellement en train de tendre des élastiques dans la pièce afin de définir la trajectoire de la balle. C’était un expert en balistique et, bien qu’il en fasse parfois trop, on pouvait dire de ses calculs qu’ils n’étaient pas faux.

Au fur et à mesure que j’approchais de lui, je mesurais l’ampleur du projet. Visiblement, Bolly avait décidé de réaliser ici l’œuvre de sa vie et il s’évertuait donc pour avoir un trajet extrêmement précis et détaillé. Selon l’expert, la balle était sortie par le canon de l’arme posée sur la table. Elle avait ensuite frappé le rebord de la fenêtre avant d’être projetée sur le vase, qu’elle avait bien sûr contourné, avant de rebondir sur la poêle, ce qui l’avait poussée à effectuer un détour par le sapin d’où elle aurait ricoché pour...

Bill Bolly est un incapable.

Il n’en reste pas moins que le dossier de 1297 pages qu’il rendit fit plutôt bonne impression et, force est de l’avouer, il fit même longtemps autorité en matière de dossier balistique.

Afin de mettre la main sur l'obsessionnel anti-matelas, le commissaire m'envoya sur les traces de ce qu'on appelait déjà « le rapport Bolly », et de la preuve manquante : la balle dont le parcours suivait des trajectoires théoriques passionnantes.

Je traversai donc l'Amazonie, le Sénégal, l'Australie, le Canada, l'Islande, la Russie, le Chili, le Sahara, la Mongolie, le Japon, le Tibet, le Japon (une casserole qui tombe au Tibet et c'est votre balle qui repart dans l'autre sens), les Etats-Unis, plusieurs dizaines d'îles et un chalutier, pour enfin revenir en France après cent trente-trois villes en Belgique (la balle s'était littéralement perdue ; elle mit donc un certain temps avant d'apprendre le flamand – avant de se rendre compte que les Belges parlaient aussi français).

Si j'avais pu profiter du voyage au lieu de chercher des traces d'objets déformés par coups de feu aux lieux prédits par Bill Bolly, il est clair que j'aurais apprécié ces deux mois tous frais payés par le gouvernement... Malheureusement, le travail...

Lorsque je rentrai enfin en France, le rebond sur le troisième étage de la tour Eiffel me ramena directement sur les lieux du crime. Au pied du sapin se trouvait un ruban jaune « Don't cross » apparemment cisailé par les dents acérées de Sam Doxy... Rien d'autre n'avait changé. Le matelas était toujours là, la maîtresse éplorée pleurait toujours dans son canapé, le pentacle était toujours tracé... On aurait dit que le temps n'avait pas eu cours et que tout s'était figé dans le désespoir et l'abandon en ces lieux. Mais il était temps que j'y mette un terme...

Maintenant que j'avais vérifié le rapport Bolly, je demandai au commissaire ce qu'il convenait que je fasse. Il me proposa de prendre une journée de repos (non payée) et j'acceptai (non prié). Je mis cette journée pleinement à profit pour aller consulter mon médecin et lui raconter mon épopée. A chaque nom de pays, il faisait une grimace en pensant probablement à tous les parasites que j'aurais pu y rencontrer. Lorsqu'enfin je lui parlai de

mon séjour en Belgique, il fut obligé de lâcher le hurlement qu'il contenait. Quatre secondes plus tard, la salle d'attente était vide.

Le médecin m'envoya immédiatement au laboratoire d'analyse pour doser mon cholestérol.

« Car, me dit-il, si vous avez sombré dans la friture belge, il est clair que vous êtes en excès, mon pauvre vieux ! »

C'est ainsi que je me retrouvai aux laboratoires Bomorange. Dans la salle d'attente, j'entendis parler d'un certain « Pierre le receleur » qui travaillait ici. Je fis mine de ne rien entendre (j'étais assez patraque) ; toutefois, je cherchai à en savoir plus (j'étais aussi toujours « matraque » dans l'âme). Ce ne fut pas long : le type était arrogant et prétentieux à souhait. Je frissonnai de plaisir durant plusieurs heures... Ce qui, sur le coup, ne me parut pas si étrange.

Pierre le receleur avait une couverture minable mais se croyait au-dessus de nous. Moi qui travaillais actuellement sur une histoire de matelas, je n'étais pas prêt à me laisser avoir par des histoires de couvertures à dormir debout... Je ne tardais pas à l'embarquer et je me réjouissais à l'avance de ce petit dealeur dont je ne ferais qu'une bouchée.

Lors de l'interrogatoire, il m'expliqua qu'il était faux-laborantin mais vrai-auxiliaire (de quoi ? personne ne le savait, pas même lui), qu'il ne s'appelait pas Pierre mais Louis. Ce n'était plus une couverture, c'était un drap.

Je me souviens que le fils de Bill Bolly était stagiaire à cette époque - ce qui m'avait d'ailleurs fait lancer un intéressant débat sur l'hérédité de l'incapacité... Il suait énormément mais, en contrepartie, ne sortait jamais des rapports ou des comptes-rendus de moins de soixante pages. Tout bien calculé, il apportait donc beaucoup (je ne pouvais m'empêcher de penser à l'Amazonie où son père m'avait envoyé et où il participait à la déforestation). De

toute façon, il n'y avait aucun mal à suer, et surtout pas ce jour-là puisque moi aussi, je m'y mis bientôt...

Après les frissons de ce matin, et la fièvre de début d'après-midi, je commençais à me faire du souci pour ma santé... Au prochain jour de congé, je re-consulterai !

Pendant que je m'accordais une pause dans l'affaire des matelas pour régler celle de Pierre le receleur, le commissaire s'était embarqué sur un vol de bijouterie perpétré par D'Artagnan. Cette enquête lui suffisait amplement en matière de ridicule et il ne voulait pas s'impliquer dans une autre. Plus une affaire semble ridicule, moins il est judicieux de passer à côté de sa résolution.

Me rendant compte que mes urines étaient rouges – ce qui n'était pas gênant mais tout de même, il n'aurait pas été judicieux de passer à côté de la résolution de ce problème - je pris la décision d'enfermer « le receleur » en cellule le temps que j'aille à l'hôpital mettre un nom (et éventuellement une explication) à mon nouveau problème.

Un pigment malarique. Voilà toujours pour le nom.

Pour l'explication, lorsque je racontai mon voyage à travers le monde et mes trois symptômes (frissons, fièvre, sueurs), il ne fallut pas trop longtemps à l'externe pour le faire consulter l'interne pour que celui-ci se réfère au médecin de garde (le Dr. Otalium). Celui-ci râla sur la mauvaise recherche de signes, l'incomplétude du dossier et l'attente qu'on m'avait imposée. Pour aider les étudiants, je le rassurai en précisant que j'avais entamé une partie de *Cluedo* imaginaire avec un tueur de matelas (« le matelas, le lit, l'amant... Ca doit être un amant jaloux », avais-je pensé). Il sembla fort intéressé et nota « *Cluedo* » dans un calepin.

A ce jour, je n'en ai toujours pas compris l'intérêt. Si vous le pouvez, merci de m'éclairer... Remarquez, non ! Plus besoin de m'éclairer : j'ai maintenant accès à des lustres ! Du moins, c'est ce que le médecin m'a dit : un accès pâle lustre simple. Sûrement un

trafic ; hors de question que j'entre là-dedans. Afin de le contenter, j'ai tout de même acquiescé.

A l'hôpital, je n'eus pas la télé. Je me jetai donc sur les journaux et appris que le commissaire avait retrouvé seul les bijoux de la bijouterie dérobés par D'Artagnan. Une belle enquête rondement menée, me dis-je, tout en pensant que ce « seul » était soit mensonger, soit erroné.

Le médecin, le Dr. Otallium, n'était pas un incapable. En vrac, j'eus droit à un frottis sanguin de mes gouttes épaisses, une immunochro-bidule pour les HPR2 (ou un truc comme ça), de la quinine et d'autres machins. Bref, je fus vite libéré (par chance, ce n'était qu'un accès bazar simple – je ne compris pas à quoi j'avais accès mais en tout cas, ce n'était pas à la télé, c'est sûr). Lorsque je lui demandai tout de même plus de précision sur la maladie (qu'il avait citée mais que je n'avais pas retenue), il m'expliqua qu'un moustique anophèle femelle m'avait refilé la malaria, la fièvre des marais et le paludisme.

Una attaque groupée ? Je me sentis légèrement persécuté et courut acheter de quoi me défendre contre ce moustique qui, s'il me retrouvait, voudrait sûrement ma peau. Je mis plusieurs heures et plusieurs recherches sur internet avant de comprendre qu'il s'agissait de la même chose.

Lors de mon absence, le commissaire, avec l'accord tacite du stagiaire-fils-qui-sue-de-Bill-Bolly-qui-écrivent-tous-les-deux-des-rapports-comme-ça, avait renvoyé Pierre le receleur chez lui. Je m'insurgeai et fis part de cette nouvelle caractéristique à mon patron. Il n'apprécia guère. De plus, il ajouta que mes histoires de lustre ne l'intéressaient pas et qu'il avait mieux à faire, comme par exemple damner le pion à un ex-collègue (viré pour cause d'alcoolisme largement avéré et surpassé) sur la poursuite d'un faux chirurgien. J'étais outré. Je décidai de repartir à la poursuite du pourfendeur de matelas.

Après relecture du dossier, je découvris dans les pièces suspectes un échantillon de savon, découvert chez la propriétaire de la victime. Cet échantillon provenait d'un hôtel populaire, réputé pour ses salles de réunion (il s'y tenait actuellement le quatorzième congrès des « Décorateurs de Vampires de Pâques »). Le commissaire m'envoya là-bas avec deux autres collègues qu'il portait en haute estime et souhaitait – afin de contempler cette estime dans sa totale grandeur – voir très loin.

J'allais interroger le réceptionniste de l'hôtel (ces gens-là savent tout) quand j'aperçus une trace de pneu sur le sol... Bizarre. Je demandai ce qu'il en était et il m'affirma qu'un client de la suite nuptiale y avait amené ses pneus (tout à fait vaccinés, qu'on se rassure).

J'envoyai immédiatement les deux hommes hautement estimés dans la chambre du « type aux pneus » pendant que je cuisinai le gars. Tout ce que je pus en tirer fut « la personne la plus proche est parfois la mieux placée ». Je dus ensuite interrompre l'interrogatoire pour aller vomir (saleté de quinine).

Et quand je revins, la réception avait commencé, le réceptionniste était enfermé dans le tourniquet et on proclamait partout que c'était un vampire. Bon, il faut croire que le sort s'acharne sur mes enquêtes...

Pour le reste de la soirée, je ne saurais pas trop décrire. Il me semble vaguement avoir pris une flûte de champagne, puis une autre et vers la huitième j'ai dis à un type – apparemment le héros du jour - « souffrir est une joie, celle de se sentir vivant ». Après tout, il n'y a aucune raison pour que seuls les vampires aient le droit de parler par aphorismes sans sens... C'est à ce moment là que j'ai revu mes deux collègues qui, eux, devaient se sentir très vivants : leurs vêtements étaient en haillons, bouffés par des molosses aux crocs acérés... Et ensuite... Ensuite, plus rien.

Au commissariat, j'appris quelques jours plus tard que l'affaire des matelas était classée : la maîtresse de maison avait avoué son crime terrible et avait expliqué qu'elle était sous dépendance de fraises tagada.

Elle est actuellement en cure de sevrage.

Quant à moi, je pris une journée de repos. Je l'avais bien méritée.

LE QUINZIEME CLUB

Lauréat du concours de nouvelles d'Anzin-Saint-Aubin en 2009

Présidé par M. Lucien Suel, photographie par Mme Lucile Hibon

Le monde est peuplé de personnes se divisant en deux grandes catégories : il y a ceux qui croient avoir un ange gardien veillant sur eux, et il y a ceux qui lèvent les yeux au ciel, haussent les épaules et font "mouah" ou "pfff" quand on leur parle de cette aide divine.

Tout le monde se trompe.

En réalité, les anges gardiens existent bel et bien, mais ils sont beaucoup trop occupés pour flâner dans les airs à virevolter ou jouer du violon... Ils ont des parties de golf à disputer.

« Une dernière volonté pour ton protégé ? demanda la Mort, son putter entre les phalanges.

— Je regrette juste que sa vie n'ait pas été plus longue... De grands projets l'attendaient, murmura l'Ange, déplorant son jeu maladroit.

— Ils disent tous ça, conclut la Mort en poussant la balle alvéolée dans le dix-huitième trou, un difficile par cinq. Eagle ! Trois coups ! »

La Mort avait ceci pour avantage qu'elle disputait des milliers de match par "jour", contre des anges gardiens beaucoup moins exercés.

Justin apparut donc sur le terrain de golf, une part de pizza à la main, face à ceux qui venaient de disputer sa vie. Dans son dernier souvenir, il parlait d'anchois. Il en détestait le goût et se plaignait à ses voisins de table de leur omniprésence dans l'alimentation. Il prit une part de pizza et...

Le golf. Des bunkers, des piquets rouges, jaunes, des arbres, sur un parcours qui s'étendait à perte de vue. En dehors de sa subite apparition ici, deux choses le surprirent : tout d'abord ces couleurs automnales des arbres, alors que nous étions en juillet ; et ensuite, ces deux joueurs qui le regardaient...

Personne d'autre ne jouait. Il y avait en arrière-plan une file d'attente de plusieurs centaines de... joueurs aux ailes blanches (Justin s'interrogea sur les huiles utilisées pour pimenter sa pizza), et devant lui, un "ange" (puisque ça y ressemblait bigrement) à l'air désolé évitait son regard.

Quatre mots lui vinrent à l'esprit, et il les prononça dans un ordre totalement aléatoire :

« Suis-je où anchois ? »

La Mort le dévisagea.

A quoi allait-il bien pouvoir servir, frêle comme il était ? Des cheveux débraillés, des vêtements désordonnés, un vulgaire relent de pizza aux anchois... Aucune allure. Après un très beau stroke-play (trente-trois coups) et d'audacieux choix de clubs, quel dommage que la récompense n'était pas à la hauteur !

« Tu es au purgatoire, ton ange vient de perdre, la Mort vient de te gagner » résuma un ange en arrière-plan, pressé de jouer sa partie.

— Ah, fit Justin, tout en réprimant sévèrement dans son thalamus les neurones qui y agitaient nerveusement la banderole "TU ES DEVENU FOU".

— Très bien éduqué ! s'exclama la Mort en se tournant vers l'ange, toujours aussi navré. Britannique ?

— Non. Incrédule.

— Oh, d'accord... »

La Mort était déçue. Elle détestait expliquer encore et encore à son client qu'il venait de mourir. C'était encore pire que la paperasse, et Di... enfin, Il sait qu'elle en avait.

« Bon, allons-y... J'ai du travail, reprit la Mort.

— Bien sûr, je vois... Donc, si j'ai bien compris, je suis mort, c'est ça ?

— Exactement, s'exclama l'ange d'arrière-plan. Tu vas te faire faucher maintenant, et après je pourrais disputer ma partie. C'est le cycle de la Mort !

— Tout à fait, confirma la Mort en sortant de son chariot ce qui au premier abord semblait être un club "spécial campeur", facilement repliable et pratique à ranger.

En le dépliant, elle révéla à Justin la faux. A ce moment, le condamné comprit réellement ce dont il était question ici.

Il fallait gagner du temps.

« C'est... C'est une belle faux, déclara-t-il d'un ton faussement admiratif.

— Merci, on me le dit souvent, répliqua la Mort, accoutumée à ces flatteries.

— Ah et vous... euh vous vous en servez pour jouer au golf de temps à autre ?

— Ca n'est pas un vulgaire fer, répondit-elle, indignée, avant d'ajouter d'un ton amusé : même si elle m'aide parfois dans les roughs et les bunkers...

Un murmure étonné parcourut la plaine.

« Vraiment ? demanda l'ange qui venait de perdre, le regard à nouveau illuminé d'un éclat séraphique. Peut-on examiner ton chariot alors ?

— Pourquoi ça ?

— Parce qu'il en sera ainsi.

La Mort détestait les répliques bibliques que ses adversaires pouvaient lui adresser... Mais elle était bien forcée de reconnaître que ça devait être dans leur nature et qu'elle n'arriverait pas à les changer.

De toute façon, même pour la Mort, le Règlement est le Règlement ; et si un examen du matériel est demandé, il n'y avait aucun moyen d'y renoncer. « Quoiqu'il en soit, pensa-t-elle, je n'ai rien à cacher. »

L'ange de Justin, sous le regard sceptique de ce dernier, retira les clubs un à un.

« Quatorze », conclut-il d'un air amusé.

Un deuxième murmure étonné partit rejoindre le premier.

Puis il ajouta : « Et donc quinze avec celui-ci ». Il désignait la faux que la Mort tenait nonchalamment sur son épaule, comme elle le faisait face aux peintres, sculpteurs et autres artistes.

— Mais ça n'est pas un club ! s'exclama-t-elle.

— A partir du moment où tu joues avec, si... Et tu sais comme moi que le Règlement autorise les joueurs à n'emporter que quatorze clubs...

La Mort frissonna pour la troisième fois de sa très longue existence (après Dieu et une échancrure inexplicable sur sa précieuse faux).

« Et quelle importance ? s'exclama-t-elle en écartant brutalement les bras, révélant sous son pull à carreaux marron son radius et son ulna.

— Tu as triché, ce qui me permet de renvoyer mon protégé chez lui. Et selon le Règlement, tu es banni du parcours pendant deux heures. »

L'ange de Justin jubilait, les autres soufflaient en regardant leur montre avec énervement, la Mort pestait et Justin ne comprenait rien.

« Ferme les yeux », lui pria l'ange en se tournant enfin vers lui après un moment qui aurait pu durer une ou deux éternités.

Son protégé obéit et les rouvrit lorsqu'il entendit son voisin répondre : « Moi j'aime bien, les anchois. »

Il était revenu... Mais était-il seulement parti ? Il avait cette étrange sensation de voyage lointain, tout en ignorant où.

« Ca doit être la faim », se dit-il. Et il porta à sa bouche une main vide, avant de se dire qu'il n'était vraiment pas en forme aujourd'hui...

Pendant ce temps, au purgatoire, l'ange savourait sa victoire en dévorant la part de pizza dérobée à Justin (c'était d'ailleurs la seule raison de lui faire fermer les yeux).

Et, traversant la plaine en traînant son lourd chariot, la Mort, ténébreuse, se consola en songeant qu'elle ferait du prochain client son caddie.



LES AVENTURES D'ACE BURTON – LE LIVRE D'AGARAY

« Et la légende dit que si Ace Burton avait eu le Saint-Graal devant lui, il s'en serait servi pour boire son café... »

Antoine Bourdon (alias *Ace Burton, private eye*) redressa les épaules et lança un profond regard vers le lointain en repliant méthodiquement son journal. Le lointain était très exactement situé à quarante-cinq centimètres de lui et était constitué d'une pile de dossiers à l'équilibre précaire. Sur la pochette jaune au sommet se trouvait un vieux post-it poussiéreux sur lequel était marqué au feutre noir « affaires en cours ». Ce post-it n'était qu'une petite parcelle d'amusement pour la poussière qui avait trouvé chez le détective un véritable sanctuaire de paix et de recueillement depuis le départ de sa femme de ménage.

En vidant son troisième verre de scotch de la journée, Ace se sentit puissant : enfin il était cité dans un grand quotidien ! Même s'il aurait préféré qu'on relate l'un de ses cinquante-et-un succès plutôt que l'affaire du collier de la comtesse (où il avait sincèrement cru au moment où il sautait à pieds joints dessus que le collier de perles retrouvé par le majordome n'était qu'une pâle copie de verre), il ne s'en sentait pas moins peu fier. Sa célébrité apporterait sa clientèle et vice-versa. Bref, il allait devenir riche, célèbre, pourrait acheter tous les disques de Duke Ellington et éventuellement réembaucher une nouvelle femme de ménage (comment s'appelait l'ancienne déjà ? Ace n'avait jamais eu la mémoire des noms mais était parfaitement physionomiste. Il se rappelait notamment que ses cheveux étaient foncés). Son réveil matinal (neuf heures) n'avait pas été vain : l'article le citait – et en gros titre ! Il était de bonne humeur pour la semaine. Pour fêter ça, en attendant une nouvelle enquête plus intéressante que celles du « lointain », il alla se recoucher.

Gillian n'avait pas bien dormi... Était-ce dû à son licenciement de l'avant-veille ou plutôt à la flamme de l'amour qui s'était allumée entre sa femme et son frère ? Il n'aurait su le dire.

Et il s'en moquait car il avait bien plus urgent à faire, notamment quitter les lieux avant onze heures.

Par chance, deux sympathiques et costauds gaillards débarquèrent à l'improviste et déménagèrent tous ses meubles pour le compte d'un jeune mais prometteur mafieux, rencontré la veille lors d'un ruineux tournoi d'un nouveau jeu où Gillian avait accumulé, dans l'arrière-salle enfumée d'un tripot sordide grouillant de dealers et autres pin-up blondes déboussolées, suffisamment de dettes pour permettre à son créancier de s'offrir deux ou trois villes de la taille de San Francisco et se permettre d'y abolir tout impôt durant les trois prochaines décennies.

Autant dire que les meubles de Gillian se révélaient insuffisants.

Le déménagement terminé, Gillian subit quelques arguments pour l'inciter à finir de rembourser sa dette au plus vite. Après avoir rapidement déterminé que la dernière mensualité devrait être payée (hors intérêts) par son arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils (avec une moyenne chanceuse d'un jackpot au loto toutes les trois générations), Gillian décida de se payer un aller simple pour la Patagonie (à 10 euros, il n'avait de toute façon pas assez pour le retour – et n'en avait pas l'intention).

Et c'est ainsi qu'il se trouva le soir même à bord d'un charter pour l'Amérique du Sud, à côté de Jules (ex-assassin de Strawberry Street reconverti dans le trafic de cacahuètes sans sel).

Jules avait bien dormi. Etait-ce dû à son compte en banque, poussant comme des boutons sur le visage juvénile d'un adolescent, ou plutôt à ce médaillon en or qu'il avait trouvé sur son siège en s'installant ? Il n'aurait su le dire. Et il s'en moquait car, de toute façon, sa vie était bien trop parfaite pour s'embêter avec ce genre de menus détails.

Le médaillon était assez énorme et puisqu'il traînait encore sur le siège lorsqu'il était monté, ça en disait long sur le nettoyage à bord effectué entre deux vols. Il représentait un singe à trois têtes et huit bras, semblait assez ancien, était assez mystérieusement percé de quatre trous contenant chacun un petit diamant, et était sans aucun doute en or (Jules avait eu assez de lingots en main pour savoir reconnaître l'or – tout comme il savait déterminer la provenance d'une cacahuète au bruit qu'elle faisait lorsqu'il la faisait rouler à l'intérieur de son auriculaire). Bref, Jules aurait pu réserver l'avion pour lui tout seul rien qu'en revendant son nouveau porte-bonheur.

Et se serait ainsi retrouvé dix minutes plus tard avec une épave sur les bras.

Lorsque Gillian se releva après l'accident, la deuxième chose qu'il fit fut de se relever (la première ayant été de chuter sur le cadavre de son voisin). Il jeta un rapide coup d'œil, se rappela de sa voisine aux cours de secourisme, se rappela qu'à cause d'elle il n'avait aucune notion de soin d'urgence et décida donc de sortir au plus vite prévenir des personnes compétentes.

Il va de soi qu'à aucun moment de la commande, lors de l'achat de son pantalon sur internet, Gillian n'avait pensé qu'un jour, un médaillon avide de retrouver son créateur aurait pu spontanément bondir dans une de ses nombreuses poches à l'insu de son plein gré. Sinon, il se serait bien gardé d'opter pour ce modèle.

Lorsque son estomac le réveilla aux alentours de midi, Ace eut la désagréable surprise de constater qu'une vingtaine d'enveloppes traînaient sur le sol face à sa porte d'entrée. Il lui fallut quelques minutes avant de se rappeler qu'il était désormais célèbre. Il lui fallut ensuite quelques autres minutes pour constater que la plupart des courriers n'étaient pas des courriers-affaires mais des courriers à verre.

Trois enveloppes émergeaient du lot. Dans l'une d'entre elle se trouvait une fourchette. En soi, ça suffisait pour émerger de n'importe quel lot. Dans la deuxième, Ace apprit qu'Ushuaia n'était pas seulement une émission de télé mais également une ville de la Terre de Feu où il avait gagné un voyage. Bien qu'il ne se rappelait avoir rempli aucun coupon de jeu sur du déodorant, ni même d'ailleurs avoir eu recours à cette luxueuse toilette depuis son dernier rencard (au siècle précédent) (au sens propre), Ace dut reconnaître que c'était une foutue bonne surprise. Sans doute quelqu'un l'avait rempli à son nom pour se donner des chances supplémentaires ; il se garderait donc bien de crier sur les toits son départ futur. La troisième enveloppe, enfin, contenait un message : « Les trois réunis, et le feu jaillit ». Bien qu'elle émergeait vraisemblablement du lot, elle finit comme les autres (et comme la fourchette) à la poubelle.

Gillian avait été recueilli par un brave paysan qui avait d'abord vaguement vérifié que plus personne n'était en vie avant de profiter de l'absence d'autorité locale pour dépouiller l'avion au peigne fin. Il repartit ensuite avec le rescapé vers sa ferme grottesque (littéralement en forme de grotte) et quelques sacs au contenu relativement enrichissant.

Le voyage d'Ace se passa sans encombre. Certes il n'aimait pas particulièrement l'avion et il avait donc passé la moitié du trajet à suer et l'autre moitié à demander à une des hôtesse de l'air de lui tenir compagnie pendant ses derniers instants (en vain) ; mais mis à part cela le trajet jusqu'à Ushuaia se déroula sans incident majeur.

Et bien évidemment, il ne savait pas que dans son sac se trouvait la fourchette qu'il croyait avoir laissée au fin fond de sa poubelle...

Gillian but d'abord sa tasse de thé de l'après-midi. Puis se rendant compte qu'il avait totalement oublié de décaler l'heure de sa montre, il but sa tasse de thé du matin. Et après tout ce thé, tout échange de paroles, toute conversation qu'il put avoir avec le paysan se traduisait invariablement dans son cerveau par cette pensée : « je vais me pisser dessus ».

Ace fut accueilli par un représentant d'Ushuaia. Un type qui sentait vraiment bon. Après quelques félicitations d'usage, il l'amena dans une jeep et tous deux quittèrent la ville.

Gillian avait enfin trouvé une manière convenable, respectueuse et flegmatique de demander où se trouvaient les toilettes.

Malheureusement, à peine sa bouche entr'ouverte, quelqu'un frappa à la porte. Le paysan alla ouvrir à un type (qui sentait vraiment bon) accompagné d'un étrange touriste avec un Minolta pendu au cou. Visiblement, il ne savait pas trop ce qu'il faisait là...

Ace ne comprenait pas trop ce qu'il faisait là. Normalement, une première journée touristique est faite pour débarquer, ranger ses affaires à l'hôtel, prendre deux-trois photos, boire un verre sur une terrasse, s'installer à la table d'un bon restaurant et dormir – mais jamais, jamais pour visiter de grotte fermesque (littéralement en forme de ferme). C'était plutôt réservé à la troisième ou quatrième journée, une fois détendu et reposé du vol. Zut à la fin, il était fatigué et n'avait pas trop envie de dormir sur la paille sur laquelle, financièrement, il vivait déjà en permanence.

Tandis qu'Ace devisageait Gillian en train de se dandiner sur sa chaise, le paysan proposa à ses invités de prendre l'apéritif et des cacahuètes afin d'être pleinement disponibles pour des explications. Ne comprenant pas beaucoup plus la situation qu'un lapin ne comprend une conférence d'astrophysique, ils acceptèrent avec joie.

— Bien, vous vous avez la serrure j'ai vu. Quant à vous, demanda le représentant Ushuaia à Ace, dont le verre se remplissait sans qu'il ne manifeste aucun signe d'arrêt, j'imagine que vous avez la clé...

— Quelle clé ? répondit Ace.

Le paysan l'avait regardé avec insistance mais avait finalement préféré s'arrêter plutôt que de faire déborder le verre.

— La clé... La clé d'Agaray, celle qu'on a envoyé et qui, vraisemblablement pour des raisons que j'ai beaucoup de mal à saisir, vous a choisi...

— Une clé m'a choisi ? demanda Ace sans vraiment s'intéresser au problème (son verre lui hurlait « Santé ! »)

— Oui, la clé vous a choisi, répéta le représentant, irrité. Pourquoi croyez-vous qu'on vous a envoyé un billet d'avion ?

— Parce que j'ai gagné un concours Ushuaia.

— Bien sûr que non. Tout ce qu'on voulait, c'était vous ramener, la clé et son élu... Vous ! ajouta-t-il pour capter l'attention de son interlocuteur.

— Ah ok. Et, ajouta-t-il en lançant au fond de sa bouche une poignée de cacahuètes, elle ouvre quoi ?

— La serrure de...

— Eh mais ! l'interrompit soudainement Ace.

Tous les trois se retournèrent vers lui. Il semblait avoir enfin compris l'étendu du problème et les conséquences de sa légèreté.

— Elles sont sans sel ces cacahuètes !

— Ah ? fit le paysan. Excusez-moi, c'est un nouveau paquet.

— Alors, la clé ? Où est-elle ? s'impatienta le représentant.

— Mais quelle clé à la f... ? Ah ! Vous voulez parler de cette fourchette, c'est ça ?

— Oui ! Vous l’avez avec vous ?

— Bien sûr que non, je l’ai mise à la poubelle, pourquoi ? C’est important ?

— QUOI ! hurla le type en costume en se levant.

Le paysan s’approcha de lui et lui agrippa le poignet.

— Calme-toi. Bien sûr qu’elle est avec lui.

— Ah non, non ! Je vous promets que...

Avant qu’Ace n’eût le temps d’ajouter un mot, un éclair argenté transperça son sac depuis l’intérieur. Gillian hurla. La fourchette, dont il était certainement question depuis quelques minutes et qui était censée se trouver au fin fond d’une poubelle du vieux continent, venait de se planter dans sa cuisse. Mais s’il hurlait, c’était finalement plus à cause de son sens de l’observation que de sa sensibilité. En réalité, il ne sentait étrangement rien. C’est à ce moment qu’il se rendit compte qu’il avait dans sa poche le médaillon de son voisin d’avion...

— La clé, et la serrure d’Agaray, murmura le paysan d’un air tout à fait mystique.

— Comment saviez-vous qu’elle était sur lui ?

— La clé cherche la serrure et rien ne peut l’empêcher de la retrouver.

Gillian et Ace acquiescèrent de la tête mais ne comprenaient en réalité toujours pas beaucoup plus que le fameux lapin dont il était question précédemment.

— Et maintenant, suivez-moi.

Le paysan sortit et les trois le suivirent. Il décrocha son linge.

— J’ai un peu peur qu’il se mette à pleuvoir quand on sera au temple.

Ils rentrèrent ensuite et descendirent vers ce qui devait être la cave. Ace se demanda enfin ce que pouvait ouvrir la fourchette-clé. Après tout, elle avait rencontré le médaillon-serrure et rien ne s’était produit. Il fit part de ses pensées aux autres. Toujours irrité, le représentant lui répondit qu’une clé n’est utile à une serrure que si celle-ci est sur sa porte. Ace, pas très bricoleur, accepta cette explication. Pendant ce temps, ils étaient toujours dans le long couloir

humide de la cave, sous la maison du paysan. Après dix minutes de marche entre les bougies vacillantes (qui devaient lui coûter la peau de la tête – ou les yeux des fesses), ils arrivèrent enfin dans une grande salle ronde remplie d'étagères croulant sous le poids de livres poussiéreux. Ace Burton se sentait de retour chez lui.

Au centre de la pièce, un pentacle avait été tracé et les cinq personnes encapuchonnées qui se tenaient sur chacune des branches n'étaient pas sans rappeler à Ace la secte de Kih-Oskh, à laquelle avait eu affaire Tintin dans... quel album déjà ? Après avoir fait enfiler aux quatre arrivants des tenues cérémonielles en psalmodiant « Agaray va nous livrer son secret », les hommes reprirent leur place sur le pentacle. Au cœur de celui-ci, ils découvrirent en s'approchant un énorme livre qui semblait prêt à tout moment à tomber en poussières. Gillian remarqua sur la pochette un étrange symbole de singe transgénique.

— C'est ça, vous avez compris, Gillian, lui murmura à l'oreille le paysan. C'est la porte.

— Et que se passera-t-il lorsqu'on l'ouvrira ?

— C'est une longue histoire. Lisez plutôt le mode d'emploi...

Et le paysan désigna une feuille jaunie par le temps à côté de l'énorme livre :

« Mode d'emploi du livre d'Agaray – Deux innocents choisis du vieux continent, au printemps dans mille et neuf ans, planteront les dents dans les trous de diamants. Alors je me fendrai et, à mes descendants, révélerai le plus grand des secrets de tous les temps. »

Gillian eut un air surpris en lisant ces trois premières lignes (le papier était bien plus long mais le reste était essentiellement axé vers des remarques sur le temps qu'il faisait, la philosophie de l'époque, le plat préféré d'Agaray et autres remarques diverses). Ace fit remarquer que ce n'était pas très bien écrit. Le paysan félicita un des hommes encapuchonnés pour avoir su envoûter clé et serrure (« les faire revenir avec leur innocent du vieux continent, c'est du très beau travail »). Un bruit métallique résonna dans la salle : quelqu'un venait

d'entrer à l'autre bout du tunnel et serait là dans environ dix minutes. Alors ce fut la panique...

Il y avait d'une part Gillian qui n'acceptait pas de faire n'importe quoi – les prophéties sont parfois plus dangereuses qu'on ne le pense – d'autre part les descendants d'Agaray qui psalmodiaient de plus en plus nerveusement, encore d'autre part le paysan qui forçait la main à Gillian et enfin, au milieu de ce tohu-bohu, le représentant qui essayait de convaincre Ace qui, lui, se sentait proche de la révélation. « Oui, oui » répondit-il lorsque l'autre lui demandait s'il allait se décider à mettre la clé. Pendant ce temps, des bruits de pas de course se rapprochaient. Ils n'avaient plus dix minutes mais peut-être cinq...

Alors, Gillian, tout de même intéressé par le plus grand des secrets de tous les temps, plaça le médaillon à l'endroit prévu sur la couverture (la main quelque peu appuyée par le paysan). Les cinq descendants se remirent sur leur branche du pentacle. Et le représentant accompagna Ace jusqu'au livre d'Agaray. Il fourra la main dans sa poche et fit une grimace.

La fourchette n'y était plus !

Il la retrouva finalement dans l'autre poche et huit soupirs résonnèrent en chœur. Ace tenait maintenant la fourchette à quelques centimètres de la serrure quand soudain, il eut enfin la révélation qu'il attendait.

— Je sais ! s'exclama-t-il. C'est « Tintin et les cigares du pharaon ».

— Bon, ça suffit maintenant ! s'énerva le représentant Ushuaïa en lui pressant la main.

La clé-fourchette venait de toucher la serrure-médaille dans sa porte-livre. Alors la porte s'ouvrit, comme si un courant d'air l'agitait de l'intérieur.

Les bruits dans le couloir se faisaient de plus en plus proches ; il ne leur restait qu'une ou deux minutes. « Quel est le secret ? Vite, c'est urgent, Agaray, nous vous avons attendu depuis mille et neuf ans et maintenant... » Le paysan s'interrompit car une voix mélodieuse et discrète s'échappait du livre.

« Le secret est page deux mille cinq cent une, entre la seizième et la dix-septième ligne... »

Dans un nuage de poussières, le livre se referma aussi sèchement qu'il s'était ouvert harmonieusement car de mauvaises ondes venaient d'entrer sous la forme de policiers d'Interpol.

— Plus un cheste, vous êtes cherné ! hurla le chef.

Tous levèrent les bras mais ne voyaient rien. Le livre avait soulevé un nuage de poussières de plus de six mille pages.

— Lequel est Terry Agaray ? hurla toujours le chef.

— C'est – eurf, eurf – c'est moi, répondit le paysan en s'approchant.

— Parfait. Tu es en état d'arrestation Jules.

— Quoi ?

— Pour les treize meurtres de Strawberry Street et trafic de cacahuètes. Inutile de nier, on a retrouvé un sac chez toi.

— Mais je l'ai volé ! protesta l'accusé.

— Vol en plus ! Bravo, tu aggraves ton cas. Tu ne veux pas essayer de nous corrompre par hasard ?

— Je n'ai rien à voir là-dedans !

— Laisse tomber, on te suit à la trace depuis presque dix ans. On a suivi une piste qui nous a menés en Patagonie. On t'attendait là-bas, quand on a appris que l'avion, dans lequel tu étais censé être, s'était écrasé en Terre de Feu. Alors, tu penses bien, on s'est précipité en espérant que tu serais vivant pour pouvoir te coffrer ! Arrivé sur les lieux, c'était un sacré foutoir, mais on a vite fait de découvrir tes traces de pas qui se dirigeaient vers cette maison où tu avais tout prévu : fausse identité sous le nom de Terry et tout ça... C'était bien joué, mais on n'est pas stupide. On savait pour ton trafic de cacahuètes, alors quand on a découvert

le sac chez toi, ça ne faisait plus aucun doute... Tu es en état d'arrestation Jules et tout ce que tu diras sera, d'une façon ou d'une autre, retenu contre toi.

Quelques vaines protestations plus tard, le paysan était menotté et embarqué. Quant aux « autres zigotos », le chef leur hurla qu'ils feraient mieux de se disperser avant qu'il n'appelle la police locale. Après avoir jeté un dernier coup d'œil au livre qui était sans aucun doute possible détruit de la première à la dernière page, Gillian ne put s'empêcher de poser au paysan la question qui le taraudait.

— Si le secret était dans le livre, page deux mille cinq cent une, vous avez dû le lire, alors dites-le moi !

— Bien sûr que non. Personne ici n'a jamais lu un livre aussi gros, c'est de la folie. On attendait qu'Agaray nous révèle la bonne page, c'était bien plus rapide.

— Vous voulez dire que vous avez gardé le secret pendant un millénaire sans jamais chercher à le découvrir ?

— On a cherché au début. Mais comme disait votre compatriote, c'est tellement mal écrit que nous n'avons jamais pu passer la page huit. Maintenant tout est fini ! Le secret est perdu...

Et sous le regard d'incompréhension de Gillian, le paysan fut embarqué par le chef d'Interpol qui hurlait.

Ace, quant à lui, prenait en photo la scène à l'aide de son Minolta. Quel dommage pour le secret, ça avait l'air si important... Aussi, quelle idée stupide de le mettre en un endroit aussi fragile qu'un livre ! S'il avait été à la place d'Agaray, il l'aurait mis... Il jeta un rapide coup d'œil vers le livre et sourit. Il était vraiment excellent dans son domaine.

Ace rangea son Minolta et s'appêta à sortir. Soudain, il se retourna vers celui qui l'avait amené ici, et avec un sourire entendu lui dit : « vous n'êtes pas réellement représentant pour

Ushuaïa, n'est-ce pas ? » L'autre ne lui répondit pas (probablement honteux d'avoir été démasqué, jugea le détective). Enfin, Ace Burton allait pouvoir profiter de ses vacances méritées. Le paysage avait l'air joli d'après le peu qu'il avait pu voir de l'extérieur. Et surtout, il avait déjà trois souvenirs à ramener de Terre de Feu : une fourchette, un médaillon avec un singe transgénique, et le mode d'emploi du livre d'Agaray, sur lequel il avait été le seul à remarquer le numéro de bas de page « 2501 »...

Quelle ligne déjà ?

MA VIE DE CADRE

Photographie de Mme Marie-Thérèse Treiber

Le travail, c'est la santé, dit-on.

Je crois que c'est vrai.

Chaque jour passé loin d'un emploi, j'avais l'impression d'être plus rouillé que la veille. Sans boulot, je vieillissais à vitesse grand v.

Après une période de disette, j'avais donc décidé de me remettre en selle sur le marché, pour éviter de finir ma vie complètement ankylosé.

Pour cela, j'avais postulé pour être cadre dans l'usine Bomorange (affiliée de loin au laboratoire, qui avait récemment fermé).

Le jour de l'entretien, j'avais revêtu mon plus bel appareil. Le Patron avait ouvert un dossier me concernant, avait vérifié quelques informations en appelant certains de mes anciens employeurs.

On lui avait parlé de mes qualités et de mes défauts. Il avait posé des questions sur ma limite de fatigue, ma résistance à l'effort. Les réponses semblaient le satisfaire. Il voulait un cadre moderne, qui ne soit pas figé dans l'exécution d'une seule tâche. Il lui fallait un maître d'œuvre capable de flexibilité et d'élasticité, et je répondais apparemment aux critères, puisque c'est moi qui ai été choisi, non sans avoir revu à la baisse mon « coût pour l'entreprise Bomorange et ses salariés, pères de famille respectables qui pourraient bénéficier d'une augmentation si seulement les cadres étaient moins onéreux ».

Le début au sein de l'entreprise ne fut pas des plus rassurants. Une poignée d'ouvriers avaient décidé de me mettre des bâtons dans les roues, et ils le faisaient avec brio. Je m'accrochai avec force aux poignées qui m'étaient tendues, de peur de me retrouver à nouveau sans emploi.

J'avais raison de m'obstiner car les semaines suivantes furent très agréables. J'étais bichonné, considéré comme le cadre le plus dynamique chez Bomorange. On m'apportait des plateaux chaque jour. Certains décideurs réfléchissaient à la meilleure place qu'on pourrait m'attribuer : on me voyait partout et chaque groupe de travail avait hâte qu'on travaille ensemble. On m'offrit même des vacances à la montagne et à la mer, que je ne pouvais refuser, malgré mon aversion pour l'air salin.

Bientôt, toute l'entreprise donnait l'impression de se reposer sur moi. C'était aussi agréable que destabilisant.

Puis un jour, pour une question d'objectif et de rentabilité qui m'échappait, afin « d'accélérer le début de la vente de produits finis », on m'attribua une équipe : une petite nouvelle qu'il fallait que je mette en selle, et – pardonnez-moi l'expression – une gourde, qui restait accrochée à moi du matin au soir. Peu de temps après, je fus grisé. Littéralement. A la peinture.

Et comme si ce mauvais traitement ne suffisait pas, le Patron me revendit à un petit commerce, où un jeune homme me racheta. Pour le reste, je coulai des jours heureux dans un garage, et je pus souvent profiter des variations de couleurs saisonnières de la forêt locale.

La seule satisfaction dans ma vie de cadre, c'est qu'au moins j'avais réussi à garder pignon sur roue.



LE VELO DU DIABLE

Tout est affaire de probabilités.

Prenons par exemple un matin habituel, pour ne pas dire banal.

Je quitte *possiblement* mon lit (sauf décès personnel récent), je retrouve *probablement* ma cuisine dans l'obscurité la plus totale (en dehors de tout cambriolage nocturne), et je mets *certainement* un terme généalogique aux colonies de bactéries qui pullulent ma vaisselle de la veille (puisque la vaisselle se suit, mais ne s'essuie pas). Jusqu'à ce jour, ces empiriques approximations statistiques me permettaient de mener à bien ma vie, sans me poser trop de questions métaphysiques sur le Bien, le Mal ou leurs vélos respectifs.

Prenons maintenant un deuxième matin, légèrement moins habituel, pour ne pas dire complètement inepte.

En lieu et place de mon lit, je me réveille étendu en travers d'un diable — le même que celui avec lequel j'avais transporté mon matelas à l'époque. Stupéfait, je me dirige vers la cuisine que je surprends scintillante, embrasée par l'oscillation d'une soixantaine de cierges, dessinant un hexagone sur le sol avec, au centre de six signes mystiques dessinés avec de la cire séchée, un vélo cramoisi surmonté par un cycliste d'apparence suspecte.

Qui plus est, la vaisselle est *invraisemblablement* faite.

C'est exactement ce qui m'arriva ce jour-là... Tout ceci venait de ruiner mon rituel qui, dans quelques années, devait *sans nul doute* s'ancrer définitivement dans mes gènes et ceux de mes *potentiels* descendants.

Le cycliste tourna vers moi ses deux crevasses rouges qui lui servaient de yeux, et constatant mon air hébété, me rassura :

— Ne te formalize pas de toutes zes zottizes.

— Pardon ? fis-je, pas tout à fait sûr d'avoir saisi où cet inconnu, qui avait transformé ma cuisine en musée de la paraffine, souhaitait en venir.

— Ze dizais de ne pas faire zattenzion au décor. Z'est juzte...

Il descendit de la selle et glissa vers moi en moins de temps qu'il n'en faille pour dire « Lucifer ». Il fit claquer sa langue fourchue près de mon visage et montrant de ses doigts *exceptionnellement* crochus l'ex-parquet, finit sa phrase :

— Z'est juzte le travail d'étudiants zun peu zélés...

— Ah ! répondis-je fort à propos. Oui évidemment, ça ressemble à du travail d'amateur. Je m'y connais un peu... Voyez-vous, je prépare moi-même mes savons et donc, tout ce qui est graisses minérales et...

— Voyons, je zais tout za, m'interrompit l'intrigant cycliste en allumant mes brûleurs à distance, d'un simple claquement de doigts.

— Ah ! rétorquai-je une nouvelle fois. Je m'en doutais un peu, je vous avoue : je vais à l'église le dimanche et, oh ! enfin, vous savez j'imagine.

J'eus pour réponse un sifflement de langue tout à fait *impossible* à reproduire.

— Venons-z'en z'au fait, reprit-il. Ze zuis z'izi incognito...

— Vous voulez mon âme ? demandai-je, inquiet.

Moi qui déteste quand on m'emprunte un crayon, c'est bien ma veine, pensais-je en mon for intérieur.

— Zurtout pas bienheureux ! s'écria-t-il. Tu crois zêtre le zeul à avoir eu zette idée ? Za fait des ziècles qu'on m'offre des zâmes ! Non... ze zuis zuste venu t'apporter ze vélo.

Avant même que le point d'interrogation ne se forme à la fin de la phrase que mon esprit concoctait, le zyc... cycliste ajouta :

— Ze vélo produit beaucoup de chaleur et d'énergie. Zuffizamment pour chauffer les zenf... les zenfants. Dès que tu pozeras la main dezzus, tu en feras *obligatoirement* ze qu'il faut.

— C'est-à-dire ? tentai-je.

— Z'est-à-dire qu'y'en a marre à la fin, s'énerva l'individu aux longues oreilles rouges et coniques. Z'est zacun zon boulot ! Zacun son boulot...

Ce disant, il claqua des doigts, ce qui eut pour résultat de faire apparaître un trident à ses pieds. Il le ramassa en murmurant quelque chose à propos des « zétudiants dizzipés », claqua une nouvelle fois des doigts et disparut dans un nuage de fumée irisée, laissant échapper quelques odeurs de rose et de vanille.

— Bigre ! fis-je au comble de la décontenance.

Quelques instants plus tard, après avoir éteint les brûleurs du gaz, je repensai à cette rencontre *improbable*. L'idée de prévenir la police me vint, alors que je soufflais les soixante-six cierges, mais je me retins en pensant à la chambre capitonnée où je ne manquerais pas d'être enfermé.

En tout cas, il fallait que j'évite de pozer la main sur le vélo ; mais d'autres solutions devaient bien exister pour m'en débarrasser !

Et que voulait dire « tu en feras ce qu'il faut » ? (me demandai-je en grattant la cire fondue avec mes semelles.) On ne peut pas rencontrer le Diable — car mon esprit avait longtemps cheminé et était parvenu à cette *éventualité* — et ne pas craindre qu'il ne cherche à nous manipuler. Moi qui passais la plupart de mes dimanches à regarder des courses hippiques dans mon canapé de salon, l'idée d'assouvir un ou plusieurs peuples à l'aide de ce vélo *vraisemblablement* maléfique ne m'extasiait pas plus que ça.

Cependant, je n'eus pas beaucoup de temps à consacrer à cette affaire, car j'allais bientôt être en retard pour le travail. J'avais reperdu en discussion et en nettoyage le temps que j'avais gagné grâce à la vaisselle lavée (*peut-être* le Diable s'était-il gavé de bactéries, ou s'était trompé en claquant des doigts...)

Sur la route, en passant près du magasin « Occasions, échanges, prêts, reventes, farces et attrapes », la solution me vint. Je retins le numéro et le soir, de retour chez moi, j'appelai.

— Occasions, échanges, prêts, reventes, farces et attrapes, O. à votre service, que puis-je pour vous ?

— Bonjour, euh... O.

— Octavio, mais vous pouvez m'appeler O, comme Occasions. Mon comparse s'appelle Etienne et on...

— Oui fort bien, l'interrompis-je. Je vous appelle parce que j'ai un vélo chez moi et...

— Ah, répondit-il, ça tombe bien, en vélo j'en connais un rayon ! (Un bruit de klaxon résonna derrière lui). Alors, comment est-il ?

— Euh, je pense qu'il est neuf...

— Très bien, un neuf avec deux roues... Plutôt un huit, non ? (Nouveau coup de klaxon.)

— Je... Euh...

— Donc il est complet ? me sauva-t-il. Cadre, rayons et siège ?

— Oui... oui, tout est là, confirmai-je après un rapide coup d'œil à l'engin du Mal.

— Alors c'est comme une grande surface ? Vous avez bien le cadre qui se balade entre les rayons, et le siège qui repose au-dessus ?

Une trentaine de calembours stupides et autant de coups de klaxon plus tard, Octavio décida de venir chercher le vélo dès le lendemain matin.

Ma nuit fut peuplée d'anges et de démons qui décidaient de faire passer le tour de France par ma cuisine, malgré mes protestations et ma proposition de soupe à l'ail, servie avec des crucifix en forme de cuillers.

Lorsque le soleil pointa son nez à travers mes rideaux élimés, je m'étendis enfin en quittant mon diable. Mon lit n'était bien sûr pas encore réapparu — *sans doute* quelques

erreurs de manipulations de claquement de doigts, pensai-je. Je retrouvai ma cuisine dans l'obscurité totale et fit la vaisselle en contournant soigneusement le vélo.

Tout était *dans la quasi-normalité*.

O. sonna à la porte aux alentours de neuf heures et six ongles rongés. Ca faisait maintenant deux bonnes heures que j'étais caché dans la cage d'escalier, après avoir feint de partir travailler, au cas où le vélo pourrait me voir ou m'entendre. De ma planque, je regardai le vendeur ouvrir la porte, que j'avais laissée entrebaillée avec le mot « le vélo est dans la cuisine, merci de laisser l'argent sur la table ». J'aurais aimé ajouter « et surtout de laisser l'argenterie dans les tiroirs », mais j'étais si soulagé de débarrasser mon appartement de tout objet ayant un jour appartenu au Diable, que je me moquais si Octavio dérobaient *éventuellement* mes maigres richesses.

Je retins mon souffle lorsque le vendeur d'occasions (échanges, prêts, reventes, farces et attrapes) s'approcha du vélo. Je pouvais encore le voir car la cuisine était face à la porte d'entrée, qu'il avait laissée ouverte *probablement* pour sortir aisément.

Il siffla en découvrant l'objet infernal, et je crus l'entendre s'exclamer « mazette ! » en tripotant au pédalier. Alors que sa main venait de se poser dessus, je ne pus m'empêcher de fermer les yeux, de peur que sa transformation en grenouille, crapaud ou autre amphibien ne produise un flash lumineux destructeur. Finalement, lorsque j'osai de nouveau regarder, mon cerveau aux aguets enregistra cette palindromique information : « O. lève le vélo ».

Bien, la malédiction semble n'avoir d'action que sur moi.

Bien, vraiment ?

Au moment de ressortir avec le vélo, Octavio se souvint de quelque chose et ré-entra. Je pensais qu'il allait fort *normalement* profiter de mon absence pour faire le plein d'occasions à échanger, prêter, revendre, voire me faire des farces et attrapes.

Il ressortit quelques instants plus tard, enfourcha le vélo du Fourchu et partit sans prêter attention aux deux yeux qui l'observaient depuis la cage d'escalier. Je sortis de ma cachette et retournai chez moi.

Je me rendis compte qu'O. était juste retourné déposer l'argent sur la table et un petit mot, me remerciant pour tout ce que j'avais fait et l'*extraordinaire* bouleversement que j'allais provoquer dans sa vie.

Le message était clair : le vélo lui avait *inévitavelmente* soumis le devoir d'assouvir des peuples, déclencher des guerres, faire mourir de famine ou de peste des familles entières... Et c'était ma faute...

Quelques semaines de mal-être plus tard, alors que je vivais avec une barbe qui n'était pas sans rappeler celle que les hommes préhistoriques pouvaient avoir avant la découverte du silex, Octavio me rappela.

Je reconnus immédiatement sa voix nasillarde et sa conversation maniaque. Il était encore plus euphorique que d'habitude, si bien que n'importe quel enfant sous protoxyde d'azote aurait passé pour un octogénaire dépressif à côté de lui.

O. voulait savoir si j'avais vu sa publicité.

Lorsque je lui répondis que j'avais vu tant de publicités que je mettais maintenant plusieurs heures à me décider entre deux mousses à raser, il m'énonça le slogan qui avait fait le tour du monde en un week-end :

« *Ne chauffez plus, sauvez* »

Cette publicité où deux globes terrestres se trouvaient en lieu et place des roues d'un vélo, c'était *irréalistement* lui. Ou plutôt, c'était mon vélo...

Le célébrisime « véléco® », capable de produire en une heure de pédalage une réserve énergétique suffisante pour éclairer une maison pendant deux jours entiers, le vélo que chacun, enfant comme adulte, se devait d'utiliser pour le bien de l'environnement et de leur

facture d'électricité, le vélo qui faisait de chacun un petit producteur d'énergie, que tout le monde s'arrachait comme un troisième tome de la Bible, et élu en mars l' « objet le plus rentable de tous les temps »... Ce vélo avait été le mien !

Lorsque je prononçai le mot « pourcentage », des étranges parasites vinrent brouiller la ligne et la communication fut interrompue. O. ne me rappela pas.

Assis dans ma cuisine maculée de cire, je repensai au Diable...

Il m'avait faussement tenté pour que je ne touche pas au vélo, m'offrant ainsi l'une des meilleures occasions *possibles* d'avoir des regrets jusqu'à la fin de mes jours. A l'échelle personnelle, Il avait bien fait son boulot de Malin.

Mais à l'échelle mondiale... Où était l'intérêt de fournir une énergie écologique, économique ? Où était le mal là-dedans ? Etait-ce un plan diabolique dont je n'apercevais que le bien émergent ? Peut-être...

Mais je me souvins de ce qu'il m'avait dit avant de disparaître : « c'est zacun zon boulot ! » Je l'imaginai alors, assis sur son sépulcral trône, en train de sourire diaboliquement et dire à ses étudiants :

« Vous voyez, z'est à nouveau à nous de détruire le monde... Ils ne z'en occupent plus eux-mêmes ! Alors, au boulot, tas d'oizifs ! »

Mais je *peux* me tromper.

Après tout, tout est affaire de probabilités.

SEULE SUR UN OCEAN BOISE

Essoufflée, Peddy s'arrêta de grimper.

Elle prit une longue inspiration jusqu'au plus profond de son abdomen avant d'oser regarder plus bas.

Tout était changé. Le terrain était meurtri. Certains arbres étaient déracinés. Arraché, frappé, le sol n'était plus que lambeaux tâchés de sang. Elle avait beau avoir toujours vécu ici, elle ne pouvait plus reconnaître son lieu de vie.

Peddy parcourut le champ de ruines du regard. Aucune trace de sa famille.

L'attaque qu'ils venaient de subir n'était pas la première et ne serait sûrement pas la dernière...

Elle allait devoir partir.

Peddy avait des rêves simples, qui ne mettaient en scène ni luxe ni gloire. Ses plus chers désirs étaient juste de pouvoir sortir de jour en pleine lumière, s'exposer, manger sans se cacher, se déplacer sans se faufiler... Vivre sans la crainte que ses proches pourraient mourir d'une attaque imprévue.

Hélas contre les forces aériennes que la guerre avait déployées, elle se sentait minuscule.

Peddy finit de reprendre son souffle, et contempla l'horizon de là où elle s'était réfugiée. La vue, elle le savait, était imprenable. Aujourd'hui, toutefois, il y avait de la nostalgie qui ajoutait une certaine poésie au décor.

Des troncs par milliers, similaires à celui auquel elle était grimpée, s'étendaient à l'infini, quelque soit la direction dans laquelle elle se retournait. Leur épaisseur et leur poids les faisaient ployer, dessinant de vagues arcs de cercle. Ces arbres ne semblaient plus avoir qu'un seul but : se coucher sur l'horizon, au-delà des terres.

Ils étaient si élancés que Peddy n’arrivait pas à en voir le bout. Étaient-ils feuillus, étaient-ils morts ? Seul le soleil qui derrière se couchait lentement, eût pu connaître leur vigueur.

Ça et là, quelques rondins émergeaient dans des directions inattendues, brouillant la routine, fuyant leur destinée toute tracée. Ces quelques singularités donnaient une impression de force, transformant la calme et placide mer arboricole en fougueux océan forestier.

Ces arbres, pensa-t-elle, devait être là il y a trente, voire quarante générations. Peut-être plus ! Leur abattage intempestif était loin maintenant, et la nature avait enfin repris ses droits sur ce sol riche.

Le monde s’était calmé, l’acier semblait rangé pour toujours, et après le temps des coupes, on était en droit d’espérer une vie tranquille.

Mais voilà que ça reprenait. Pourquoi ?

L’Histoire était chose complexe, faite de tant de guerres, de souffrance et de famine que Peddy avait du mal à comprendre le miracle qui faisait qu’aujourd’hui, elle-même, avec son frêle corps, pouvait encore être vivante.

Elle devait ce prodige à ses arrière-grands parents. Ils étaient parmi les premiers còlons à être arrivés ici. Partis avec quelques amis, au moment où ça avait senti le vinaigre sur leurs terres d’origine, ils avaient été des aventuriers de terres presque inconnues.

Leur escapade avait été qualifiée de suicidaire — à raison, car leurs amis périrent durant le périple. Mais eux avaient finalement survécu. Et quant à ceux qui avaient refusé de les suivre « au-delà des arbres », ils n’émirent bientôt plus aucune nouvelle...

Au moment de s’installer sur ces terres vierges, les ancêtres de Peddy avaient eu un vaste choix et avaient naturellement opté pour un coin chaud et agréable à vivre. Trois générations plus tard, la famille semblait s’être sédentarisée pour toujours.

Peddy avait tout pour être heureuse. Elle était ravissante en tout point, ses petites dents pointues lui donnant un petit air mutin qui ne laissait pas ses amis indifférents. Elle dormait et

mangeait à sa guise, tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes. Mais la paix ne pouvait pas durer...

La guerre avait éclaté subitement. L'ennemi avait été sournois, frappant de nuit, piétinant, abattant, disséquant les terres. Peddy et sa famille étaient par chance sortis, mais quand ils revinrent chez eux ce soir là, leurs amis et leurs voisins avaient été mutilés.

Qui était cet ennemi, que voulait-il ?

Rapidement, les attaques directes se multiplièrent, sans cause connue. Certains survivants, souvent des jeunes qui avaient réussi à se cacher, purent décrire les assauts comme de grandes lames portées par des machines gigantesques venues du ciel, détruisant les abris, labourant le sol, retournant les vivres. Il y avait bien sûr une grande part de fantastique dans ces récits, mais ça n'en rendait pas moins leur écoute intrigante et très inquiétante.

On aurait pu penser que l'alimentation était le motif de cette guerre inattendue — bien que ce n'était pas la famine qui guettait les peuples sur ces terres — mais il semblait pourtant, selon différents témoignages, que les assaillants ne repartaient jamais avec ce qu'ils déterraient, laissant les denrées sécher à l'air libre jusqu'à qu'elles en deviennent immangeables.

Peddy ne comprenait pas cette guerre, comme tous les conflits d'ailleurs. Elle, sa fratrie, ses parents et quelques rares jeunes amis, résistaient tant bien que mal à l'offensive et commençaient sérieusement à envisager la possibilité de *partir au-delà des arbres*. Plusieurs fois, les enfants s'étaient réunis pour contempler l'horizon, comme Peddy le faisait à l'instant même. Jamais ils n'avaient franchi le pas, craignant trop les punitions de leurs parents...

Jusque là, même s'ils n'offraient aucune résistance, les réfugiés survivaient. Mais, alors que leur cause semblait déjà perdue d'avance face à des assaillants mieux équipés, pour une

raison aussi mystérieuse que le début de ce conflit, la menace monta encore d'un cran : la guerre devint chimique.

L'attaque fut violente et brutale : aveuglés par un brouillard, fouettés par la pluie, englués dans une mousse toxique, tous avaient tenté de se mettre à l'abri. Peddy avait fait son possible pour rester accrochée à un arbre, en espérant qu'il serait épargné. Elle avait grimpé, grimpé, grimpé jusqu'à n'en plus pouvoir, luttant pour survivre.

Et maintenant, elle était là. Arrivée suffisamment haut, scrutant le sol de tous ses sens affinés comme des antennes, dans l'espoir de voir des traces de sa famille.

Personne.

Elle redressa son regard vers les arbres qui s'étendaient de son corps jusqu'à l'infini.

Peddy aimait vraiment ces terres. Elle connaissait les arbres qui l'entouraient... Elle aurait même voulu en savoir plus sur eux mais ses parents lui avaient interdit de grimper trop haut, de s'éloigner d'eux. C'était réservé aux adultes, lui avaient-ils dit, dès sa naissance. Evidemment, tout ceci avait aiguisé la curiosité de l'enfant, mais pas au point de l'éloigner de ses proches, de se décrocher de la maison qui l'avait vu naître.

Sauf aujourd'hui...

De cet océan boisé, elle s'était toujours senti la Nymphe, mi-Dryade, mi-Océanide. Mais tout de suite, là, dans ce calme affreux, ce silence intolérable, elle n'avait plus qu'une envie : partir. Loin, ailleurs, là où le danger n'existait plus.

Une croyance subite et irraisonnée en un monde meilleur venait de germer dans son esprit. En naquit une nécessaire obsession, un fantasme d'ailleurs : elle allait continuer à grimper sur sa branche, suivre ses courbures, aller jusqu'à l'horizon, aller jusqu'au bout de son océan. Et comme ses ancêtres, quitter ce monde pour un autre plus paisible.

Peddy avança lentement, maladroite sur une branche s'affinant sensiblement. Affaiblie par les assauts et par un jeûne prolongé, son cœur tambourinait et son souffle était haletant.

Elle n'était jamais venue jusqu'ici, et n'importe qui aurait pu la voir. Elle était à découvert, mais peu lui importait. Il fallait qu'elle s'en aille d'ici.

Ce n'était finalement pas tant ces lieux qu'elle aimait mais la vie qui y régnait ; et tout de suite, il n'y en avait plus qu'une seule, tentant désespérément de fuir.

Les attaques avaient cessé. Quand ? Peddy n'aurait pas su le dire précisément. Aussi brutalement qu'elles avaient commencé, voilà tout. Peut-être quand la pluie s'était estompée...

L'arbre se montrait de plus en plus long. Peddy se sentit lourde. Elle ignorait encore qu'elle portait la vie en elle. *La Nympe des océans boisés est bien lente en son milieu...* pensa-t-elle.

En dehors du simple problème de la traversée de l'arbre, il y avait également la question de la fin du voyage. Comment était la cime de l'arbre ? Allait-elle réussir à s'échapper comme ses arrière-grands-parents ? Comment s'y étaient-ils pris au juste, pour accéder au-delà des arbres de leurs terres d'origine ?

Il n'y avait aucun moyen de bondir ou de sauter, quand on est accroché avec force à une branche...

La solution viendrait sûrement d'elle-même le moment venu, du moins il fallait l'espérer. Pour l'instant, il fallait avancer... D'autres l'avaient fait avant elle, alors malgré la fatigue, Peddy continua.

Un certain temps après — combien, impossible à dire — elle découvrit au loin avec autant de surprise que de déception la cime de l'arbre... Le sommet rêvé, fantasmagorique avec ses plumes, ses feuilles, ses poils enchevêtrés, ses couleurs flamboyantes, sa teinte à la fois subtile et extravagante : tout ceci n'était qu'imagination. A la fin, il n'y avait qu'un tronc s'interrompant. Bêtement.

Peddy s'approcha du bord. De l'autre côté, il n'y avait rien. Le vide. Le néant. La mort assurée.

Et maintenant ?

La Nymphé avait faim et était trop loin du sol et trop épuisée pour y retourner manger. Qu'est-ce qu'elle aurait donné pour un peu de chair fraîche ! Soudain, comme si une puissance divine avait entendu son appel, elle fut projetée dans les airs par une arme nouvelle, semblable à un râteau noir raclant chaque tronc pour le purifier des derniers survivants de la guerre express.

L'ennemi l'avait finalement eue, et elle pensait que c'était la fin...

Elle s'écrasa sur un endroit inconnu, lumineux. Elle tourna les yeux vers le sol.

Un tronc d'arbre. Celle-ci était plus claire et plus fine que l'autre mais qu'importe. Elle était encore en vie. Miracle.

Peddy n'en revenait pas. Le décor était presque le même, un monde boisé, pour elle seule. Elle descendit sur ses nouvelles terres, et sentit en ses veines couler le sang des colonisateurs.

Elle se sentait fière bien sûr, mais en même temps, deux sensations perçues durant son court vol l'obsédaient.

Tout d'abord, il y avait cette odeur étrange et cuisante, qui lui faisait mieux comprendre quand ses ancêtres parlaient de *quelque chose qui sentait le vinaigre*.

Ensuite, et surtout, Peddy ne pouvait se débarrasser de cette image de ses terres vues du ciel. Ça ne ressemblait pas du tout à ce qu'elle imaginait. Le vol avait duré moins d'une seconde certes, mais quand on a une semaine de vie, dans la force de l'âge, rien ne nous échappe — surtout pas le fait d'être né sur une tête hideuse et velue au sommet d'un corps gigantesque composé d'un abdomen et de seulement quatre pattes.

Arrivée sur le sol, *Pediculus* arrêta de se tracasser. Elle aurait pu être meurtrie d'apprendre qu'elle était le parasite d'un autre être vivant, mais à quoi bon ?

La Nymphé planta ses crocs et gorga sa panse de sang.

ANOPHELES

Lauréat du concours de nouvelle humoristique de la médiathèque de Dôle en 2008

Présidé par M. Joël Egloff

Contrairement à l'hirondelle, la fourmi ou le renard, l'anophèle n'est cité dans aucun poème. Cet affront - qui n'est pas étonnant en soi pour peu qu'on considère que la famille des culicidae de l'ordre des diptères n'est pas à l'heure actuelle ce qu'il se fait de mieux de terme de glamour – est sans nul doute à l'origine de la lutte épique que ce moustique semble mener contre l'homme.

L'anophèle a six pattes, comme tout diptère qui se connaît. Il lit peu en général ; et si certains peuvent être retrouvés entre deux pages d'un bouquin, il est fort à parier que cet état des faits ne doive pas grand-chose au hasard, mais plutôt comme une bataille perdue dans la lutte épique sus-mentionnée.

L'anophèle est un animal qui n'a pas réussi à suivre le cours de l'évolution : il ne connaît ni Tetris, ni le pain à longue conservation, ni l'anglais. (J'ai entendu parler d'un anophèle à l'espagnol parfait, mais il fut, paraît-il, emporté par la grippe de 1917). Il est par conséquent un insecte parfaitement inutile : c'est d'ailleurs de là que lui vient son nom (*an-ôphelès* : inutile), attribué par Johann Wilhelm Meigen, un entomologiste allemand qui avait commencé sa première collection de papillons à dix ans et qui savait donc fort bien à qui il avait affaire. (Il est à noter que, si avant cette époque il était fort peu anthropophile d'appeler une fille Anne-Ophélie, après Meigen c'était carrément devenu criminel.)

L'anophèle ne chante pas, ne fait pas de vocalise et ne connaît de toute façon aucune parole de chanson.

Ces petits monstres se font appeler de 450 façons différentes, comme par exemple *Anopheles gambiae*, *Anopheles funestus*, *Anopheles darlingi*, *Anopheles albimanus*, *Anopheles pseudopunctipennis*, *Anopheles quadrimaculatus* ou *Julius*. Afin de paraître plus érudits, ils utilisent ces ridicules patronymes latins donnés par des scientifiques plus ou moins

en mal d'affection ; mais ils n'en restent pas moins des arthropodes – et ça, ça en dit beaucoup plus long sur leur véritable niveau de connaissances !

Les anophèles aiment se dorer la pilule au soleil, en Afrique, en Asie ou en Amérique intertropicale, dans des régions chaudes et marécageuses, et n'ont pas besoin de travailler avant pour en profiter (vous voyez ce que je veux dire...) Si les eaux claires et sans végétations sont préférées des *Anopheles gambiae*, vous ne devriez pas y voir d'*Anopheles funestus*, plus habitué aux marais à végétation dressée (à moins que celui-ci n'ait pas la patte verte, ce qui est fort possible – certains anophèles ne sont vraiment pas doués, et c'est un euphémisme !)

Les anophèles sont des insectes parfaitement imbuables pour l'homme. Par contre, l'homme est parfaitement buvable pour eux et, si le mâle sait encore à peu près se tenir, la femelle, elle, n'est vraiment pas sortable. Afin de reproduire son inutile espèce, elle n'hésite pas à faire le plein de sang tous les deux-trois jours – et sans jamais demander la permission au pompiste, que vous le croyiez ou non ! (Afin de rendre à *Anopheles* ce qui appartient à *Anopheles*, mentionnons ici la légende de cet anophèle qui demandait toujours s'il pouvait piquer ; malheureusement, aucun être humain non savant ne parlant couramment l'anophélien, le *gentlemosquito* finit entre les pages 454 et 455 du botin de 1967).

Non contente de se rincer le gosier du sang de l'homme, de regarder sa télévision (ils font mine de rien mais vous et moi savons) et de se nourrir de ses fleurs, la femelle se laisse également aller à déposer ses déchets dans sa boiss... dans notre sang. Ainsi, l'anophèle femelle est responsable des épidémies de fièvre due à l'arbovirus O'Nyong Nyong en Afrique de l'Est, de filarioses lymphatiques par pénétration du nématode *Wucheria bancrofti* (qu'on peut également appeler « le ver Singe et Torix ») (comme tout filaire, *Wucheria* est très sensible à l'humour) et, bien sûr, du paludisme par transmission des sporozoïtes du protozoaire *Plasmodium*.

Le paludisme est le fond de commerce des anophèles : s'ils ne le transmettaient pas, personne ne se serait jamais soucié d'eux et ils seraient restés à jamais dans les pages de vieux livres jamais ouverts (je veux dire répertoriés dans ces pages – d'autres bien sûr sont physiquement dans des vieux livres mais là n'est pas le problème). Pour garder sa notoriété et éviter de sombrer dans l'oubli (à moins que ce ne soit une lutte pour nos recettes de pain à longue conservation), l'anophèle ne chôme pas : il est responsable de 300 millions d'infections et 3 millions de morts par an (principalement dues à *Plasmodium falciparum*, responsable de la forme maligne de paludisme.) (Contrairement aux formes bénignes des *Plasmodiums vivax, ovale et malariae*, qui eux n'entraînent souvent pas de complications). (Ce dernier étant à l'origine d'une fièvre non pas tierce mais quarte, comme chacun le sait vu son cycle érythrocytaire de 3 jours qui suit le cycle hépatocytaire (ou exoérythrocytaire) d'environ 3 semaines). (Pour mémoire, c'est au cours de cette première partie du cycle que les hépatocytes sont lysés et les sporozoïtes différenciés en schizonte, pouvant relarguer ensuite des mérozoïtes qui iront infecter les globules rouges pour se différencier en trophozoïtes et produire des gamétocytes que l'anophèle femelle, en tant qu'hôte définitif, viendra rechercher afin de leur permettre d'achever leur cycle sexué par les phases zygotes et sporozoïtes et ainsi pouvoir aller infecter un autre individu). (Mais bien sûr, vous savez tout ça.)

Les anophèles n'aiment pas particulièrement les charlottes aux fraises et en général, ils ne sont pas non plus friands de publicités (ou tout du moins celles qui ne sont pas en latin).

L'anophèle est inutile et dangereuse. Il semble alors évident que si Dieu a créé l'homme, alors le diable a créé l'anophèle.

Et à l'inverse si le diable a créé l'homme, alors c'est Dieu qui a créé l'anophèle.

LES AVENTURES D'ACE BURTON – TRIBULATIONS D'UNE PIECE DE MONNAIE

La boulangère était excédée. Ca faisait maintenant dix minutes que le chaland regardait tout ce qu'il y avait d'exposé en vitrine, lui demandant de sortir un gâteau après l'autre...

Dès l'instant où il était entré, elle s'était douté qu'il ne serait pas un client facile. Chapeau feutré et délavé, lunettes de soleil en plein mois de mars, appareil photo pendu autour du cou par une cordelette en plastique noir, imperméable plus limé que des ongles après une pédicure... Ca ne pouvait être qu'un touriste anglais, ou un détective n'ayant jamais entendu parler de l'art du déguisement.

— Et avec ça donc ? demanda la boulangère pour la troisième fois.

— Ce sera tout finalement, répondit l'inconnu au chapeau feutré, un sourire narquois sur le coin des lèvres.

— Alors ça fera cinquante centimes...

Et il sortit son porte-monnaie.

Antoine Bourdon était excédé. Ca faisait maintenant dix minutes que la boulangère le dévisageait comme s'il était E.T., Big Foot ou un autre touriste anglais.

Dès l'instant où il était entré, il avait bien vu à qui il avait affaire. Tenue blanche probablement volée à une amie infirmière, longs cheveux blonds décolorés maintenus par une pince rose bonbon, ultime reflet d'une jeunesse hippie, bracelet en argent d'une valeur probablement supérieure à ses revenus annuels depuis qu'il avait débuté son activité de détective privée... Madame était donc probablement une de ces arnaqueuses professionnelles, détroussant sans scrupule vieilles dames et enfants de leur menue monnaie.

Pour venger la veuve et l'orphelin, il avait décidé de voler des œufs en chocolat sur le présentoir, en détournant l'attention de la mégère vers les gâteaux.

— Et avec ça donc ? répéta pour la troisième fois l’abominable vendeuse.

— Ce sera tout finalement, répondit Antoine Bourdon, pensant déjà à la redistribution de chocolats dans la rue, qui ferait de lui le Robin des Bois de la ville.

— Alors ça fera cinquante centimes...

Et il sortit son porte-monnaie.

Si elle avait eu une conscience, la pièce de cinquante centimes aurait été excédée. Ça faisait dix minutes qu’elle aurait enfin pu quitter ce porte-monnaie où elle croupissait, seule depuis deux jours déjà, avec pour unique compagnie d’empestantes odeurs de whisky, de martini, de pastis, d’anis et de tout autre alcool que ce pseudo-détective raté avait pu ingurgité quotidiennement ces quatre derniers jours.

Elle en aurait eu des choses à raconter sur lui... Antoine Bourdon, alias Ace Burton comme il aimait se faire appeler pour tenter de se donner plus de crédit... Sacré personnage ! Tel qu’il était là, il pensait certainement à un recoupement entre la boulangère et une de ses quelque trois cents affaires classées dans la florissante pile des « affaires en cours et/ou abandonnées ».

La pièce savait (ou plutôt aurait su) que Germaine avait mené une enfance laborieuse dans la ferme de ses parents, gagnant à la sueur de ses efforts suffisamment d’argent pour payer ses études de boulangerie, cédant rarement à de rares folies dépensières, comme ce bracelet qui lui avait coûté cinquante euros, trois jours après l’anniversaire de ses trente ans.

Là où Ace Burton avait raison, c’est que ce bijou était effectivement d’une valeur supérieure à son revenu annuel de l’année écoulée.

Si tenté soit qu’elle eût pu avoir des souvenirs, alors qu’elle allait encore changer de main, la pièce de cinquante centimes se serait remémoré quelques-uns de ses anciens propriétaires. Il y avait eu Raymond l’agriculteur, chez qui elle avait passé une semaine tranquille,

reposante, loin de la ville, en compagnie de nombreuses pièces de monnaie. Avant... Plus moyen de se rappeler. Après tout, elle n'avait ni plus ni moins qu'une mémoire à cinquante centimes.

Un jour, Raymond l'avait cédée à Albert l'épicier contre un paquet de raisins secs.

Ensuite, le trou noir pendant des jours et des jours. Un bruit de caisse-enregistreuse répété régulièrement, et la vie en communauté avec des billets et des pièces des deux sexes : tout était arrangé pour lui gâcher la vie.

Après ça, elle avait un jour était sauvée de l'oubli par Pierre, neuf ans. Elle avait été rendue comme monnaie à ce dernier (qui avait acheté trois litres de soupe à l'oignon). Ses parents, pour le remercier de sa précieuse aide dans les courses ménagères, lui laissèrent le soin de ranger la monnaie dans sa tirelire. La pièce y était resté une année entière au moins, et avait découvert assez rapidement que Pierre était jeune trompettiste, ce qui lui aurait cassé les oreilles si elle en avait eues.

De déchéance en déchéance, elle avait finalement atterri dans le porte-monnaie éthylique d'Ace Burton.

Mais ça, c'était trop.

— Et avec ça donc ? demanda la future propriétaire pour la troisième fois.

— Ce sera tout finalement, répondit l'ancien.

— Alors ça fera cinquante centimes...

Et Ace sortit *enfin* son porte-monnaie.

La boulangère écarquilla les yeux. Elle aurait juré avoir vu une pièce de cinquante centimes *bondir* du porte-monnaie du client au chapeau feutré, et s'évader en direction de la sortie en slalomant *intentionnellement* entre les jambes du couple qui venait d'entrer.

Mais c'était sûrement dû à des vapeurs de farine et la boulangère songea alors à poser des congés. Une seconde paradisiaque sur une île lointaine plus tard, elle eut à peine le temps de s'exclamer « eh, votre baguette ! » que l'impossible client était déjà dehors, courant penché en avant, tel un ornithorynque nourri aux stimulants dans les laboratoires se permettant de telles expériences (songeait la boulangère). Des œufs en chocolat s'échappaient de ses poches.

Sale journée.

Ace Burton, célèbre détective de son état (songeait le client), écarquilla les yeux. La pièce de cinquante centimes qui traînait dans son porte-monnaie sud-américain venait de sauter à hauteur de son nez et roulait en direction de la sortie, comme mue par une puissance extra-terrestre, sur-humaine ou nano-minérale. L'hypothèse des trois forces réunies fit naître un frisson dans son dos.

Alors qu'il courait prestement à la poursuite de l'argent, Ace entendit derrière lui l'ignoble boulangère beugler « eh, votre baguette ». Une seconde atroce à imaginer une journée sans pain plus tard, il eut cette pensée :

Sale journée.

Soyons précis sur un point : les pièces de monnaie ne roulent pas consciemment. C'est impossible car, pour faire court, elles n'ont pas de conscience. Elles ne parlent pas, ne se souviennent pas vraiment de leur vie passée, et n'ont semble-t-il dans leur vie qu'un seul dessein : payer ou être rendues.

Toutefois, si cette pièce de cinquante centimes avait eu une mémoire visuelle, elle se serait demandé ce que faisaient dans cette boulangerie les La Villa, qu'elle avait connus dans cette ville italienne très vieille, que les gens surnommaient Mille-ans.

Bien sûr, les La Villa ne la reconnaissait pas. La pièce connaissait beaucoup de gens, mais en restait toujours inconnue. Elle était l'anti-star par excellence : elle se souvenait de tous, mais tous l'avait oublié. Alors maintenant qu'elle le pouvait, elle fuyait.

Et si elle ne le pouvait pas vraiment, c'est en tout cas l'impression qu'elle laissait sur son sinueux chemin.

Chouette journée.

Après l'épisode de la baguette (finalement vendue dix minutes plus tard), la boulangère vécut heureuse et fort longtemps, et sa descendance fut aussi nombreuse que superbe. Le petit dernier vient d'entrer en primaire.

Ace Burton avait fini par perdre sa trace. Mais il était détective, et les traces ça le connaissait. Surtout depuis le départ précipité de sa femme de ménage pour retard de paiement.

Il se remémora les faits : la pièce avait tourné à droite aussitôt après la sortie, il l'avait suivie et foncé tête la première dans le torse d'un boxeur et/ou rugbyman à la joue balafnée. Groggy pendant quelques secondes, il n'avait ensuite plus rien aperçu d'autres que des papillons blancs. Et une fois les lépidoptères envolés, il ne retrouvait plus la pièce.

L'hypothèse la plus vraisemblable était que le boxeur et/ou rugbyman l'avait embarqué dans sa chaussure, voire avait tenté de transformer l'essai. Toutefois, la thèse de l'enlèvement par les papillons n'était pas à écarter trop tôt. En admettant ceci...

Antoine Bourdon fit demi-tour et poursuivit sa route dans la direction opposée.

Libre.

Seule, menant la vie qu'elle voulait. Plus jamais elle ne serait bousculée d'une main à l'autre. Plus jamais elle ne serait malmenée de porte-monnaies en porte-monnaies, lancée en l'air par des gamins jouant à pile ou face, écrasée sous le poids de centaines de ses congénères dans des tirelires porcines. Sa vie allait prendre un autre tournant : finis les contacts avec les humains qui ne lui accordaient qu'une faible valeur (cinquante centimes), fini le statut d'objet. A partir de maintenant, elle devenait maîtresse de son destin.

Et sa première étape était la chaussure de Louis, comptable maigrichon à la joue balafrée. Un choc d'icelui avec d'autres jambes, semblant appartenir au détective, la fit bondir et rouler...

Ace Burton, qui était plutôt du genre à porter malheur à un chat noir, savait que son heure de gloire était venue. Après avoir été frappée ou transportée par de nombreux pieds, la pièce avait fini par s'échapper d'un contrefort de chaussure et se dirigeait maintenant vers la mer, donc vers la gauche sur une carte (Antoine confondait toujours Ouest et Est). Le terrain était dégagé, il ne pouvait plus la rater.

La gloire allait revenir, il allait résoudre ce cas de *la pièce qui bondit*.

La pièce qui bondit se dirigeait vers l'Ouest... Dans dix porte-monnaies standards¹, elle aborderait une côte et pourrait prendre de la vitesse sur le détective qui la poursuivait encore.

Mais chaque caillou déviait sa course. Il lui fallait prendre garde de rester sur le bord du trottoir, moins cahoteux, sans sombrer dans le caniveau où les égouts ouvraient leur bouche à intervalles réguliers. Quant à la route... Comment ne pas frissonner en repensant aux légendes qui circulaient dans les tirelires à propos d'évadées qui y auraient été broyées ?

Non, bien sûr, aucune légende ne circule entre pièces, puisqu'elles ne parlent pas. Les « frissons » qui remuaient *Synkantshan* (son nom attribué par Bilou, 3 ans ½, possesseur

d'une tirelire en forme de cosmonaute blanc) n'étaient sûrement dû qu'à la force de frottement de l'air.

La côte n'était plus qu'à un porte-monnaie standard¹ quand une main éjecta la pièce dans une bouche d'égout.

Antoine n'avait plus la condition physique de ses vingt ans, quand il pouvait se permettre de courir trois minutes sans être essoufflé. Mais malgré cela, le détective poursuivait sa course héroïque. Le sang affluait dans sa bouche, propulsé par des artères au bord de l'explosion, tentant désespérément d'irriguer des muscles inactifs depuis plusieurs mois. Sa respiration se faisait de plus en plus haletante et son pas de plus en plus laborieux, mais qu'importe ! il y était presque. Plus qu'à se pencher et...

Et un enfant maladroit tenta de ramasser la pièce, l'éjectant dans le caniveau. La pièce disparut dans les profondeurs d'une bouche d'égout. Antoine dû se retenir de causer le troisième homicide de sa carrière qui, pour une fois, n'aurait pas été accidentel.

La nuit avait été froide et longue. C'était sa première en dehors d'un endroit douillet, et Synkantshan aurait eu à regretter ses choix. Quelle sottise d'avoir voulu s'enfuir ! Etre seule, au calme, sans être poussée de mains en mains, décider elle-même de ce qu'elle ferait... Pour qui ?

Si c'était ça la liberté, elle l'aurait bien échangée contre un mouchoir en papier (on y dort bien, raconterait-t-on dans le milieu, si on avait pu y raconter quoi que ce soit).

Soudain, un rai de lumière l'éclaira. La bouche d'égout se levait et une ombre descendait.

¹ En unité monétaire internationale dans le texte (NDT).

Etait-ce ce dangereux Indien, dont on disait qu'il trouait les pièces avant de les revendre sous forme de colle-liée ? La force de frottement de l'air agita la pièce.

Après quelques secondes horribles, elle se retrouva dans un porte-monnaie à l'odeur avinée...

« Mon héros », aurait-elle voulu murmurer avant de se blottir dans le fond de son ancien logement, le temps du retour dans l'antre du détective.

« Rien ni personne n'échappe à Ace Burton. »

S'il avait eu des relations dans la presse, il aurait demandé à ce que ce titre figure en tête d'un article sur lui. C'eût sans conteste été plus agréable que celui de ce matin : « paradinerie, un louche individu plonge dans les égouts la nuit. »

Mais il s'en moquait : au centre de sa vitrine des objets retrouvés, au milieu entre autres d'une feuille jaunie, d'une fourchette, d'une vieille bougie et de quatre photos d'identité, trônait la pièce de cinquante centimes...

Ca n'était pas vraiment une affaire résolue, mais c'était toujours une victoire sur... Sur quoi au juste ?

Qu'importe, pensa Ace, en mangeant son huitième œuf au chocolat de la matinée... Il se sentait bien. Et plus il regardait la pièce, plus il se disait qu'elle aussi avait l'air heureuse.

LA BETE AFFAMEE DU PHARE

« Je vous dis qu'il y a quelque chose derrière ce mur

Que l'homme blanc n'a jamais vu... »

L'île Noire était rongée par la mer gourmande, et il n'en subsistait que quelques rochers impraticables pour tout être non mytilidé, au milieu desquelles culminait un vieux phare abîmé, mais toujours en état de marche.

Il ne serait venu l'idée à personne de tenter d'y accoster, car la probabilité de périr en accostant, ajoutée à la probabilité de rester bloqué sur l'île et à celle de s'y ennuyer fermement dépassait largement l'entendement mathématique.

Ainsi isolé, menaçant, mystérieux, le phare, construit en 1845, nourrissait les légendes des populations locales, friandes de tels lieux !

Au fil des ans, on parla d'un savant fou retiré sur l'île pour mener des expériences sur des chèvres et des gorilles. La rumeur d'un monstre préhistorique y vivant à l'abri des regards indiscrets émergea rapidement. On décrivit également le phare comme un lieu maudit, piège pour marins imprudents, construit par le Diable en personne — ce qui était peu probable, étant donné qu'un contrat avait été passé avec la commune de Morlaix et qu'aucun sceau maléfique n'y avait été apposé.

De fil en aiguille, les récits se mêlant les uns aux autres, une légende « consensuelle » émergea : celle d'une Bête sauvage et féroce, qui demeura recluse dans le phare après la mort de son maître, depuis plusieurs siècles.

Le fait que le phare avait été construit seulement cinquante ans plus tôt fut occulté par les partisans de cette théorie. Ces gens étant les propriétaires des fourches les plus longues et les plus pointues de la région, personne ne leur tenait réellement tête quant aux détails chronologiques.

Les descriptions de la Bête étaient sujettes à controverse. Était-elle à tête de chèvre et corps de gorille, ou l'inverse ? N'y avait-il pas quelque chose d'humain en elle ? Et se brossait-elle les dents régulièrement ?

La légende s'ancra si bien dans les mœurs des villageois que toutes les semaines, à la fin du marché du mardi, un lot de denrées périmees était catapulté en direction du phare pour « nourrir la Bête », *a priori* fictive. Quelques-uns y joignaient également des lettres de proposition d'« échanges », généralement de l'ordre de beaucoup en nourriture contre une accélération d'héritage par « dévoration » accidentel.

Quelques rares demandes en mariage à la Bête furent également formulées, probablement dans de grands moments de détresse.

Puis vint la crise de 1929. Les marchés se firent moins prolifiques, la demande et l'offre diminuèrent parallèlement... ainsi que les paquets alimentaires envoyés au phare ! Rapidement, le jeu de la catapulte fut interrompu. Et les Finistériens attendirent la fin de la crise...

Un jeune Belge, Georges Rémi, récent rédacteur en chef du Petit Vingtième, et un auteur britannique, Edgar Wallace, étaient de passage simultanément dans un hôtel de la région, à Kerneléhen... Le premier demanda au second s'il avait un crayon à lui prêter pour quelques croquis, et ainsi naquit une grande amitié d'un week-end entre les deux étrangers.

Ils profitèrent de leur séjour face à l'île Noire pour écouter les fables locales de la baie de Morlaix. Entre les classiques forêts enchantées, les universelles histoires de marins maudits et le traditionnel retour du Prince déshérité, celle qui émergeait par son originalité et son obsédante omniprésence était incontestablement la légende de la Bête du phare.

Sans être de très fins psychologues, Edgar et Georges comprirent bien vite qu'une crainte hantait la population locale : la venue de la Bête affamée sur le continent.

Par ailleurs, depuis que les catapultages de nourriture avaient cessé, de mystérieuses disparitions avaient été rapportées dans la région, et à la nuit tombée, un cri guttural retentissait dans la baie de Morlaix. Ce qui, d'après l'Office de Voyance du Finistère était « pratiquement un signe de mauvais présage. »

Georges Rémi et Edgar Wallace se régalaient littéralement de ces histoires de bars. Ils imaginaient fort aisément un plaisantin s'amusant aux dépens de villageois crédules. Après tout, la crise de rire est bien la seule qui profite à tout le monde...

Le journaliste et l'écrivain eurent alors une idée fameuse : aller sur l'île, entrer dans le phare, et s'inspirer de l'atmosphère pour en tirer respectivement un article et un récit. Ils prirent un dernier verre et déclarèrent en chœur qu'ils partiraient le soir même « en direction de l'île » (l'un désignant l'ouest et l'autre le sud, ce qui amusa les villageois).

Ne pas attendre le matin était de la folie, mais Georges et Edgar clamèrent qu'il fallait mettre un terme à ces mystérieuses disparitions !

— C'est – bien – vrai, déclara un client complètement saoul, entre deux hoquets.

Ils se cachèrent bien d'ajouter qu'ils savaient par expérience que l'intensité d'une histoire est proportionnelle à l'obscurité dans laquelle elle se déroule.

Par amitié pour les habitants de Kerneléhen, ils se promirent secrètement de rester globalement fidèles à la légende, quoi qu'ils puissent rencontrer sur l'île.

Ainsi, le soir même, Georges Rémi et Edgar Wallace s'embarquèrent sur une barque étroite en direction de l'île Noire, sous le regard aussi admiratif que craintif des villageois.

Un peu plus loin, la Bête songeait aux festins des vingt années précédentes ! Depuis son enfermement dans le phare par le docteur Hähner, jamais elle n'avait connu la faim. De la nourriture, de la vraie, de la fraîche : voilà ce qu'il lui fallait ! Pas ces boîtes que le docteur lui apportait chaque semaine. Elle n'en pouvait plus, elle voulait retrouver ces aliments

délectables qui lui tombaient encore récemment du ciel, comme elle pouvait le voir à travers une vitre poussiéreuse !

Pourquoi ça ne tombait plus ?

Affamée, elle frappa du poing sur les murs, la table — seul meuble du phare — et geignit si fort que la Bretagne entière eût pu l'entendre en tendant l'oreille.

Dans une frêle embarcation, traçant un fin sillon dans une eau aussi noire que les idées envahissantes des navigateurs, Georges Rémi et Edgar Wallace se mirent à claquer des dents de concert.

Finalement, est-ce qu'un article dans le Petit Vingtième ou un récit pour le cinéma valait réellement le coup de finir dévoré par un monstre potentiellement préhistorique ?

Les deux étrangers se regardèrent, tremblotant de la tête aux pieds, puis s'amusèrent de leur ridicule. C'est donc en souriant jaune et faussement rassurés qu'ils accostèrent sur la petit île Noire...

— Nos voisins belges et britanniques sont vraiment des risque-tout ! s'exclama un client du bar où s'étaient rencontrés Rémi et Wallace.

— Je pense qu'on ne les reverra plus jamais, maugréa un autre, avant de finir sa chope.

Au même moment retentit une quinte de toux, et un homme chauve et barbu passa la porte.

— Qu'y-a-t'il, donc ? Pourquoi faites-vous cette mine ?

— Deux étrangers viennent de partir vers l'île Noire, Docteur Hähner. En pleine nuit, vous rendez-vous comp...

Le brave homme n'eut pas le temps de finir sa phrase que le Dr. Hähner était déjà en train de courir vers la côte.

Pendant ce temps, sur l'île, la porte du phare vola en éclat.

La Bête, pour la première fois depuis bien longtemps, osa sortir. La nourriture lui manquait, elle n'en pouvait plus d'attendre enfermée ! Elle ne comprenait pas en quoi l'extérieur était si dangereux pour elle.

Certes le docteur allait venir lui apporter de nouvelles denrées dans les jours à venir... Mais c'était loin ! Elle voulait des bonnes choses, tout de suite !

La Bête était aussi gourmande que gloutonne. Elle avait été habituée à tellement de la part des villageois...

C'est alors qu'elle vit l'embarcation s'échouer lamentablement sur les rochers.

Georges Rémi et Edgar Wallace n'en croyaient pas leurs yeux. Une ombre menaçante se dessinait devant le phare. La Bête existait donc bel et bien. Et ils étaient maintenant bloqués avec elle sur l'île, sans moyen de retour.

De plus, une abeille bourdonnait près de leurs oreilles.

— Vite ! hurla Georges. Il faut trouver un moyen de s'enfuir.

— Et par où ? demanda avec le minimum de flegme qu'un Anglais peut conserver, en toute situation.

— Par la mer. Vous savez nager, non ?

— Pas exactement.

— Alors c'est le moment d'apprendre ! ajouta Georges avant de pousser son compère vers l'eau.

— Je n'ai pas envie de finir en marinade...

La Bête sentit quelque chose de douloureux. Ce n'était pas la faim, c'était une douleur ancienne... Quelque chose qu'elle avait déjà senti auparavant. Il lui fallait de l'aide... Et il lui fallait manger.

Elle frappa vigoureusement des poings sur son torse et se précipita, courbée, dans la direction des deux hommes.

La distance qui les séparait rétrécissait comme peau de chagrin, et l'idée de remplir la rubrique nécrologique de son propre journal ne fut même pas une maigre consolation pour Georges Rémi.

N'osant se retourner, il poussa Edgar plus en avant dans l'eau. Ils n'étaient encore qu'au bord, largement accessible pour un monstre aussi gigantesque que celui qui semblait se trouver derrière eux.

— Qu'est-ce que c'est, cette lumière ? demanda entre deux gorgées d'eau salée le Britannique, tout en désignant une lanterne vacillante à quelques mètres d'eau.

— On dirait une embarcation. Vite, vers elle !

— Je crains qu'il ne soit trop tard, ajouta Edgar en tirant sur la manche du Belge.

Georges Rémi se retourna. La Bête n'était plus qu'à trois enjambées. Eclairée par la lumière jaune grelottante, elle révéla sa vraie nature.

Ce n'était pas comme attendu un gorille à tête de chèvre, ce n'était pas non plus le Diable déguisé en gorille ou en chèvre, ça n'avait pas l'air d'être un masque d'imposteur... Ça ressemblait plus à un gorille gonflé.

Très gonflé.

Alors qu'ils pensaient leur dernière heure arrivée, et ne croyaient plus à la sauvegarde par la barque, pourtant très proche d'eux maintenant, Georges Rémi et Edgar Wallace eurent la surprise de voir la Bête s'étaler de tout son long sur le sol, dans un retentissant bruit de choc.

— Oh non ! s'exclama une voix à l'accent allemand, en provenance de la barque.

Le Docteur Hähner posa pied à terre précipitamment et se dirigea vers le phare, en criant à l'intention des étrangers : « mais qu'avez-vous fait ? »

Georges et Edgar regardèrent l'embarcation.

Que faire ?

S'enfuir avec et laisser le nouvel arrivant aux prises avec la Bête ? Ca ne paraissait guère très sympathique, même si l'Allemand semblait savoir ce qu'il faisait...

— Et zut ! maugréa Georges.

— Je dirais même plus « et zut », ajouta le Britannique, décidément très original.

Le Dr. Hähner surgit du phare, une seringue à la main. Il se dirigea vers le corps étendu du gorille, de la Bête qui suffoquait.

— Que diable faites-vous ? lâcha le Belge.

— J'injecte de l'adrénaline à Rankong ! Il est en train de faire un choc anaphylactique.

— Qui êtes-vous au juste ?

— Je suis son médecin, le Dr. Hähner. Ce gorille ne peut pas rester dehors, il est allergique aux piqûres d'hyménoptère. C'est pour ça que je l'ai enfermé, dans le seul endroit où personne ne songerait à venir le harceler.

Tandis que la Bête, Rankong, commençait à retrouver une respiration normale, le docteur se releva.

— Savez-vous, messieurs, ce que c'est que d'être une bête de zoo ?

— Je n'ai pas encore cette chance, répondit Georges.

— Ne riez pas, espèce d'imbécile ! C'est dur, très dur ! Si vous ne rapportez pas assez, on ne vous nourrit plus, on vous éjecte. Rankong, qui ne pouvait pas rester dehors toute la journée, n'était plus assez rentable. Il allait être transféré, et je l'ai libéré pour l'amener ici, à l'abri, il y a une vingtaine d'années maintenant.

— Votre Bête a failli nous tuer, tout de même... maugréa Georges.

— Pas du tout ! Elle tentait d'attirer votre attention pour que vous l'aidiez. Rankong ne ferait pas de mal à une mouche. C'est l'abeille qui a failli tuer la Bête.

Les trois hommes restèrent au-dessus de Rankong et le regardèrent reprendre connaissance.

Un brave ours en peluche, pour ainsi dire. Si on en croyait les propos du Docteur Hähner bien sûr, car Georges et Edgar n'oubliaient pas avoir eu la frayeur de leur vie quelques minutes auparavant...

— Allez-y, rentrez maintenant ! Que cela vous serve de leçon, imprudents ! Prenez ma barque, j'en ai une autre cachée entre les rochers, derrière l'île.

Georges Rémi et Edgar Wallace restèrent un moment silencieux dans la barque, sur le retour vers Kerneléhen.

Le premier songea à une aventure de son reporter favori, Tintin, avec un brave gorille terrorisant la population. Il ferait du docteur Allemand le méchant, car il n'aimait pas être traité d'imbécile.

Quant au second, Edgar Wallace, il imagina l'histoire d'un gorille préhistorique, Kong, qui serait ramené dans la grande ville. Un monstre sanguinolent piégé par une frêle créature. *C'est l'abeille qui a tué la Bête.* Très bon, ça !

Dans l'immédiat, il allait falloir jongler avec tout ça pour s'expliquer auprès des villageois qui les attendaient de pied ferme...

En un regard, les deux étrangers comprirent ce qu'il fallait faire : casser leur pacte secret, et dire à tous qu'il n'y a pas définitivement pas de gorille sur l'île.

Après tout, ça ne serait pas si difficile.

Les gens savent bien que leurs légendes sont fausses.

MARTIENS EN VACANCES

Illustré par Guillaume Czabow ; paru dans Nouveau Monde III en janvier 2014

Partir en vacances improvisées est souvent agréable. Etre un Martien permet de voyager régulièrement, notre unique travail consistant à entretenir vaguement la *Maison S+4 (Mars : elle rougit car deux yeux la guettent)*.

Nous sommes curieux, c'est comme ça.

Lors de nos visites chez nos charmants voisins, nous entendions souvent parler d'un légendaire liquide de jouvence, qu'on pourrait trouver sur la *Maison S+3 (Terre : des croûtes qui flottent)*.

Nos amis de S+8 (*Neptune : Quatre anneaux la protègent*) nous avaient donné une carte, et nous avaient conseillé de boire la boisson *Importéeducafédelagare*, la seule « qui ait du goût » selon eux.

Nous étions tous les quatre, mes parents, ma sœur Euphrasie et moi, très impatients de goûter à ce miraculeux breuvage ! Nous ne connaissions pas la soif, mais s'il était possible de boire – voire de ramener à la *Maison* – ce nouvel ingrédient, peut-être aurions-nous une vie moins aride.

Sans surprise, nous décidâmes un jour de sauter le pas et d'aller enfin rendre visite aux Terriens, ces proches voisins chez qui nous n'étions pas encore allés nous présenter.

Pour cette petite excursion d'à peine trois rotations de Mars, nous avions embarqué le strict minimum : masque à dioxyde de carbone, bermuda, chemisette, lunettes de soleil, holographeurs, crème solaire et un bouquet tellurique pour nos voisins.

Il ne nous restait plus qu'à monter à dos de notre ver, et de lui demander de creuser un trou pour nous relier jusqu'à S+3...

Le trajet nous prit une dizaine de secondes. Bien sûr, comme d'habitude avec ces affreux voyages dans l'hyperespace, nous recoiffer et dégonfler notre ver pour le ranger dans notre sac nous prit une bonne heure. Il fallait décidément trouver des améliorations à cette technologie vieillissante...

L'air était difficilement respirable sur cette planète, aussi nous utilisâmes les masques à dioxyde de carbone.

Nous avions atterri dans de hauts filaments verts, qui correspondaient probablement, vu leur couleur, aux croûtes flottantes qui recouvraient S+3. Je ne savais pas de quoi était faite la partie bleue de S+3, mais si elle chatouillait autant, je n'étais pas pressé de m'y rendre !

— Allons trouver les Terriens ! clama notre père.

Nous avançâmes un petit moment à travers les filaments qui, à notre grande surprise, s'arrêtèrent brutalement.

Face à nous se trouvait une large zone grise poreuse, marquée d'étranges traits blancs, peints avec une rythmicité déconcertante, signant probablement quelque trouble mental. La bande grise semblait rejoindre deux horizons opposés.

— Epoustouflant ! s'émerveilla ma mère.

— C'est quoi, papa ? demandai-je.

— Ca, Egbert, c'est une « route ». Il en reste un vestige, sur AlphaCentauri+2.

Mes parents ayant beaucoup voyagé dans leur jeunesse, ils connaissaient énormément de choses que moi et ma sœur ignorions encore. Visiblement, nos expressions trahirent notre ignorance car mon père ajouta :

— C'est comme une voie hyperspatiale, mais en deux dimensions.

- C'est chouette, s'exclama Euphrasie, qu'ils aient aussi gardé un 'stige ici. J'aime bien les 'stiges, nous on n'en a pas.

Euphrasie aurait aimé vivre ailleurs que sur S+4, pour des raisons de bronzage, de constructions et maintenant de 'stiges.

- Et si tu pars dans cette direction, m'expliqua notre père, et que tu continues à marcher pendant plusieurs révolutions, tu reviendras à ton point de départ par le côté opposé.

Nous étions impressionnés par l'immensité de la chose.

Construire à quatre cette « route » avait dû occuper tellement de générations ! Et maintenant que ça n'avait plus aucun intérêt, ils avaient sentimentalement conservé ce 'stige.

Ils devaient regretter d'avoir tant travaillé. Quelle idée aussi...

Au-delà du 'stige de route s'étendait à perte de vue des filaments chatouilleurs. Puis loin, très loin, se dessinait un ensemble hétéroclite de mini-collines pointues.

- Des toits, expliqua notre père. C'est comme des grottes, mais c'est construit à l'extérieur des collines.
- C'est stupide, m'exclamai-je ! Et pourquoi en ont-ils fait autant ? Une seule suffirait, non ?
- J'imagine qu'ils en ont créées une par génération. En environ (il calcula sur ses dermatoglyphes) trente millions de générations, c'est pour ça qu'il y en a autant !
- Alors c'est ça les lumières qu'on voit partout ? demanda Euphrasie.
- Exactement, répondit notre père. Chaque soir, ils allument des feux sur les tombes de leurs ancêtres. Enfin, je crois.

Maman le regardait d'un œil suspect.

- Et comment peux-tu savoir tout ça ?
- C'est un ami qui m'a expliqué, sur R+86. Il s'y connaît, tu sais...

— Oui, il s’y connaît en tord-boyaux, surtout, maugréa-t-elle.

Pendant ce temps, nous avançons tranquillement sur la « route ». D’étranges bruits nous entouraient. C’était comme si nous...

— Aaaaaaaaaaaaah ! hurla Euphrésie en agitant furieusement les bras.

— Qu’est-ce qu’il y a ? demanda ma mère.

— Là, ça... Ca bouge !

Nous le vîmes alors. Un petit point noir au niveau de nos têtes, dessinant fiévreusement des lignes, des loopings, des fractales, des figures géométriques qui n’existent sur aucun livre de M+25.

Mes parents restèrent interloqués. Je me cachai peu hardiment derrière leurs jambes.

— Est-ce... Est-ce que c’est ça, les Terriens ? demandai-je.

— Je ne pense...

— On n’en sait rien, l’interrompit ma mère.

Elle se tourna vers ce qui, nous l’apprîmes bien plus tard sur S+8, était une mouche. L’insecte fut sûrement surpris de voir quelqu’un lui tendre un bouquet tellurique fraîchement confectionné.

— Messieurs-dames, voici un présent de la part de vos nouveaux voisins. Nous sommes les Martiens et nous venons boire une *Importéeducafédelagare*.

— Une boisson, précisa Euphrésie.

Ma mère crut bon d’ajouter un geste en direction du ciel pour désigner *la Maison*. Ce qui n’eut pour effet qu’un mouvement désordonné et toujours aussi excité de notre hôte.

— Je crois que tu lui fais peur, susurra mon père.

La conversation xénoïdo-diptérique était partie pour s’éterniser, mais Euphrasie y mit un terme précoce en hurlant à nouveau.

Nous comprîmes rapidement et sans balbutiement d'explication cette fois : un vrombissement se fit entendre, puis une sorte de boîte en métal surgit du bout de la route et passa près de nous.

- Qu'est-ce que c'était ? hurla notre mère, pour passer au-dessus du bruit qui s'était pourtant bien éloigné.
- Je crois que... Je crois que... Je crois que je n'en sais rien, conclut mon père, paniqué.
- On aurait dit un ver... commença notre mère avec une expression de dégoût. En métal ! Quelle est donc cette aberration de la nature ?
- Il y avait un Terrien dedans, j'ai vu, expliqua Euphrasie, sans hurlement cette fois.
- C'est dommage qu'on n'ait pas pu lui parler... Il aurait peut-être su s'exprimer avec un langage autre que le mouvement désordonné de ce Terrien volant.
- Vu l'allure de l'autre, rien n'est moins sûr, ajoutai-je.

Nous continuâmes notre épopée, en longeant la « route ». La chaleur ici était étouffante, comme prévu. Et pour compléter le tableau, chaque pas nous demandait un effort trois fois plus important que chez nous.

Euphrasie envisagea la première de faire demi-tour, d'utiliser le ver et de rentrer à la maison sucer de la glace de pierre. Notre mère s'agenouilla à côté et lui expliqua que la boisson *Importéeducafédelagare* était meilleure que toute la glace de Mars, et qu'elle était dans un état... liquide ! Ma sœur lui rétorqua qu'on n'avait qu'à en commander via hypernet, ce qui fit éclater de rire nos parents.

- Si on commande du liquide à la Maison, le temps qu'elle arrive, ça sera de la glace, expliqua ma mère.
- Mais la famille de S+8, elle en a bu, elle ! répliquai-je.
- Oui, mais nos amis Neptuniens ont reçu leur pièce à thermostat labile.
- Ah... répondit Euphrasie.

Elle n'avait sûrement aucune idée de ce que c'était, mais elle avait bien compris qu'on n'en avait pas et qu'il était donc hors de question de rentrer sans avoir bu ici, sur place, l'*Importéeducafédela*gare.

- Et on aura quand notre pièce à dermochat à billes ? demandai-je.
- Thermostat labile, corrigea mon père. Tu sais bien que le commerce spatial est compliqué. Chaque famille de chaque *Maison* veut l'équipement dernier cri, et les robots sur la *Maison* Fox ont beau abattre un travail de plus en plus important, ça ne suffit pas pour réduire un délai de quelques révolutions dans les commandes... A l'époque, c'était différent...
- Ne vas pas parler d'échanges monétaires et de travail avec nos enfants !
- Mais il faudrait pourtant qu'ils sachent comment c'était av...
- C'est de l'histoire ancienne. Depuis que les ingénieurs de Fox ont perfectionné leurs robots multi-tâches, qui voudrait encore travailler, gagner de l'argent ? C'est...

Euphrasie et moi, écoutant attentivement, n'eûmes pas le loisir de connaître la suite de la pensée maternelle, car au même moment, un deuxième ver métallique passa sur les traces du premier.

A l'intérieur se trouvait un Terrien. Mon père lui fit d'énormes signes, et le ver s'arrêta.

— Fascinant, murmura mon père.

Le Terrien nous regarda d'un air étrange, probablement à cause de nos masques à dioxyde de carbone. Lui n'en portait pas.

Avec méfiance, il ouvrit un œil de son ver. Nous nous approchâmes tous les quatre. Ma mère courut nerveusement dans tous les sens, dessinant des lignes, des fractales et d'autres figures géométriques incongrues.

— Oui ? fit le Terrien. Vous désirez ?

— Humm, oh, vous parlez, très bien. (Ma mère arrêta sa danse d'insecte). Là vous...
vous me comprenez ?

— Bien sûr. Enfin, il y a le masque qui gêne mais...

— Oh oui, pardon.

Mon père enleva son masque et ma mère l'imita, en nous faisant signe de garder les nôtres.

Notre système respiratoire n'était pas encore à son développement maximal.

— Eh, mais... On respire bien à côté de votre ver ! s'exclama mon père.

Ma sœur et moi en profitâmes pour nous débarrasser de nos masques.

— Vous plaisantez ? Cette vieille caisse est responsable de la moitié de l'effet de serre.

Bon alors, c'est quoi le problème ? Vous êtes perdus ?

— Il parle une sorte de vieux Vénutien, nous dit mon père. Voilà, nous sommes vos
voisins, et nous sommes venus pour boire une boisson *Importéeducafédelagare*.

Pourriez-vous nous en offrir s'il vous plaît ?

— On nous en a dit le plus grand bien, crut bon d'ajouter ma mère.

Le Terrien resta plusieurs secondes la bouche entrouverte. Il ferma les yeux fortement, les
rouvrit et fit une mine encore plus surprise qu'avant.

— De quoi vous parlez ? Vous voulez que je vous invite boire un verre ?

— Oh merci ! s'exclama ma mère. C'est très aimable à vous. Pouvons-nous monter dans
votre ver ?

— Quoi quel... ? Non mais...

Sans qu'il n'ait eu le temps d'ajouter d'autres débuts de phrase, nous étions déjà à
l'intérieur. Les sièges étaient incroyablement plus confortables que tout ce qu'on connaissait,
et il y avait de drôles de tiges qui bougeaient dans tous les sens, sur le « tableau de bord ». Le
Terrien s'amusait avec un cercle devant lui et un gros tube à ses côtés. Ce ver ressemblait

étrangement à un gribouillis d'enfant cherchant à dessiner un vaisseau spatial. Quelque part, c'était touchant.

- Nous avons vu quelqu'un de votre famille passer dans son ver juste avant vous, dit mon père sur un ton engageant.
- Ah oui ? répondit le Terrien avec une voix un peu coincée, comme s'il cherchait à s'évader de quelque part.
- Vous êtes une grande famille, ici ?
- Oh... Quand même.
- Nous, nous sommes quatre. Ma femme, Marcelle, nos enfants Euphrasie et Egbert, et moi Marcel bien sûr. Enchanté !
- Oh oui, euh enchanté. Moi, c'est Thierry.

Il tendit aussi maladroitement que nerveusement sa main.

- Ah, Thierry, comme Terre. Alors vous êtes le chef de famille j'imagine ! C'est votre *Maison* ?
- Bien entretenue... marmonna ma mère. Quel boulot ça doit être !
- Oui, non... Ecoutez, je ne sais pas trop. Tout ça va un peu vite pour moi. Vous êtes mes nouveaux voisins, c'est ça ? Je ne savais pas que les Duvent avaient déménagé.
- Tout à fait, répondit mon père. Nous venons de la *Maison* S+4, que vous appelez également Mars.
- Ah ! s'exclama le Terrien. Voilà. Ca explique beaucoup de choses...

Thierry le Terrien appuya machinalement sur un des nombreux boutons entre lui et mon père et une voix résonna dans la voiture : « Vous écoutez Thème Radio, la radio à thèmes... »

- Ca, c'est la radio, les enfants, expliqua mon père. Ca sert à connaître le trafic dans les trous de vers et ce genre de choses.

Comme pour lui faire mentir, la voix ajouta : « Tout de suite, quart d'heure musical avec Elvis Prestley... »

- C'est quoi cette programmation stupide ?
- C'est... c'est de la musique !
- Merci, je connais Elvis. Mais ça sert à quoi de l'écouter dans un ver ?
- Mais arrêtez de parler de ver ! C'est une voiture, ça sert à arpenter les routes, ça ne sert pas à pêcher !
- Tu ne pêcheras point, répétâmes-nous en chœur, Euphrasie et moi.
- Charmant, commenta Thierry en se retournant vers nous. Bon, très bien, je vais vous descendre là, pour éviter qu'on voie que c'est moi qui vous ai déposé.

Nous descendîmes donc de la ver-ture sur le bord de la 'stige, et le Terrien nous montra du doigt une place pleine de grottes extérieures. Euphrasie ria en disant que c'était plein de petites *Maisons*, comme Mars, sauf que ça devait être petit pour vivre à quatre là-dedans. Ce qui déstabilisa encore plus, si c'était possible, notre hôte, qui s'empressa de s'éloigner dans un vrombissant « Vroum ».

- Bien, fit mon père, une fois Thierry reparti dans la direction opposée. Allons-y. J'espère que l'un des Terriens restants aura le temps de nous offrir un peu de liquide !
- *Importéeducafédelagare*, ajouta ma mère. Ils ont vraiment un drôle de comportement, nos voisins. Toujours pressés, on dirait qu'on les dérange !

Plus nous approchions de la place, plus le décor qui se mettait en place nous interpellait. C'était comme si une absurdité prenait vie par petits morceaux, comme si le puzzle de trois millions de pièces qu'on était occupé à reconstruire dévoilait une photo de nous-mêmes réalisant ce puzzle.

Pourquoi y avait-il autant de *Maisons* sur la *Maison S+3* ? Etait-il possible que la famille de la Terre soit énormément plus grande que la nôtre ? Genre trois cents personnes ?

« Vive la Mariée ! »

Nous nous retournâmes comme un seul Martien vers la gauche, d'où venait la voix. Des dizaines de Terriens étaient réunis autour d'une grande Dame Blanche, ressemblant à celle dont on parle dans les contes pour enfants.

Mes parents étaient partagés entre l'impression d'arriver chez des voisins au mauvais moment, et la curiosité de découvrir de nouvelles coutumes. Je mis un terme à cette hésitation en lisant sur une grotte derrière nous : « Café de la gare ».

— On devrait y trouver de l'*Importéeducafêdelagare*, en déduisit ma sœur.

— Très bonne idée ! s'exclama mon père. Ne restons pas là, nous allons déranger les probables chefs de la Terre.

En nous approchant de la grotte « Café de la gare », nous découvrîmes les nombreuses subtilités de la construction... Ce qui ne nous indiquait pas comment entrer à l'intérieur. Les grandes vitres ne semblaient pas vouloir bouger, malgré nos efforts, et nous ne parvînmes qu'à attirer l'attention du propriétaire. Il fit le tour et ouvrit une petite trappe, sur laquelle était écrit « Tirez ».

— Bien le bonjour, cher voisin, recommença mon père. Excusez notre maladresse, nous n'avions pas vu votre Tirèze.

— Nous ne savions même pas que ça existait, ajouta ma mère en souriant.

— Nous sommes venus sur votre *Maison* pour goûter un peu de cette excellente boisson importée de chez vous, dont on nous a vanté les mérites sur Neptune. Pouvez-vous nous en fournir ?

L'ambiance dans la grotte s'étouffa.

— Eh, Gégé, tu nous présentes à tes amis Martiens ?

Des rires fusèrent de partout. C'était comme si on avait retourné l'atelier Moatti de boîtes à Meuh sur Fox. Ma mère, enchantée d'être reconnue, poussa légèrement le propriétaire de la grotte et se dirigea vers l'homme qui avait parlé pour lui taper la main.

- Enchanté, Terrien, je suis Marcelle, et j'ai précédemment rencontré votre chef, Thierry.
- Mon chef ? S'appelle pas Thierry, s'appelle Maurice. Et z'êtes qui au juste ? Police ?
- Du tout, je ne suis pas Peau Lisse, je commence même à être Peau Fripée pour tout vous dire. Je suis Martienne, comme vous l'avez dit.

Pendant ce temps, dans le Café, plus personne ne porta attention à nous et chacun retourna à ses petites conversations.

J'étais très surpris, car quand un voisin venait nous rendre visite sur Mars, nous étions toujours tous impatients d'écouter ce qu'il avait à dire. Il ne nous serait jamais venu à l'idée de parler en petit groupe pendant ce temps-là.

Mais ça devait être parce que les Terriens étaient très nombreux.

- J'ai rien dit moi, répondit l'homme. Si vous ch'rchez des ennuis à que'qu'un, c'est pas à moi qu'i' faut demander, j'connais rien sur personne ici.
- Nous ne cherchons pas d'ennui, le rassura mon père. Nous sommes juste venus boire un verre de boisson *Importéeducafédelagare*.
- Ah.

L'homme finit son verre, et eut soudain les idées plus claires sur la situation.

- Si v'z'êtes des Martiens, comment qu'ça s'fait qu'o' vous a jamais rencontrés ?
- Parce que vous n'êtes jamais venus chez nous, répondit ma mère.
- Bien sûr qu'si ! On n'arrête pas d'vous envoyer des robots !
- Des robots ? Quel est l'intérêt ? demanda mon père.

- Vous envoyez des robots chez nous sans nous prévenir ? ajouta ma mère sur un ton de reproche.
- Eh oh, d'calme, j'n'y suis pour rien. On envoie des robots pour étudier vot' sol. Et on vous a déjà prévenus mais vous n'répondez jamais.
- Ah bon, vous nous avez prévenus ? s'insurgea ma mère. J'aimerais bien savoir quand et comment !
- Par des ondes, ce genre de choses.
- PARCE QUE VOUS CROYEZ QU'ON A S'AMUSE A LIRE DES ONDES ?
- Calme-toi, Marcelle, la supplia mon père.

Ma mère se reprit. S'il y avait bien une chose qu'elle ne supportait pas, c'était qu'on laisse traîner des robots ou des déchets n'importe où sur la *Maison*. Ca la rendait folle. Il y avait une telle surface à entretenir qu'il fallait que tout le monde y mette du sien. Si maintenant les voisins s'y mettaient...

- Oui, excusez-moi, j'ai du mal à me faire à l'idée que les Terriens s'amuse à salir notre *Maison*.
- Y'a pas d'mal, reprit l'homme en commandant un nouveau verre de « whisky ».
Ajoutez une grande carafe d'eau pour mes amis, ajouta-t-il à l'intention du prénommé Gégé.
- *Importéeducafédelagare*, s'empessa d'ajouter Euphrasie.
- Voilà, mettez-leur la même que d'habitude.

Depuis que la conversion avait tourné une première fois au vinaigre, plus personne n'osait lancer de nouvelles questions. Je me résolus donc...

- Alors vous nous envoyez des ondes ? Pourquoi pas des lettres, comme tout le monde ?
- Je... On ne connaissait pas l'adresse.
- Mars. N'importe quel facteur sidéral connaît !

- Et ben, c'est pa'ce qu'on n'savait pas à qui envoyer c't'lettre. C'est vrai ça, à chaque fois qu'on envoie des sondes, y a jamais personne !
 - C'est parce qu'on voyage beaucoup.
 - Tous les Martiens en même temps ?
 - Oui, tous les quatre. Ma femme, Marcelle, et moi, les propriétaires de la *Maison* Mars. Et nos deux enfants, Euphrasie et Egbert, ici présents, qui nous succéderont, et auront des enfants à leur tour pour leur succéder... Ainsi va la vie.
 - Quoi ? Mais c't'ignoble !
 - Je vous en prie, riposta mon père. Je pourrais dire la même chose : vous avez vu combien vous êtes sur votre *Maison* Terre ? On ne sait même pas à qui s'adresser, entre Thierry le chef en voiture, la Dame Blanche, Gégé le propriétaire du Café de la gare. Comment voulez-vous avoir des relations intermaisonnelles ainsi ?
- Par chance, Gégé vint apporter les verres, et l'homme vida le sien d'une traite. Nous quatre regardâmes notre carafe avec avidité. Euphrasie fut la première à y tremper les lèvres.
- Son regard s'illumina, ses joues se gonflèrent, et au murmure d'extase qu'elle poussa après la première gorgée, nous savions que l'expérience était réussie.
- Eh, utilisez au moins vos verres, meugla Gégé.
- Nous gouttâmes à notre tour cet excellent breuvage et nous ne fûmes pas déçus du voyage.
- Merveilleux ! s'exclama mon père.
 - Mais ils font tourner la carafe, c'est des grands malades, ces types.
 - Fantastique ! Délicieux ! ajouta ma mère. Il nous faut vraiment notre pièce à thermostat labile, pour pouvoir en commander.
 - Tout à fait. Gégé, avez-vous cet outil ici ? Comment conservez-vous ce breuvage ?
 - Bah, dans le robinet.
 - Extraordinaire. Et cette invention s'exporterait sur Mars, à votre avis ?

Ma sœur se leva de table et se faufila derrière le comptoir. A part moi, personne ne la vit. Il faut croire que nous captivions l'auditoire.

- Ecoutez, reprit le barman, moi je n'en sais rien de toutes vos histoires. Vous feriez peut-être mieux de voir un physicien, André Brahing, Stephen Hawking... On m'a dit qu'ils étaient bons.
- Sinon, peut-être qu'un psy pourrait aussi vous aider, proposa l'homme à notre table.
- Vous êtes bien aimable, nous songerons à leur envoyer une invitation, par lettre ou par onde, répondit ma mère sur un ton sarcastique.
- Sur ce, ajouta mon père, nous allons devoir y aller, car je crains que nous ne dérangions plus que je ne l'avais prévu.
- Mais tu avais dit qu'on resterait trois rotations ! protestai-je.
- Je pensais qu'il n'y avait qu'une famille sur la planète Terre et qu'elle serait ravie de nous voir. Je ne savais pas qu'ils avaient segmenté leur *Maison* en petites « maisons » de plusieurs familles...

Nous nous levâmes tous les trois. Euphrasie revint en sifflotant l'air innocent qui signifiait qu'elle venait de faire une bêtise.

- Bon, ben, à la prochaine, les gars, conclut l'homme qui nous avait offert la carafe.
- Ce fut un plaisir de discuter avec vous. Marcelle, tu as le ver ?
- Eh, vous laissez mes verres ici, s'exclama le barman, par instinct.

Ma mère sortit le ver de son sac. Les clients le regardèrent avec étonnement. N'avaient-ils vraiment jamais vus de voyage par trous de ver ? Nous avons peut-être beaucoup de chance de s'improviser si souvent des voyages, nous les Martiens...

- Oh non, maugréa Euphrasie. Je vais encore être toute décoiffée.

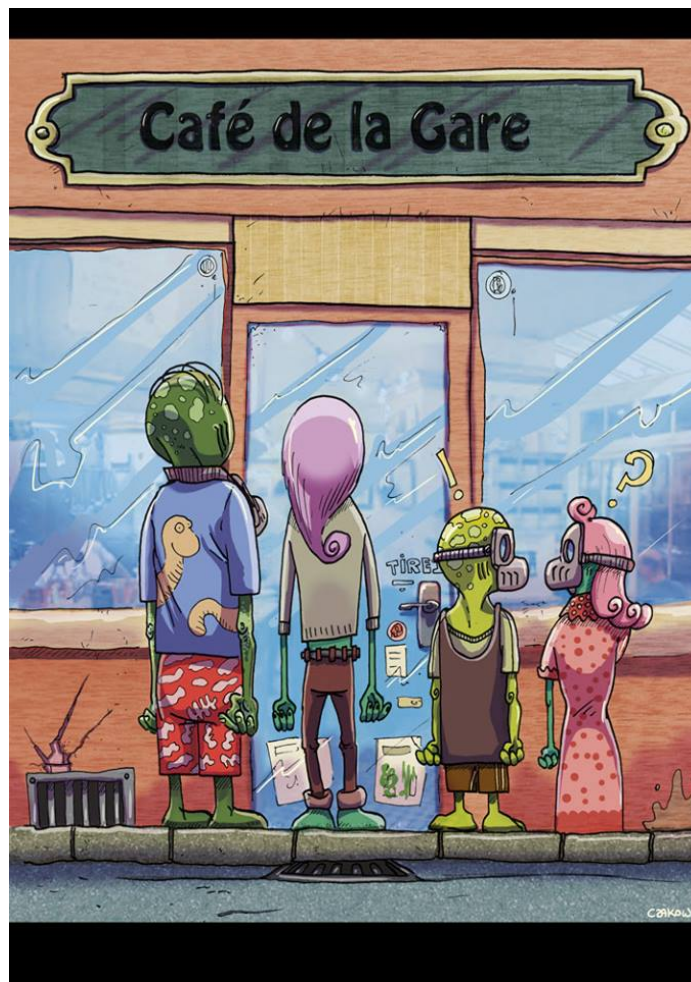
Je passai ma main dans les cheveux de ma sœur pour la faire enrager. Nous grimpâmes tous à bord. Je tannai ma sœur pour savoir ce qu'elle venait de récupérer. Elle montra un objet métallique courbé.

— Où as-tu eu cette clé Allen ? demanda mon père.

— Ce n'est pas une clé Alien, répondit ma sœur...

Le ver commença à creuser. La dernière image que j'eue de la grotte au moment du départ fut tous les Terriens nous regardant d'un air hébété. De l'eau s'échappait sous une porte derrière le comptoir.

— Nous allons ramener *l'Importéeducafédelagare* à la Maison. J'ai pris *Lerobinet* !



A CONTRE-TEMPS

« Tu vois cette enveloppe, fiston ? Là-dedans, il y a la plus grande audace de ma vie... Mais avant qu'on ne l'ouvre, laisse-moi te raconter.

J'avais trente-cinq ans. Un samedi pluvieux, alors que je m'ennuyais, je me suis dit « si un jour je construis une machine à remonter le temps, je viendrai me rendre visite aujourd'hui, 25 janvier 1986, à 16h35. »

Evidemment, je ne suis pas venu...

Mais dans la nuit, j'ai eu une soudaine conviction : sur une durée de temps et un nombre d'univers parallèles quasiment infinis, la probabilité de voyager un jour dans le temps était proche de 1. Et si personne n'était encore venu à notre époque dans ce multivers, c'était parce qu'on était mal préparé !

Je compris alors que j'avais pris ma promesse à la légère. C'est vrai, à quoi bon débarquer du futur la bouche en cœur et la peau fripée ? Déjà, il fallait une raison de se rappeler la date. Pour moi, ça serait les numéros gagnants du loto : 40, 29, 45, 39, 23, 10 et 42.

Cependant, je créerais un paradoxe temporel en me rendant visite à une époque où les voyages dans le temps étaient inconnus. De plus, mon futur moi-même ne pourrait sûrement pas impunément repartir avec l'argent dans le futur, où il pourrait ne plus avoir cours — j'avais raison d'ailleurs ! Donc, il faudrait qu'il dépose le chèque du loto sur mon compte bancaire.

Mais tu vois le problème : moi en 1986, je verrais le compte... et revoilà le paradoxe temporel.

Qu'est-ce que t'aurais fait, toi ?

Eh bien c'est là où j'ai eu un éclair de génie. Je me suis dit ce 26 janvier que je ne jetterais plus jamais un œil à mon compte, jusqu'à ce que dans trente-quarante ans, je revienne de 1986 où j'aurais déposé le chèque dessus.

Avant de condamner mon compte, je décidai de le liquider totalement. Dans le doute, au moins, j'aurais voyagé spatialement !

Et alors que j'étais en Italie, j'entrevis un dernier problème. Pour avoir accès au chèque de la Française des Jeux, il faudrait à mon moi du futur une carte d'identité d'époque... Hors, j'avais la mienne sur moi pour le voyage.

Sur le chemin du retour, j'imaginai une solution. C'était encore plus simple : mon moi du futur n'aurait qu'à glisser dans ma boîte aux lettres une enveloppe vierge avec le billet gagnant à l'intérieur.

A ma plus grande joie, je découvris en rentrant une enveloppe sans destinataire. Comme prévu, j'ai glissé dedans un RIB et une photocopie de ma carte d'identité sans regarder, et j'ai envoyé le tout à la Française des Jeux. Tant pis si c'était les plaintes de Monsieur Michu concernant l'état des trottoirs !

Quelques jours plus tard, je reçus un courrier de la Française des Jeux que je devais évidemment garder fermé pour éviter le paradoxe temporel.

Et aujourd'hui, je viens de faire un saut en 1986... J'ai tout fait comme prévu : gagner au loto, déposer le billet dans une enveloppe vierge... Il est donc temps d'ouvrir le courrier que je garde précieusement depuis plus de trente ans. Et ensuite, on pourra aller à la banque retirer notre fortune, fiston ! »

Il ouvrit l'enveloppe et lut.

« Monsieur. Votre billet est effectivement le seul gagnant de notre édition du samedi 25 janvier. Nous vous adressons toutes nos félicitations. Toutefois, vous avez dépassé d'une semaine le délai maximum d'envoi des billets gagnants. La somme ayant déjà été partagée entre les autres gagnants, nous sommes au regret de vous annoncer que vous ne pourrez prétendre à aucun gain. En vous remerciant de votre participation. La Française des Jeux. »

JE N'AIME PAS LES FRAUDEURS

Photographie de M. Marc Duwat

Je n'aime pas les fraudeurs. Je n'aime pas les faussaires, les menteurs, et toutes leurs imitations d'œuvres d'art qui me font perdre un temps considérable.

Dans le métier que j'exerce, il faut travailler vite et savoir distinguer le vrai du faux. Ça demande un certain savoir-faire, une habitude, une expérience, quelque chose qui ne s'acquiert qu'après avoir *visité* plusieurs dizaines de maisons.

Je n'aime pas spécialement m'en vanter, mais je suis connu comme un as de la profession. J'ai un certain talent pour reconnaître la camelote. Je ne suis pas le genre d'homme à rester de marbre devant du stuc : du tac-au-tac, j'estoque le toc. Et si je jette mon dévolu sur une maison, croyez bien que je saurai la « nettoyer », quelles que soient les protections sensées la protéger !

Tenez, prenez une grande demeure comme celle-ci. Un petit château, pour ainsi dire, au centre d'un domaine étendu sur deux hectares... Une belle pièce pour l'orfèvre que je suis !

Je ne l'ai pas choisi au hasard, mais en tout cas, ce n'est pas non plus la facilité qui m'a guidée, car monsieur Carpette, le propriétaire, n'a pas lésiné sur les sécurités.

Il y a d'abord les grilles et le mur d'enceinte, gardés par des chiens aux intentions clairement alimentaires. Évidemment, il est facile de les endormir avec quelques boulettes bien préparées. Mais ce n'est que le préambule !

Pour accéder à la maison, une allée de près de deux cents mètres doit être traversée, sous le contrôle d'une demie-douzaine de caméras de vidéosurveillance. Pour passer inaperçu en traînant un imposant sac noir avec le matériel nécessaire à l'opération, il faut emprunter un itinéraire particulier, fait de détours et de boucles entre les arbres, permettant d'esquiver tous les champs d'observation des caméras. Mais cet itinéraire-ci ne s'improvise pas : pour le

découvrir, il faut avoir visité et inspecté le domaine en plein jour — comme je l'ai fait à deux reprises cette dernière semaine, sous un prétexte administratif.

Ensuite vient le problème de la porte. Si je touche la poignet ou si je tente de briser une fenêtre, je suis bon pour passer derrière des verrous, mais pas ceux qui m'intéressent.

Soyons clair : il est hors de question d'entrer sans posséder l'une des trois seules clés officiellement disponibles. C'est donc le moment pour moi de sortir la quatrième, taillée à partir d'une empreinte de clé réalisée dans un vestiaire de gymnastique, pendant que la fille de monsieur Carpette suait à sa séance hebdomadaire.

Je sais que ce sont des méthodes qui pourrait me valoir d'être qualifié de voleur... Mais je déteste ce terme ! Il y a une nuance entre un vol malhonnête et la réparation d'une injustice. Je ne vole pas, j'égalise. Je suis un réorganisateur de biens, un Robin des Bois moderne.

C'est exactement ce que je me dis, en refermant la porte derrière moi.

Monsieur Carpette dort à l'étage, et trois domestiques sont peut-être encore éveillés. Dans une minute, l'alarme va se déclencher, si je n'entre pas le code de sécurité avant.

Comment le connais-je ? La première fois que je suis venu au château, j'ai installé une caméra déclenchée par le mouvement au-dessus du clavier numérique. La deuxième fois que je suis venu, je l'ai récupérée. Il m'a ensuite suffi de visionner le film pour voir le propriétaire entrer à dix reprises le même code.

12220312. La sécurité est désactivée.

Huit chiffres. Le maximum pour ce type de code d'accès. Monsieur Carpette est un brin paranoïaque.

Il ne reste plus que l'épreuve finale. La distinction entre le vrai et le faux.

Et de l'imitation, il doit y en avoir ici. Le propriétaire est un fraudeur de première classe. Il est à peu près admis par tous que monsieur Carpette a longtemps sous-évalué son patrimoine pour rester sous le plafond de l'impôt sur la fortune. C'est le genre d'homme qui loue sans bail

et déclare des charges foncières et des frais professionnels imaginaires, pour réduire ses impôts...

En me renseignant sur lui, j'ai entendu diverses rumeurs : œuvres d'art cachées dans les Ports Francs, rachat de sa propre entreprise via une société holding... Un contrôle fiscal sur pièces a été réalisé récemment, mais il n'a pas été possible de remonter au-delà d'un troisième trust monté en cascade sur l'île de Guernesey. Il était apparemment impossible de démasquer le bénéficiaire du compte géré par le *trustee* A confié par un constituant B, lui-même bénéficiaire d'un compte gardé par l'homme de confiance C d'un constituant D étant en réalité bénéficiaire d'un compte trusté par E pour F... D'autres se seraient cassés les dents avant.

Enfin, comme je disais, je n'ai pas choisi ce château au hasard. Je suis répartiteur de richesses, et il y a là des anomalies qui méritent une égalisation.

Près d'un escalier en colimaçon, garni de fleurs qui semblent blanches — pas évident à déterminer de nuit — je trouve deux faux tableaux, des copies de qualité relativement médiocre, qui n'échappent pas à mon œil expérimenté.

Je décroche précautionneusement ces deux imitations, et les glisse dans mon sac.

C'est important de distinguer le vrai du faux. Je ne voudrais pas embarquer un tableau qui a de la valeur. Loin de moins cette idée ! Au contraire, je remplace les deux copies par de vraies œuvres que je transporte dans mon sac noir. Des œuvres de grande valeur, qui plus est.

Avant de quitter les lieux avec les deux pastiches, je jette un œil sur l'huile sur bois de l'enfant à la collerette. Faut-il que je sois idiot pour récupérer des contrefaçons et laisser un si beau tableau du XIXème siècle en place ?

Enfin... C'est la dure loi de mon métier — et de la façon dont je l'exerce, surtout.

J'ai quand même une satisfaction.

Je sais que quand je reviendrai demain, de plein jour, pour mes « raisons administratives », monsieur Carpette aura bien du mal à m'expliquer la présence de deux tableaux de grande valeur dans sa cage d'escalier. Des tableaux volés, recherchés.

Ah là là, monsieur Carpette, je crains qu'on ne doive bientôt ouvrir une enquête plus approfondie sur votre compte. Ça devrait m'aider à remonter entièrement vos trusts et démonter votre société holding.

Je vous l'avais bien dit, lors de notre première rencontre : je n'aime pas les fraudeurs.



2012 : L'ODYSEE DES CAVALIERS

Il y a bien longtemps déjà que l'Agneau immolé avait entamé l'ouverture des sept sceaux du Grand Livre de la Prédestination.

Conquête, Guerre, Famine et Mort, les quatre Cavaliers de l'Apocalypse, avaient déferlé sur le monde, montant leurs chevaux blanc, rouge-feu, noir et verdâtre.

Mort résumait les trois précédents Cavaliers, en tuant par l'épée, par la faim, par la peste et par les fauves de la terre. Il avait ainsi parcouru le globe plusieurs fois, durant quelques dizaines de siècles.

Les trompettes avaient également résonné et les coupes de l'Apocalypse s'étaient déversées, affligeant les hommes par le feu, la mer, les fleuves, l'obscurité, les sauterelles, la Bête et le tonnerre.

Les martyrs avaient été sacrifiés, les tremblements de terre étaient passés, les éclipses lunaires avaient noirci le soleil et rougi la lune, des rois et dictateurs avaient été renversés.

Lors de l'ouverture du sixième sceau pour le nouveau millénaire, la crainte de Dieu avait été grande, puis s'était peu à peu amendée.

Aujourd'hui était le grand jour. Aujourd'hui, le Grand Livre révélerait son final.

Avec solennité et non sans quelques difficultés, l'Agneau immolé rompit le septième et dernier sceau. Aussitôt, la foudre tonna et silence se fit sur la Terre, pendant une demi-heure.

Puis le courant revint, et les hommes se remirent à s'appeler, s'envoyer des messages, échanger sur les réseaux sociaux. La maintenance de Twitter s'acheva et un livetweet effréné de la tempête propulsa celle-ci en tête des hashtags mondiaux pendant sept heures.

On en parla le lendemain dans les journaux et à la télévision, puis une victoire inattendue au football et un déplacement de candidat à l'élection présidentielle vinrent remplacer l'information le surlendemain.

Pendant ce temps, les hommes poursuivaient leurs activités quotidiennes : réveil, repas, douche, costume, voiture, métro, tram, bureau, e-mail, sms, travail, pause, repas, travail, appels téléphoniques, papiers, tram, métro, voiture, hypermarché, caisse, argent, voiture, frigo, repas, télé, dodo.

L'Agneau immolé soupira. Tout ce temps pour ça ! L'image d'un soufflet sorti du four s'imposait : l'Apocalypse venait de s'achever et personne ne s'en était rendu compte...

Personne ? Pas tout à fait. Dispersés sur le globe, quatre Cavaliers attendaient cet instant depuis près de sept mille ans. Aujourd'hui enfin, ils allaient pouvoir quitter ce monde et retourner dans le Grand Livre de la Prédestination.

Et que l'Apocalypse ait été un soufflet ou pas, ils s'en fichaient royalement. Ils attendaient le Signal, celui qui leur dirait de rentrer.

En tant que dernier arrivé, Mort devait être le premier Cavalier rappelé. Il était toutefois particulièrement difficile à appréhender, voguant entre les sept continents à une vitesse huit fois supérieure à celle du son.

Bien sûr, il y avait quelques endroits où l'Agneau était plus susceptible de le retrouver : en Asie deux fois plus qu'en Afrique, quatre fois plus qu'en Europe ou en Amérique, cent vingt fois plus qu'en Océanie.

Mais Mort croulait sous le travail et était insaisissable. De plus, son portable était en mode silencieux.

L'Agneau laissa donc de côté Mort, et prit contact avec Famine. Comme attendu, celui-ci traversait l'Afrique sur son cheval noir, sa balance à blé et à orge dans la main. Le cheval avait fier allure, mais le Cavalier était décharné. Ses longs bras squelettiques peinaient à le maintenir sur sa monture. Son visage émacié lui donnait un air épuisé. A son corps efflanqué, sa mine pâle, ses cheveux raréfiés, on imaginait les carences dont il souffrait.

Lorsqu'il vit le Sauveur envoyé par le Berger, Famine s'écroula au sol. Après sept mille ans de travail sans relâche, il allait enfin pouvoir se reposer.

« Mon royaume pour un MacDo » furent ses dernières paroles sur la terre aride qu'il parcourait.

Après avoir libéré Famine, l'Agneau se remit en quête de Mort. Tel le journaliste Thompson enquêtant sur l'énigmatique dernier mot de Kane dans le film d'Orson Welles, Agneau eut une idée en entendant Famine parler de fast-food.

Depuis la quasi-éradication de la peste et les progrès de la médecine sur les infections, Mort avait un nouveau passe-temps favori : la pollution. Ainsi, pour le joindre, il suffirait de laisser un message sur la plaque de déchets du Pacifique Nord, le vortex d'ordures... Le huitième continent. L'Agneau lança donc une bouteille en plastique à la mer, avec le message suivant : « Reviens ».

Le temps que Mort ait le message, l'Agneau se mit en quête de Guerre. Avec la prolifération nucléaire, et les conflits du printemps arabe, Guerre revenait sur le devant de la scène comme à l'époque de la guerre froide. Son odeur était partout, oppressante, menaçante.

Pour la quatrième fois depuis sa création en 1947, l'horloge de la fin du monde de Chicago venait d'ailleurs de franchir le seuil de 23h55.

En suivant les Une de journaux, l'Agneau se dirigea vers la Syrie. Il y a trouva Guerre, sur son cheval rouge-feu, sa grande épée à la main. Son visage s'était encore durci, ses muscles étaient bandés comme autant d'arbalètes prêtes à lancer leurs traits.

Lorsqu'il aperçut son Sauveur, Guerre se dérida et eut un soupir de soulagement. Son travail était fini. A lui les congés payés. Il savoura une dernière fois l'odeur d'un champ de bataille et se laissa glisser de cheval, comme une goutte de sang glissant sur une peau froide.

« Repose en guerre », fit l'Agneau, avant de repartir.

Mort n'ayant pas encore eu le message, l'Agneau partit à la recherche de Conquête. Le premier Cavalier de l'Apocalypse — celui qui avait amené derrière lui Guerre, Famine et Mort — avait presque achevé son exploration du monde terrestre, après l'Orient de Marco Polo, l'Amérique de Christophe Colomb, l'Antarctique de James Cook ou l'Arctique de Robert Peary. Il lui restait maintenant à aider les représentants de chaque peuple à essayer de conquérir les postes suprêmes du pouvoir. Le pouvoir, la célébrité, l'amour, l'argent, la gloire représentaient des objectifs moins lointains mais tout aussi périlleux.

Depuis plus d'un siècle, Conquête partait également à la découverte des océans. Mais c'était seulement l'une de ces nombreuses explorations, entre l'infiniment petit des particules élémentaires et l'infiniment grand de l'espace, dont il avait commencé la conquête une cinquantaine d'années auparavant (non sans avoir risqué d'entraîner Guerre dans son sillage).

C'est d'ailleurs dans le cratère lunaire Colombo que l'Agneau trouva finalement Conquête. Monté sur son fier cheval de trait blanc — probablement un cheval boulonnais — il avançait sans cesse, mu par une impatience insatiable. La corde de son arc pendait piteusement et sa couronne avait perdu son éclat. Ses traits étaient marqués par l'effort. Plus encore que Famine ou que Guerre, son travail n'avait jamais connu de période de relâche.

Lorsqu'il aperçut son Sauveur, sa soif de conquête s'éteignit enfin. Et pour la première fois depuis qu'il avait quitté le Grand Livre de la Prédestination, son cheval s'arrêta.

« Je suis le pain de vie. Celui qui vient à Moi n'aura plus jamais faim, et celui qui croit en Moi n'aura plus jamais soif » murmura l'Agneau avant de repartir vers la Terre, en direction du huitième continent.

S'il y avait bien un Cavalier qui n'avait jamais chômé durant son aventure terrestre, c'était bien Mort. Sans cesse sur les routes, entre deux clients, il avait eu le temps de repasser sur le fameux vortex d'ordures dans l'océan Pacifique pour y lire le mot de l'Agneau et y laisser cette réponse, qui aurait fait froid dans le dos à plus d'un être humain : « j'arrive ».

Le temps passa, probablement au même rythme auquel allait pouvoir reculer dans quelques instants les minutes sur l'horloge de la fin du monde de Chicago.

Cette pensée fit sourire l'Agneau. Finalement l'Apocalypse n'a pas eu lieu, les humains ont vaincu les différentes épreuves qui leur ont été imposées. Et sans le savoir, Conquête, Guerre, Famine et Mort ont activement participé à l'échec de l'Apocalypse. Ironique.

Un souffle pestilentiel souffla sur le huitième continent. Face à l'Agneau apparut Mort, monté sur son cheval verdâtre aux relents nauséabonds. Contrairement à ses trois collègues, le dernier Cavalier ne montrait aucun signe de fatigue. Il gardait une prestance de majordome britannique, droit comme un i.

Le séjour des morts l'accompagnait dans un carrosse qui aurait fait forte impression avant le début du dix-neuvième siècle.

— Que me veux-tu ? demanda Mort.

— Reviens, répondit simplement l'Agneau.

— Impossible. Je ne peux pas leur faire ça.

— Pourquoi ? s'étonna l'Agneau.

— Si je pars, il n'y aura plus aucun contrôle des populations. Si je pars, ce sera l'Apocalypse.

— Et alors ? C'est bien ton but, non ?

— Ça fait sept mille ans que je travaille sur l'Apocalypse. Je n'ai pas envie de recommencer à zéro. Alors non, je ne reviens pas.

Ayant échoué dans sa mission, l'Agneau fut rappelé auprès du Grand Livre de la Prédestination. Alors il dut en rouvrir les trois premiers sceaux, et Conquête, Guerre et Famine, à peine reposés, repartirent tous les trois vers la Terre, dans des directions opposées.

LA FUITE DES COULEURS

Photographie par Amélie Duwat (Anzin Vidéo)

« *Quant à moi, je voyage non pour aller quelque part, mais pour marcher.
Je voyage pour le plaisir de voyager. »*
— *Voyage avec un âne dans les Cévennes*, Robert Louis Stevenson.

Quand on est daltonien, l'idéal c'est de devenir esquimau.

En coupant la lumière, Gézelin n'arrivait plus à chasser cette idée de son esprit. Parce que, en toute honnêteté, à quoi bon s'obstiner à rester dans un monde rempli de vert ou de marron, où tout est boisé, planté, feuillé, herbé et tronqué quand on est deutéranope ? Autant vivre dans un monde en bleu et blanc.

L'idée de devenir un Inuit se faisait de plus en plus obsédante, et connaissait des paroxysmes à chaque nouvel entretien d'embauche raté, comme celui de cet après-midi. Gézelin avait beau présenter un certificat d'aptitude de son ophtalmologue, les compagnies de transport aérien n'aimaient pas que leurs pilotes ne sachent pas distinguer parfaitement le vert mélèze et le vert sapin - ce qui était parfaitement justifié, comme il avait pu le remarquer au cours de sa formation, compte tenu de l'importance capitale de savoir reconnaître des pinacées à cinq mille mètres d'altitude, quand on affrète des courriers postaux.

La vie de Gézelin prenait un tournant vert anglais, pour ne pas dire franchement noir. Il lui fallait du blanc, pour espérer remettre du rose dans son esprit grisé... Et c'est sur cette pensée qu'il s'endormit.

Il se réveilla quelques heures plus tard, les deux bras tendus hors du lit, tenant une canne à pêche imaginaire. Il venait de rêver qu'il l'avait lancée dans un trou percé dans son congélateur, et son réveil était dû au fait que la date de péremption sur les poissons panés surgelés était écrite sous forme de planches d'Ishihara qu'il n'arrivait pas à déchiffrer.

Gézelin quitta le lit pour se dégourdir au milieu de sa partie de pêche. Il se dirigea vers la fenêtre, d'où émanait une luminosité inhabituelle. La ville était blanche. De gros flocons blancs tombaient en abondance... C'était un signe, ou bien il ne s'y connaissait pas !

Il se rallongea mais l'excitation le tint éveillé tout le reste de la nuit. Lorsque la radio se mit en marche à huit heures, ses yeux étaient ouverts... ouverts. Il bondit hors du lit et organisa son départ vers le Groenland. Sur les douze heures qu'il lui restait avant le départ, quatre furent consacrées à l'achat de tenues chaudes, une à la préparation de la valise, et cinq à la recherche du passeport perdu.

Une fois ce dernier retrouvé, Gézelin fila à l'aéroport de Lille. Le soir même, il était à Copenhague, dans une chambre d'hôtel, à remuer une aspirine effervescente avec le manche d'une cuillère. Sa voisine d'avion lui avait tellement parlé de tant de choses pendant le trajet (« et vous savez qu'il y a plus de 52 façons de désigner la neige et la glace là-bas, c'est fou, n'est-ce pas ? Vous voulez que je vous les cite, alors il y a... ») qu'il avait presque oublié ce qu'il faisait dans ce pays étrange. Et son arrivée dans la capitale nordique aux façades de maisons colorées vives et variées lui avait encore mis le moral à bas... Pas assez blanc.

Il s'endormit après avoir avalé d'une traite le verre d'ø.

Gézelin quitta l'Europe en direction de Nuuk, au Groenland. Lors du vol, il dut subir les remarques des autres passagers sur l'aurore boréale qui se déroulait sous les fenêtres de droite...

— Oh, regarde ce vert scintillant !

— Les draperies deviennent rouges, c'est magnifique !

Tout cela renforça la foi de Gézelin dans le monochrome. Il profita de ses quelques jours au cœur de la petite capitale groenlandaise pour se renseigner sur les villages Inuits les plus reculés, ceux où l'espoir d'une vie dans un igloo avec des posters de matelas blanc placardés sur les murs pouvait encore être plausible.

— Etre un touriste, ça oui, lui avait-on dit. Mais pour être vraiment accepté au sein d'un peuple, il faut passer des épreuves.

— Quel genre d'épreuves ? s'était enquit Gézelin.

— Simples et essentielles, des tests qui vérifient votre motivation et votre capacité à renouer avec la nature.

Après de nombreuses hésitations, il décida de fixer son objectif à l'île d'Ikerasak qui ressemblait de façon amusante à une portion enneigée du Grand Canyon. Du blanc à volonté, voilà ce qu'il lui fallait et voilà ce qu'il aurait !

Quelques jours plus tard, il atterrissait à l'héliport d'Ummannaq, où il proposa, pour montrer sa volonté d'intégration, de se faire renommer Ggézzellinn. Cette proposition n'aboutit à rien, en partie à cause de la barrière de la langue.

Gézelin prit le paquebot-poste hebdomadaire jusqu'à Ikesarak, afin d'économiser les 5 000 couronnes danoises qu'aurait coûté le vol depuis Ummannaq. Il ne savait pas vraiment combien représentaient autant de couronnes en euros, mais ça devait faire du boulot pour plusieurs générations de dentistes.

L'île ressemblait au Grand Canyon, et l'approche en bateau donnait l'impression d'arriver en Arizona par la mer. Quelques kayaks rouges traînaient à l'entrée du village. Le froid lui glaçait les os, mais le sol était recouvert d'une couche de glace. Même si le blanc et la roche dominaient, il restait des couleurs innommables pour lui, à base de vert, de rouge...

Fallait-il qu'il aille en Arctique pour n'y voir que du blanc ?

Gézelin parvint rapidement à se mettre en contact avec Khione, une Inuit polyglotte, et lui expliqua sa situation. Elle l'amena dans un village reculé et lui fit rencontrer le vieux Nanouk, dans une maison dont la porte bleue aurait très bien pu se trouver à Notting Hill.

— Vous souhaitez un exil Inuit ?

— Oui, je veux vivre une vie simple, dans un monde blanc.

— Pourquoi diable faire ce choix alors que vous pouvez rester ici, profiter de la télévision, d'internet, de jeux...

— Ce village est trop coloré, je cherche l'isolement des couleurs. N'y a-t-il pas un autre village, plus reculé, moins ancré dans la civilisation ?

— Il y en a un. Mais avant d'y être accepté, il y a une petite épreuve.

— J'y suis prêt.

Gézelin gardait en manche son argument choc, comme quoi être daltonien lui donnait une vision nocturne légèrement améliorée, et une distinction bleu-gris supérieure à la normale, permettant de meilleures prises à la pêche. Quelle que soit l'épreuve – chasse au morse, pêche d'ours polaire, collecte d'igloo, construction de coquillages - il ne doutait de rien.

— Que voyez-vous ici ?

Le doigt de Khione montrait de la neige fondue au bord de mer.

— De la neige.

— Et ici ? ajouta la voix rocailleuse du vieux Nanouk, en désignant de la neige à ses pieds.

— Pareil.

— C'est un scandale, conclut Nanouk. Un scandale !

Gézelin n'osa pas immédiatement demander où il avait péché. Avait-il confondu de la neige et de la farine ?

Khione et Nanouk le ramenèrent à l'héliport, sous un ciel chargé, aux teintes violacées.

Avant de partir, Gézelin posa quand même la question :

— Où me suis-je trompé ? Vous m'avez montré deux morceaux de neige et j'ai...

— Il faut vraiment être un sauvage pour comparer le *qinu* et l'*aputi*. Je suis sûr que vous ne sauriez pas la différence entre une *pukak* et une *aniu*. Pour vous, tout est *siku* !

— Pardon ?

— C’était pourtant facile, souffla Khione avec déception. Il y avait de la neige fondue en bord de mer, de la neige sur le sol fraîchement piétinée, et tu as insinué que c’était la même chose. C’est vraiment à croire que tu ne sais pas différencier les nuances de blanc !



LES AVENTURES D'ACE BURTON - ET POURTANT ELLE TOURNE

— Et pourtant elle tourne cette machine !

Pour donner sens à sa dernière phrase concluant un long débat sur l'immobilité des œuvres d'art, Antoine Bourdon appuya sur le couvercle en plastique de l'essoreuse à salade qu'un artiste contemporain avait exposé sous l'appellation de « Tournevie ».

La fausse laitue en pâte à modeler qui se trouvait à l'intérieur s'écrasa contre la paroi avec un « Splotch » des plus disgracieux. Antoine fit mine de ne pas se rendre compte du sabotage artistique qui venait d'avoir lieu sous sa pression maladroite, et se retourna de nouveau vers le commissaire.

— Donc vous dites que le tableau a disparu dans la matinée.

— Non, j'ai dit entre treize et quatorze heures, répondit sèchement le commissaire Pavie.

Pendant un court instant, Antoine faillit demander en quoi ça n'était pas la matinée, mais il se ravisa en pensant que ses anciens collègues n'avaient pas la chance d'être comme lui, installés à leur propre compte. Ils devaient sûrement, par conséquent, se lever avant deux heures de l'après-midi.

Antoine Bourdon était un policier libéral. Un « private eye », comme il était inscrit sur la porte de son appartement. Il était similaire à l'image que sa profession renvoyait dans l'inconscient collectif...

Son chapeau feutré aux couleurs vieilles avait des bords incertains, tantôt plats, tantôt courbés vers le bas, parfois légèrement concaves vers le haut. Des mathématiciens auraient pu se casser les dents pendant des semaines pour trouver une formule capable de modéliser sa représentation spatiale, que certains n'hésitaient pas à qualifier de huitième problème du millénaire.

Son imperméable usé et son pantalon qui n'avait pas été lissé depuis cinq ou six coupes du monde de football ne laissaient pas non plus indifférents.

Il était également un brillant théoricien de sa discipline. Il avait une grande, simple et belle idée : quand on est détective privé et qu'on habite un appartement avec pignon sur rue, on a l'habitude de voir sa boîte aux lettres remplies de demandes diverses et variées, amenant inéluctablement richesse, gloire et femmes blondes déboussolées.

Selon Ace Burton — le surnom américain qu'Antoine Bourdon avait pris pour attirer un autre type de clientèle que l'éternelle femme de soixante ans cherchant son chat, ou celle de quarante ans son mari —, *remarquable* individu de cette profession selon lui-même, les requêtes varient sur une échelle de complexité comprenant 4 niveaux.

Le premier correspond aux affaires « simplissimes » : c'est la traditionnelle affaire d'adultère avec demande de filature (93,5% de ses demandes pour cette année qui s'achève).

Le deuxième niveau est celui des affaires « simples mais demandant une part de recherche non négligeable », dont une grosse partie est représentée par les disparitions de chat. Pour une raison encore inconnue, les gens qui perdent leur chien passent leur nuit dans les campagnes, une torche à la main, tandis que ceux dont le chat s'est fait la malle ne pensent qu'à une chose : engager un détective privé.

Ace s'arrangeait souvent pour rapporter l'animal original à la cliente, mais se contentait parfois d'une copie conforme trouvée dans les foyers, où il était en grande sympathie avec les responsables.

Au troisième niveau de complexité répondaient les enquêtes « clairement difficiles », où il n'était plus question de triche ou de chance, mais plutôt de travail, d'investigation, d'interrogatoire et, n'ayons pas peur des mots, de sueur (chaude et moite).

Enfin, au quatrième niveau — aussi nommé « mais pourquoi moi ? » — se trouvaient regroupées les enquêtes demandant un savant mélange de regroupements de... d'évènements

d'un ensemble de malchance, de maladresse, de sueurs (froides), de coïncidences, voire même d'irréalisme.

Telle était la théorie sur le privatisme (ou détectivisme) selon Ace Burton.

Toutefois, la pratique était pour lui légèrement différente, puisqu'il habitait au cinquième étage d'un bâtiment dont la construction, commencée trente ans auparavant, n'était toujours pas finie actuellement. Sur les plans de la ville, rien ne figurait à cet endroit, et il ne passait pas un mois sans qu'un constructeur ne passe les portes de la mairie afin de demander les droits de bâtir.

De plus, la boîte aux lettres d'Ace se trouvait dans le recoin sombre d'une vaste cour, qui n'était accessible qu'en franchissant une arche aux relents de déjections canines, gardée par le créateur grognant de ces dernières, et sur les murs de laquelle était tagguée une galerie de monstres capable de faire naître les pires cauchemars chez le plus aguerri des fossoyeurs. Ce qui était en partie responsable du peu d'enquêtes confiées à Ace Burton.

L'envie d'exposer un peu plus ses services en quittant ces lieux reculés ne manquait pas à Antoine Bourdon (le vrai nom du détective, qui préférait toutefois utiliser un pseudonyme court et américain, pour attirer un autre type de clientèle que l'éternelle femme de soixante ans cherchant son chat, ou celle de quarante ans son mari).

Hélas, il manquait cruellement d'argent, et ce n'était pas le départ précipité et furieux de sa secrétaire-comptable-agent d'entretien qui avait arrangé les choses (en partie car il ne l'avait jamais réellement payée de façon régulière et/ou honnête).

A vrai dire, Ace connaissait un moyen simple pour commencer à rentrer dans ses frais : il lui suffisait d'accepter les affaires qu'il refusait presque systématiquement, de niveau 1 et 2. Il en arrivait parfois à de telles extrémités, lorsqu'il était en manque cruel d'alcool ou lorsqu'il lui fallait régler le loyer — par principe avec deux mois de retard — mais il aimait autant réserver le talent qu'il se prêtait pour les « vraies » enquêtes, dont la rareté relative eût fait

prévoir par n'importe quel comptable diplômé une vie chaotique et ponctuée de repas hypocaloriques.

Pour bien faire, il aurait fallu qu'il soit mieux exposé, donc qu'il déménage, donc qu'il en ait les moyens, donc qu'il soit mieux exposé... Ou qu'une activité fortement rémunératrice vienne briser le cercle vicieux dans lequel il s'était perdu.

Il n'avait pas envie de changer de profession, car être détective privé n'avait quasiment que des avantages, pour peu qu'on se fichait de recevoir un salaire régulier. C'était sans conteste le cas d'Ace Burton — mais le propriétaire de son deux-pièces miteux ne l'entendait toutefois pas de cette oreille concernant l'irrégularité des revenus.

Ainsi, même si le loyer était exorbitant pour le genre de grotte moderne qu'il louait, Ace se sentait obligé de le régler chaque mois, afin de ne pas cumuler plus d'une demie année de retard.

C'est pourquoi il finissait à chaque fin de mois par accepter une ou plusieurs affaires de chat disparu ou d'amant à filer...

Mais cette fois, Antoine se réjouissait d'avoir été contacté, en ce début de mois de février, par d'anciens collègues, des amis avec qui il avait coutume de « boire un coup » après le service, quand il était encore dans la police.

Il savait qu'en jouant finement sur cette enquête d'œuvre d'art disparue, il pourrait finir le mois de la façon la plus prospère qui soit, sans avoir besoin de passer par la case « location-d'un-chat-ressemblant-suffisamment-à-la-photo-de-celui-que-je-suis-sensé-retrouver ».

Et puis il y avait quelque chose d'excitant dans le fait d'être l'enquêteur *officiel* sur l'affaire du tableau dérobé ! Apporter son aide précieuse au lieutenant Jérôme Somasque et au commissaire Juvence Pavie, voilà que la France attendait d'Ace Burton.

Avant de commencer réellement l'enquête — il était seize heures — Ace posa la question qui le turlupinait depuis une demi-heure :

— Et le tableau ressemble à quoi ?

« Mais pourquoi j’ai gardé son numéro ? » se demandait depuis presque une heure le lieutenant Somasque.

Il avait par mégarde appelé Antoine Bourdon au lieu d’Hector Barreau, qui était censé le remplacer pendant que lui retournerait s’occuper de son fils fébrile, pris dans les tourments d’une vilaine gastro-entérite.

« Allo » avait murmuré une voix qui semblait tout juste émerger des songes les plus profonds — ce qui devait être dû à un problème de télécommunication, puisqu’il était déjà trois heures de l’après-midi et qu’Hector Barreau n’était pas le genre d’homme à faire une sieste.

Si seulement il avait pris un peu de temps, le lieutenant Jérôme Somasque aurait reconnu le timbre d’Antoine Bourdon, et aurait raccroché au plus vite, avant de songer à jeter son portable dans le fleuve le plus proche.

Mais ça ne s’était pas passé ainsi, car le lieutenant était préoccupé par la santé de son fils. Il avait alors exposé toute l’affaire d’un seul souffle, puis une voix toujours embrumée lui avait répondu qu’il avait appelé le bon numéro — ce dont le lieutenant douta instantanément.

Avec effroi, Jérôme Somasque avait demandé à son interlocuteur qui il était, puis ses yeux s’étaient écarquillés comme s’il venait de voir le yéti entrer dans le musée sur un tricycle.

Il y eut des tentatives désespérées pour expliquer la méprise, il y eut des mouvements de bras désordonnés et éperdus du commissaire Pavie, il y eut des protestations suppliantes.

Mais rien n’y fit.

Evidemment, l’autre était ravi de pouvoir se donner l’impression d’être encore bon à quelque chose.

Lorsque le lieutenant raccrocha et que le commissaire et lui se rendirent compte qu'il n'y avait plus moyen d'échapper à la venue d'Antoine Bourdon, leur crédit mensuel de bonne humeur s'effaça instantanément et le musée parut soudain bien plus grisâtre qu'avant l'appel.

Une petite demi-heure plus tard, Ace Burton gara sa rouille voiturée sur le trottoir en face du musée, dans un bruit faisant évoquer un concerto pour violoniste épileptique. Il réussit non sans peine à s'extraire du siège, et à traîner son imperméable séculaire, son chapeau millénaire et sa barbe préhistorique jusqu'à l'entrée.

Peut-être par souci d'ajouter du charisme à sa personne, ou simplement parce qu'il n'avait pas encore mangé, Ace portait dans la poche de son paletot un sandwich thon-tomates aux relents de mayonnaise.

Après avoir salué d'une chaleureuse poignée de main les deux policiers, Ace s'était lancé dans une longue explication de son point de vue sur le *ready-made*, sans vraiment savoir de quoi il parlait. Tout cela était encore pire qu'ils avaient pu l'imaginer.

Mais pourquoi avait-il gardé le numéro d'Antoine Bourdon ? Pourquoi ?

Antoine était ravi de pouvoir aider des collègues dans le besoin. Il sentait même que c'était son devoir. Les mines affables de ses amis, et le ton désespéré de leur voix ne pouvaient le tromper sur leur triste impuissance face aux forces du désordre qui, autour de lui, régnaient.

Aider. Agir pour eux. Voilà la noble mission qu'il s'était fixée. « Je suis là », avait-il envie de leur dire, en leur tapotant l'avant-bras.

Toutefois, l'inverse ne semblait pas forcément évident, puisque ses anciens collègues refusèrent tout d'abord de lui montrer une reproduction du tableau.

— Pourquoi vous m'avez appelé alors, si vous refusez de m'aider dans l'enquête ?

— Parce que... Enfin, tu sais, les détectives privés, c'est... on... hésita le lieutenant.

Il avait le ton mal assuré du vendeur d'aspirateur débutant, incapable de vendre son appareil à quelqu'un en possédant déjà.

— On n'a pas le droit de faire appel à eux, compléta le commissaire.

Il avait le ton bien assuré du vendeur d'aspirateur professionnel, capable de vendre son appareil à tout être vivant, minéral ou végétal, pour peu qu'il soit apte à signer un papier.

— Voilà ! Nous ne pouvons pas t'aider.

— Ah... fit Antoine. Je comprends. Fâcheux...

Il comprenait bien le problème de ses amis. L'enquête est sensée pouvoir tourner sans lui. Mais pourtant elle ne tournait pas !

Même si les autres ne valaient pas un clou sans son aide bienvenue, Antoine ne pouvait pas avoir accès à toutes les informations par les voies habituelles. Il faudrait donc qu'il envisage d'utiliser les voies alternes, celles des vrais détectives privés !

« Cette fois, je pense qu'on a réussi à se débarrasser de lui, pensa le lieutenant. Nous avons été efficaces. Simplicité, sobriété, radicalité. Ca m'étonnerait que le gus revienne à la charge après ce coup-ci. Le commissaire a vraiment été très bon ! Bon, maintenant, il ne faut pas oublier que nous avons une affaire à résoudre. Où peut bien être passé ce tableau ? »

Pendant ce temps, le commissaire se demanda également comment l'œuvre avait pu sortir du musée fermé à clé de treize à quatorze heures, sachant que le tableau avait été aperçu avant la fermeture des portes à treize heures, que les portes et fenêtres étaient verrouillées durant la pause prandiale, et que la caméra de vidéosurveillance ne relevait aucun mouvement près de l'unique sortie possible pour une toile de cette taille.

Quant à Ace Burton, il était en train de donner son sandwich thon-tomates à un policier subalterne affamé, en échange d'un poster représentant l'œuvre.

« Le voleur n'a strictement aucun goût, ce tableau est d'une mocheté incomparable. »
s'exclama ouvertement le détective.

Il venait de rejoindre ses ex-collègues, affairés à examiner l'emplacement théorique du tableau. Il restait encore le cadre doré. Au centre, plus rien d'autre qu'un pan de mur plus foncé qu'à ses côtés.

— C'est une question de goût, répliqua le commissaire. Tout le monde n'a pas la même sensibilité...

— Non mais sérieusement. Il aurait mieux fait de voler l'extincteur, il a plus d'allure que ce tableau de vieux chauve barbu qui présente un globe terrestre à un tribunal.

Le lieutenant Somasque était à deux doigts de sombrer dans les plus sombres pensées, quand il se reprit, non sans quelques signes d'impatience :

— C'est une représentation de Galilée. Il défend l'héliocentrisme face au tribunal de l'Inquisition catholique romain, avant d'être obligé d'abjurer. C'est à ce moment qu'il a prononcé la célèbre sentence « E pur si muove » — et pourtant elle tourne !

— Oui, enfin, c'est probablement une citation attribuée a posteriori, corrigea le commissaire. Ce n'est pas un temps où on rigolait avec les gens de l'Inquisition, et une telle audace lui en aurait coûté. Mais peu importe ! Ce qu'on veut, nous, c'est retrouver le tableau.

Après ce cours d'histoire donné à Antoine Bourdon qui se souvenait vaguement avoir déjà entendu le nom de Galilée, mais le rattachait plutôt à un cocktail bleuté servi dans un bar parisien, le lieutenant Somasque se mit à regarder machinalement les fenêtres.

— Impossible que le tableau soit sorti par là, affirma le commissaire. Les dimensions ne correspondent pas.

— A moins que le voleur ait découpé le tableau en lamelles ! rectifia Ace Burton, en mimant une paire de ciseaux.

— Certainement. Maintenant, un peu de colle et il trouvera aisément un acquéreur.

Antoine ne comprit pas l'ironie de cette phrase, et resta un moment pensif.

— Et par les bouches d'aération ? demanda-t-il en désignant la grille située juste sous l'emplacement du tableau.

— Impossible, il y a des ventilateurs qui tournent à l'intérieur. Et là encore, les ouvertures sont bien trop petites pour le tableau.

— Si le tableau n'est pas sorti par la fenêtre pour des problèmes de dimension, et s'il n'est pas sorti par la porte, d'après la caméra de vidéosurveillance qui tourne toute la journée...

— Alors il est encore ici, finit le commissaire.

Entre la ventilation et les caméras de surveillance, ça devenait une évidence : dans ce musée, tout tourne.

L'enquête piétinait depuis plus de quatre heures. Le lieutenant et le commissaire fouillaient les recoins de chaque pièce à la recherche du tableau, tandis qu'Antoine restait assis sur un banc face à l'emplacement théorique de celui-ci, et à son cadre.

Le détective raisonna par élimination. Si le tableau n'était pas sorti du musée, et si le tableau n'était pas non plus à l'intérieur, c'est que...

Il baissa les yeux, puis se jeta par terre. Il frotta le sol de sa main, la retourna et regarda sa paume.

Se pourrait-il qu'il ait enfin la solution à une énigme ?

Rien n'aurait pu plus les agacer. Antoine Bourdon les criait d'un bout à l'autre du musée pour leur signaler qu'il avait retrouvé le tableau.

Si c'était vrai, le lieutenant Somasque et le commissaire Pavie étaient bons pour... Imaginer la possibilité d'être doublés par Ace Burton leur faisait froid dans le dos. Une carrière entière à la circulation d'un carrefour s'offrait à eux. Ils entendaient déjà les

ricanements de leurs collègues. Le divorce, le chômage, la drogue : leur avenir se dessinait, assombri, avec les éclats de joie d'Ace.

Heureusement, cela n'était jamais arrivé quand il était encore dans la police, et ça n'était pas son nouveau statut de détective qui allait changer quoi que ce soit. Ace Burton était un incapable.

Du moins, ils l'espéraient.

Lorsque les deux policiers arrivèrent dans la pièce du tableau volé, Ace Burton les accueillit avec un large sourire, main levée.

— Qu'y a-t-il ? maugréa le lieutenant.

— Il y a que je viens de résoudre une enquête de tableau disparu, pour la deuxième fois de ma vie.

— Ah ? firent en chœur et sans conviction le lieutenant et le commissaire.

— Oui, enfin, la première fois, j'avais douze ans et j'ai retrouvé le tableau un mètre plus bas. C'est juste l'attache qui avait lâché, mais les adultes ne pensaient pas à baisser les yeux. J'avais un avantage par ma taille, je dois dire.

— Superbe affaire, ironisa le commissaire.

— Mais cette fois, ajouta Ace, j'ai vraiment retrouvé le tableau !

Il montra une nouvelle fois la paume de sa main droite. C'était sans conteste la paume de main la plus poussiéreuse qui soit dans le musée. Les conclusions des deux policiers s'arrêtèrent là.

— Des cendres ! s'exclama Ace. Le tableau a été brûlé.

Les deux policiers se regardèrent mutuellement et sourirent. Ouf ! Ils ne seraient pas la risée de leurs collègues pendant la prochaine décennie, et leurs proches ne devraient pas changer de patronyme.

— Brûler un tableau de bois fait en général beaucoup de dégâts. Et pourtant, la caméra de vidéosurveillance, qui tourne sans cesse, n'a pas montré de musée en flammes, donc...

— Qui a parlé de bois ? Je pense que le tableau a été substitué il y a deux-trois jours par sa copie en papier. Un vulgaire poster, qui faisait fort bien effet, dans son cadre doré.

— Mais qui aurait fait ça ?

— Quelqu'un qui a pu sortir le tableau aisément.

— Le directeur, murmurèrent d'une seule voix les deux policiers.

— Voilà, répondit Ace Burton.

— Absurde ! s'exclama le commissaire. C'est un vieil ami, je ne l'imagine pas voler avant de nous appeler. Cette hypothèse ne tient pas debout ! En plus, de ça, il manque...

— Les cendres ? finit Ace, au plus grand désarroi des policiers. Dispersées par le directeur, voyons !

— A coup de balai peut-être ?

Antoine Bourdon ne pouvait tout de même pas avoir raison. Ce serait une catastrophe pour leur réputation.

— Vous n'avez pas froid ? demanda Antoine.

Les policiers se regardèrent. Où voulait-il en venir ?

Antoine se dirigea vers le banc où il était assis quelques instants plus tôt, et récupéra son chapeau. Il avait dans l'idée de faire une sortie remarquable, maintenant que tous les policiers, subalternes, lieutenant et commissaire, l'écoutaient attentivement.

Il ne savait pas encore très bien comment tout cela pourrait lui rapporter de l'argent, mais il envisageait de contacter la presse pour raconter l'affaire en détail et s'attirer par la suite des clients.

Pour une fois qu'il résolvait réellement quelque chose, que la chance tournait ! Ou plutôt que le vent tournait, dans ce cas-ci...

Il remit son chapeau, l'ajusta.

— C'est à cause de ça, expliqua le détective en montrant la bouche d'aération sous le tableau. Quelque chose me trottait dans la tête depuis le début. Tout tourne : la Terre, le vent, les caméras de surveillance, et même la ventilation !

— Et alors ? demanda le lieutenant.

— La ventilation a dispersé les cendres, ajouta Ace en époussetant son imperméable. La ventilation n'est pas là pour rafraîchir l'air. Réfléchissez ! On est en plein mois de février !

En se dirigeant vers la sortie, il ajouta « *e pur... si muove* ».

VACHERIES

Photographie de Mme Lucile Hibon (Anzin Vidéo)

« Ca y est ? Ca diffuse ? Hmmm... Allô, Humains des villes, ici les Terriennes.

Nous avons sollicité une interview pour la TéléVachion des citadins, afin de vous adresser un message qui mettra — j'espère — un terme à cet amour vache que vous nous portez.

Le message, c'est qu'il y en a marre d'être traités comme des veaux ! (Acclamations bovines).

Que vous voliez notre lait, on peut l'accepter : évidemment, personne n'oserait faire ça à une vache indienne, mais on ne choisit pas ses origines... Que vous nous engraissez avant de nous mener à l'abattoir, c'est beaucoup plus discutable quand on a de l'herbe à volonté pour se nourrir.

Mais, alors qu'on vous laisse profiter de nos muscles, de notre lait, il faut encore que vous vous attaquiez à notre réputation ! Eh bien je meugle stop ! Nous sommes fatiguées de votre humour vachard ! (Claquements d'anneaux nasaux.)

Vous défendez la tauromachie, vous dites qu'il pleut comme vache qui pisse, qu'untel parle comme une vache espagnole... *Yo responder* que c'est vous les vaches, les peaux de vache qui veulent notre peau pour faire du cuir ; mais vous pourrez bientôt aller vous en faire cuire si vous continuez ainsi ! (Meuglements de soutien.)

Et que dire de vos autres expressions qui en disent longs sur ce que vous pensez de nous ? Mort aux vaches : c'est une façon de parler à vos nourricières, ça ? Et écrire dans la presse qu'on produit trop de méthane, qu'il va falloir faire des vashion victim pour réduire l'effet de serre, que c'est la crise économique et que nous allons donc vivre une période de vaches maigres, vous croyez que ça fait plaisir ? Heureusement, vous avez le bon sens de noter tout ça à côté d'une réclame pour la vache qui rit, pour être vachement cohérents...

Ca fait plusieurs mois que nous vaches, veaux, génisses et taureaux ruminons à ce propos : il faut que ça cesse. Nous ne sommes pas des steaks ! (Bovations, « vas-y Marguerite ! »)

Continuez, humains, et vous pourrez dire adieu veau, vache, cochon, couvée. Je suis une vache bien élevée, à l'herbe naturelle, mais je n'en pense pas moins. Bouse, à la fin !

Alors si vous voulez continuer à exploiter nos ressources, je vous le meugle une dernière fois : cessez vos vacheries citadines, laissez les fermiers prendre soin de nous avec plus d'affections que vous autres, et occupez-vous de vos moutons.

A chacun son métier, et les vaches seront bien gardées. A bon entendeur, salut. »



BATEAU CELESTE

Paru dans Univers XIII (Outremonde) en novembre 2013, illustré par Tony Patrick Szabo

Ce ne sont pas de nouveaux continents qu'il faut à la terre, mais de nouveaux hommes.

(Jules Verne, Vingt mille lieues sous les mers)

— Est-ce que vous pouvez accélérer ? Je ne voudrais pas rater le départ ...

— Pas de problème.

Le chauffeur de skate poussa vivement du pied gauche, avec une force de propulsion à rendre jaloux un gondolier vénitien. À l'arrière, debout sur la même planche, Justin sentit le vent s'engouffrer sous sa chemise en coton. Ça lui donnait un aperçu de la croisière qui l'attendait...

Il prit une profonde inspiration. *Que c'est bon, un peu d'air frais*, songea-t-il.

L'ambiance qui régnait dans la ville était si oppressante qu'une orange y aurait perdu son jus.

La valise que Justin traînait était chahutée par la vitesse du skate. Il la leva à trente centimètres du sol, en dépit des plaintes de son biceps. Une odeur de roue brûlée lui parvint aussitôt : il venait visiblement d'user assez de caoutchouc pour transformer une plantation d'hévéa en bois de saules pleureurs.

— Zut ! s'exclama Justin.

— Qu'y a-t-il ?

— J'ai taché mon pantalon avec les roues de ma valise.

— C'est dangereux de s'habiller en crème quand on circule à Bonalia !

— Surtout un jour comme celui-ci...

La ville était littéralement pleine à craquer. Une marée humaine se dirigeait vers le port. Des bus immatriculés des quatre coins du globe s'entassaient et se déversaient dans les rues.

En périphérie de Bonalia, la foule continuait d'affluer. Tous semblaient s'être donné rendez-vous sur le port. C'était également la destination de Justin.

La planche à roulettes se déplaçait à travers les crevasses qui subsistaient au milieu de ces vagues de gens et de véhicules. Les autres skate-taxi ne se déplaçaient pas avec autant d'adresse ; il fallait reconnaître que le chauffeur de Justin était d'une grande habileté.

Ça et le concours gagné : il n'y avait pas à dire, c'était vraiment son jour de chance.

— Vous connaissez la ville comme votre poche, vous !

— Non, répondit le conducteur en souriant. Je la connais bien mieux.

Pour le prouver, il se faufila dans une ruelle en affirmant qu'il s'agissait d'un raccourci. Il esquiva quelques cartons retournés qui faillirent effectivement raccourcir leur intégrité physique. Ce n'était toutefois rien, comparé à la volée d'escaliers qui les attendait...

— Euh... se contenta de dire Justin, perplexe.

Un *ollie* suivi d'un *frontside lipslide* d'une audace démentielle répondit à la question que le passager se posait sur ses possibilités de survie. Quand il rouvrit les yeux, il était arrivé au port, non sans quelques secousses liées, selon le chauffeur, au « mauvais entretien de la rampe ».

Justin se retourna pour vérifier le trajet emprunté et se pinça tout de même l'avant-bras en reconsidérant la véracité de son présent. De façon inattendue, il eut juste mal.

— Et voilà, nous y sommes ! conclut le skater.

— Très impressionnant...

— Je vais vous amener directement au bon quai. Vous m'avez dit que vous preniez quel bateau, déjà ?

— *Le Nautilus*.

La planche stoppa nette. Le chauffeur se retourna, les yeux aussi écarquillés qu'un œuf d'autruche en train d'éclore.

— Vous plaisantez ?

— Non, j’ai remporté le Golden Ticket du concours Bonalia Cruser.

— Eh bah... Vous devriez vous assurer de la fidélité de votre dame.

Le chauffeur prit à nouveau son élan pour se faufiler en direction de la célèbre embarcation, vers laquelle toute la ville, tout le pays, tous les continents avaient le regard tourné. *Le Nautilus*... Il aurait donné cher pour monter à bord !

Justin sourit. Il avait effectivement eu une sacrée bonne fortune.

Depuis la mise en retraite du *Taureau Rouge Stratosphérique* et l’abandon en ciel du *Mary Céleste*, le *Nautilus* était le dernier bateau à naviguer au niveau de la tropopause, entre troposphère et stratosphère.

Il s’agissait d’un voyage hors norme, dans un bâtiment secret qu’on disait à la pointe de l’accent grave du mot « progrès ». Il ne levait les voiles qu’une fois tous les trois ans, avec seulement douze passagers à bord. Cette année, Justin était de ceux-là.

Parmi eux, neuf étaient suffisamment riches pour déboursier soixante millions de thalers bonaliens, et trois étaient les heureux gagnants de concours organisés par les principales compagnies aéro-maritimes et leurs filiales.

Les retombées financières de ces jeux de hasard étaient tellement importantes que le modèle économique mondial était maintenant dit Nautilien, entièrement calé sur les années de départ du bateau. La construction d’autres bateaux célestes était systématiquement refusée depuis une dizaine d’années, officiellement pour des raisons techniques et réglementaires. La vraie raison était le risque de voir s’effondrer le modèle économique en place.

Le skate s’arrêta face au deux-mâts. De loin, on aurait dit un voilier traditionnel, quoique distingué. De près, les nombreuses hélices situées au niveau de la mer et les voiles en acier empêchaient d’ancrer l’adjectif « bateau » à ce voilier.

— Eh bien, voilà ! Ça fera quatre thalers. Ou un Golden Ticket, réclama le chauffeur avec un sourire mélangeant humour et envie.

— Je vais plutôt vous payer en liquide, alors. Merci pour votre efficacité !

— Ça m’a fait plaisir d’avoir pour passager un des douze. Tenez, vous n’avez qu’à dédicacer ma planche.

Justin apposa sa signature à côté de celle de l’illustre Billy Bonka et fit ensuite rouler sa valise jusqu’à la passerelle d’embarquement. Les gens se retournaient sur son passage, se demandant qui pouvait bien brûler des pneus ici.

Dès qu’il posa le pied sur le tapis rouge réservé aux passagers, il sentit plusieurs milliers d’yeux désireux se tourner vers lui. C’était incroyablement désagréable et, à moins d’être un roi ou un prince habitué à l’exercice, il était difficile de se sentir à l’aise.

Hélas, le seul élément ayant un lien avec la royauté chez Justin, c’était l’herbe royale – ou basilic – qu’il vendait dans sa boutique d’arômes. La filiation avec la Couronne n’était pas évidente.

Après avoir parcouru environ quatre cents mètres devant la foule, posé pendant dix minutes pour toute sorte de photographies et passé de multiples contrôles de sécurité, Justin entra enfin à l’intérieur du *Nautilus*, directement dans la salle de réception.

Par déformation professionnelle, il perçut en premier les odeurs. Au-delà du grand air marin et de ses propres effluves, il y avait un peu de charbon, de chêne, d’*aloe vera*, d’huile de cèdre, de vinaigre blanc (*ayant probablement servi à faire briller les cuivres*, pensa-t-il), d’aluminium et de pommes de terre à l’eau en cours d’épluchage.

Mais avant tout, il y avait une fragrance de conifère qui semblait ne venir de nulle part...

« Ça sent le sapin » furent donc les premiers mots de Justin à bord du bateau en partance pour le plus important voyage humain réalisé ces trois dernières années.

— C’est notre arbre magique, planté au niveau de la salle de réception.

Justin pivota vers l'homme qui lui avait répondu. La quarantaine, de courts cheveux bruns disciplinés, un costume taillé sur mesure, les épaules carrées, le regard noir et brillant, un petit sourire à la fois respectueux et soucieux sous une fine moustache élégante et millimétrée...

L'homme qui avait répondu était au moins lieutenant à bord du bateau.

La main large et ferme qu'il lui tendait renforçait cette impression.

— Capitaine Nieman, se présenta-t-il.

— Je suis honoré, Capitaine.

— Vous pouvez m'appeler Nemo, bien sûr. Tout le monde fait ça, à bord.

— Oui, bien sûr... Comme le capitaine du roman ?

— Non, comme le poisson-clown.

Le capitaine se détourna et Justin garda la main tendue quelques instants.

Il ne savait pas si son hôte plaisantait ou était sérieux ; dans les deux cas, cela signifiait qu'il avait le sens de l'humour, donc que l'hypothèse du poisson-cl... Il arrêta là sa réflexion. Peu importait le surnom ou l'âge du capitaine : il était à bord du bâtiment le plus secret, pour un voyage troposphérique, à quoi bon se préoccuper d'autre chose ?

Justin fut invité à rejoindre les dix autres passagers près du bar, quatre femmes et six hommes. Il manquait un des millionnaires.

Les premiers arrivés avaient hâte de visiter le Nautilus. Le second capitaine leur demanda de bien vouloir patienter, afin de faire une découverte commune.

— On aura un tarif de groupe, j'espère ? plaisanta un des invités.

— Certainement. Nous vous proposons d'ailleurs de prendre la carte *all-inclusive* qui vous permet d'avoir accès à toutes les activités et vous évite de passer huit jours en cale.

Pendant deux secondes, les invités se demandèrent si le capitaine essayait de les divertir ou parlait sérieusement. Ils imitaient à la perfection une classe menacée de punition générale par le professeur, et par réminiscence l'un d'entre eux chercha un bouc émissaire à dénoncer.

— Je plaisante, tout est déjà inclus ! rassura Nieman.

L'ambiance s'affaissa comme un soufflet raté. L'humeur redevint joviale et l'excitation perceptible au sein des passagers. Lorsque Guinoc, le dernier d'entre eux, arriva avec dix minutes de retard et en kilt, il fut accueilli chaleureusement et sans remarque sur l'intérêt d'investir quelques thalers dans une horloge ou une montre, afin d'éviter de rater sa vie et ses rendez-vous.

Justin remarqua que le capitaine était beaucoup plus réservé, comme s'il avait quelque méfiance à l'encontre de ce millionnaire écossais sur son bateau. Il attribua ça à une aversion pour les retardataires ou une quelconque ascendance anglo-saxonne.

Les membres de l'équipage et les douze heureux passagers suivirent et écoutèrent le capitaine Nieman qui leur présenta l'imposant voilier.

— Vous êtes à bord du plus grand brick-goélette jamais construit.

— Qu'est-ce c'est, un brick-goélette ? demanda Justin.

— Un brick est un bateau possédant un grand mât à l'arrière et un mât de misaine à l'avant, récita le capitaine. La particularité du brick-goélette est d'avoir une seule voile sur le grand mât, la brigantine.

— C'est d'ailleurs pourquoi il est également appelé brigantin, expliqua le second.

— Voilà.

Le capitaine aimait avoir le dernier mot. Il était du genre à ne jamais dire « bonjour, bonsoir ou bonne nuit » en premier, pour pouvoir se garder la possibilité d'y répondre et d'ainsi clore la conversation.

Ils poursuivirent leur visite par les cabines, richement décorées sur des thématiques marines. Celle de Justin était tapissée de coquillages aux couleurs nacrées. Le lit en albâtre ressemblait en tout point à une coquille Saint-Jacques.

Il était ravi d'avoir évité la chambre Crabe, qui avait été attribuée à Guinoc. Justin aurait pu jurer que le capitaine avait éprouvé un plaisir certain en annonçant son lieu de résidence à l'Écossais.

La visite se poursuivit avec la salle des machines. Le chef mécanicien apporta quelques notions sur les mécanismes de vol du *Nautilus*.

— Dès que l'ancre sera levée et les amarres larguées, nous utiliserons un double système de vol, combinant les voiles et les vingt-cinq hélices, réparties autour de la coque, qui servent à propulser le bateau à bonne vitesse dans l'eau et dans les airs.

Justin songea qu'il aurait été aussi simple d'utiliser la propulsion de son chauffeur de skate.

— En cas d'avarie, précisa le second capitaine, nous avons également trois ballons, semblables à des montgolfières, qui peuvent maintenir *le Nautilus* en vol aérostatique. Et bien sûr, pour notre sécurité, nous avons des canots-planeurs de sauv...

— Cela n'intéresse personne, coupa sèchement le capitaine.

— Quand m...

— Il n'y a jamais eu de problèmes au cours des vols de mon bateau ! Il est réputé *insubcielsible*... Et rassurez-vous, ajouta-t-il en se tournant vers la gent féminine, nous avons même déjà embarqué des femmes sans souci.

Il avait prononcé cette dernière phrase sur un ton amusé. Justin le suspectait de détourner l'attention de ce qu'il venait de faire : couper la parole à son second capitaine lorsque celui-ci avait parlé des canots-planeurs. Y avait-il quelque chose à ignorer à ce propos ?

Ils montèrent ensuite sur le pont principal, accueillis par les applaudissements d'une foule toujours aussi nombreuse. La petite excursion au sein du voilier, somme toute assez classique, leur avait presque fait oublier le caractère exceptionnel de l'expédition. Ils s'embarquaient pour une altitude que peu d'hommes avaient connue !

Sur le pont, le capitaine montra les poulies des palans, expliqua brièvement l'utilisation des winchs et la différence avec un guindeau, d'axe horizontal. Il perdit définitivement tout le monde lorsqu'il expliqua que la drisse servait à hisser la brigandine maintenue par la bôme, un espar métallique supporté par la balancine frappée dans le cockpit.

Non sans amertume, Nieman abandonna l'idée d'expliquer la prise de ris et préféra se cantonner aux bases...

— L'heure est venue de dire au revoir à la terre ferme, messieurs-dames.

Le capitaine leur proposa de retourner à l'intérieur, ou de profiter du décollage depuis le pont, en s'attachant sur des sièges prévus à cet effet.

— Il n'est pas question de changer de position durant les trois premières heures.

Le groupe se scinda en deux.

Voyant que Guinoc optait pour les cabines, Justin décida de rester sur le pont. Il pourrait poser quelques questions au capitaine, entre deux manœuvres, sur sa visible répulsion envers l'Écossais.

Une fois que tout le monde se fut installé, que les consignes de sécurité furent dites et mimées, le bateau démarra.

— Trop de bateaux, devant mes yeux, s'en sont allés, déclama un des plus grands poètes Bonaliens sur le port.

Hélas, la vague générée par douze hélices allumées simultanément éclaboussa généreusement ceux qui n'avaient pas voulu se reculer du bord, et du *Nautilus*, l'alexandrin ressembla plutôt à « trop de bat-PLOUF ».

Le port était déjà loin, et le capitaine s'activait toujours pour maintenir les voiles dans un axe permettant une portance optimale.

— Le beaupré se lève, hurla-t-il, en désignant le mât incliné à la proue du navire.

Chacun ressentit la petite secousse du décollage. Ils venaient de quitter le niveau de la mer ! L'eau s'écoula du bateau, de façon de moins en moins perceptible.

Tous les invités étaient émerveillés.

Justin se demanda quelle vision pouvait avoir les gens restés sur le port. Ce mât ne disparaissant pas à l'horizon devait être troublant ; il espérait que cela ne remettrait pas en cause la sphéricité de la Terre dans leur esprit...

Il profita d'une pause du capitaine pour aborder avec finesse et précaution le sujet de la rancœur envers Guinoc.

— Dites donc, vous ne le trouvez pas un peu bizarre, vous, l'Écossais ?

Ce n'était peut-être pas aussi subtil qu'il l'avait imaginé de prime abord, mais l'appât fonctionna...

— Ah, vous aussi ! Il me semble louche...

— Cette façon d'arriver en retard, enchaîna Justin sans trop savoir où le mènerait son bluff... Une telle journée ! Ça doit cacher quelque chose, non ?

— Tout à fait ! Vous savez ce que je crois ?

— Non ?

— Je pense que c'est un pirate de l'air... Et vous savez ce qu'il veut ?

— Non ?

Le pêcheur était dépassé par les événements. Le poisson s'était ferré tout seul, et était en train de se ramener dans le panier de pêche. À ce rythme-là, il allait se mettre dans la poêle et allumer le gaz lui-même.

— Il veut gouverner le dernier continent !

— *Le Mary Céleste* ?

— Tout juste !

Le dernier continent était le surnom du *Mary Céleste*, le plus grand vaisseau aéro-maritime de tous les temps. Il ne s'agissait pas d'un voilier comme *le Nautilus*, mais d'un gigantesque canot de sauvetage troposphérique qui naviguait depuis huit ans.

Le gaz à l'intérieur de celui-ci était maintenu à température quasi constante grâce à des capteurs utilisant les rayonnements ultra-violets du soleil le jour et les infrarouges de la Terre la nuit.

Il y avait à bord un écosystème qui permettait de se passer d'escales terrestres. De loin, on aurait dit une planète recouverte d'une forêt. Tout le monde le surnommait le dernier continent.

Le terminus avant le vide.

Pour les écologistes, c'était le neuvième continent ou *la poubelle céleste*. Elle déversait dans le ciel, sur terre et sur les mers autant de déchets qu'un pays de cent millions d'habitants. De nombreuses pétitions avaient circulé à travers le monde, pour réclamer le remorquage du bateau. Mais il était économiquement difficile d'y répondre favorablement en absence d'entente internationale. Et chaque pays se renvoyait la balle, refusant de reconnaître la moindre responsabilité dans ce désastre...

Plusieurs dizaines de personnes avaient vécu sur *le Mary Céleste*. Un jour, tous avaient disparu, sans explication.

— C'est moi qui ai découvert *le Mary Céleste*, vide.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? s'enquit Justin.

— J'étais sur *le Nautilus*, nous partions pour une expédition au-dessus du Pacifique. Près du pôle d'inaccessibilité céleste, j'ai vu *le Mary Céleste*.

— Le pôle de...

— C'est le point le plus loin de tout port aéro-maritime, expliqua le capitaine. L'un des endroits les plus dangereux du monde. Là-bas, personne ne vous entend crier.

Le capitaine s'installa près de Justin, plus confortablement.

— J'étais étonné de ne pas recevoir de message de leur part et de constater que le pont était vide.

— Vous êtes allé voir ?

— Oui, nous avons débarqué sur place. Il manquait un canot de sauvetage et tout semblait avoir été quitté précipitamment.

— Qu'est-ce qu'il leur est arrivé ?

— Nous ne l'avons jamais su. Quelques illuminés évoquent un enlèvement extra-terrestre, ou une combustion spontanée des corps. Certains pensent à une folie généralisée due à des champignons avariés, mais l'écosystème était encore tout à fait sain.

— Ils auraient pu être attaqués par des pirates de l'air, proposa Justin.

— Qui aurait laissé *le Mary Céleste* et ses richesses ?

— Quelles richesses ?

— Sur le plan technologique, le bateau était en avance sur les autres. Les habitants à bord étaient considérés comme des excentriques, voire des gens un peu marteau. Ils prenaient des photographies argentiques au daguerréotype de tout et n'importe quoi : plat cuisiné, soleil, cadeau...

— Trente minutes pour le cliché d'un plat ?

— Oui... Et il y a autre chose : ils s'écrivaient sur les murs de cabine des uns des autres.

— Qu'écrivaient-ils ?

— Tout ! Ils décrivaient le plat qu'ils venaient de photographier par exemple. Puis les autres navigateurs passaient quotidiennement dans les maisons de leurs voisins, pour pouvoir donner une appréciation : ça j'aime, ça je n'aime pas.

— Mon Dieu...

Justin avait peine à y croire. La civilisation à bord du *Mary Céleste* semblait complètement lunatique. La raréfaction de l'oxygène à haute altitude devait être en cause.

— Ils étaient visiblement en train d'essayer de dresser des oiseaux voyageurs pour se faire passer plus rapidement de petits messages, poursuivit le capitaine.

— Mais ils vivaient à combien ?

— Oh ! vingt-six, je crois. Trente, grand maximum.

— Vous ne pensez pas que c'est à cause de leurs inventions qu'ils ont disparu ? Une lubie qui aurait mal tourné ?

— Je penche plutôt pour une évacuation précipitée. Ils ont dû avoir peur de quelque chose : de la fumée, un capteur défaillant, ou tout autre élément angoissant. Peut-être une nouvelle expérience qui a raté.

— Ça ne serait pas étonnant.

— J'imagine qu'ils sont alors tous montés dans le canot de sauvetage manquant, en attendant de voir s'il était prudent de retourner à bord, et qu'ils ont été bousculés par un orage ou une tempête.

Justin connaissait vaguement l'histoire du dernier continent, mais racontée par le capitaine Nieman, ça avait une autre saveur. Il décida tout de même de recentrer la conversation sur l'Écossais.

— Et donc vous pensez que Guinoc va vouloir l'aborder à partir du *Nautilus*, pour en devenir le capitaine ?

— C'est tout à fait possible. Il suffit de grimper à bord pour se l'approprier.

— Vous y êtes monté, vous, lorsque vous l'avez trouvé...

— Mais j'en suis reparti. Je ne serais capitaine que si j'y restais.

— Selon quelle loi ?

— Aucune. L'embarcation est devenue un bateau fantôme, dérivant dans des cieux internationaux, en dehors de toute juridiction.

— Il n'y a rien sur le plan juridique dès qu'on quitte les zones territoriales ?

— Non. Enfin, si, il y a la SolaSky...

— La quoi ?

— La SolaSky, pour *Safety of Life at Sky*.

Il a un accent anglais à couper des moutons espagnols au couteau, pensa Justin, mélangeant divers aphorismes et la vision des nuages qu'ils venaient de traverser.

À quelques mètres à peine du *Nautilus*, une mer de nuages s'étendait à l'infini. Le monde semblait plus vaste vu d'ici, le ciel était plus bleu, le soleil plus brillant. Les nuages étaient des masques à superlatifs.

— C'est la convention internationale pour la sauvegarde de la vie humaine en ciel, continua le capitaine.

— Oui, je sais. Mais il n'y a pas de vie humaine sur *le Mary Céleste*... comprit Justin.

— Voilà, du coup, ils ne sont pas concernés.

— Mais si Guinoc monte à bord...

— Il sera capitaine. Libre à lui de demander de l'aide ou pas.

— Il faudra bien faire quelque chose, un jour...

— Le bateau finira par arriver sur des cieux nationalisés. Tous les pays le regardent dériver, en espérant qu'il n'arrive pas chez eux.

— Que se passerait-il s'il...

— Il devra être remorqué, coupa le capitaine.

Le coût de déplacement du *Mary Céleste* serait une ruine pour le pays le voyant dériver dans ses cieux nationaux. Nieman n'eut pas besoin de le préciser pour que Justin comprenne où il voulait en venir.

— On ne peut pas juste le piloter jusque sur Terre ?

— Personne ne peut diriger *le Mary Céleste*. Les commandes ont été étudiées pour répondre à tous les membres de l'équipage, et uniquement à eux. Il n'était pas prévu que tous allaient disparaître simultanément.

— Mais s'il reste là, il risque de se désagréger petit à petit, et larguer ses déchets, ses huiles, son pétrole, ses câbles dans l'océan, sur Terre...

— Oh ! non, ne me dites pas que vous êtes un de ces fichus écolos ? s'énerva soudain le capitaine.

— Non, non, calma Justin. C'est juste que je n'aime pas me prendre des morceaux de continent sur le coin de la tête en allant travailler. C'est typiquement le genre de choses qui peut me mettre de mauvaise humeur.

— Je peux le concevoir. Enfin, toujours est-il que je n'accepterai pas qu'un type profite de mon vaisseau pour prendre le contrôle du *Mary Céleste*.

— Je vois, vous avez une réputation en jeu.

— *Le Nautilus* régit une partie de l'économie mondiale. Les places s'arrachent à prix d'or. Nous avons tout pour être une bulle spéculative. Le moindre scandale risque de nous faire éclater...

— Dans ce cas, il faut que je vous aide. Le plus simple, c'est de chercher à vérifier si Guinoc ne monte pas à bord d'un des canots de sauvetage du *Nautilus*.

— Vous pourriez essayer de garder un œil sur lui et me prévenir en cas de comportement suspect ?

— Bien sûr, conclut Justin.

Le passager était ravi de servir dans une histoire de lutte contre la piraterie céleste. Il s'imagina un instant batailler sévèrement au sabre sur un mât de bateau, puis se rappela qu'il avait le vertige à partir de la deuxième marche d'un escabeau.

Quatre jours passèrent sans le moindre souci.

La vie à bord du *Nautilus* était si reposante que les heures se gravaient dans les mémoires comme des minutes. Les journées s'enchaînèrent sans que Guinoc ne pose le moindre souci. Il était surveillé de près par Justin et le capitaine Nieman qui avaient sympathisé.

Le cinquième jour, ils arrivèrent à proximité du pôle d'inaccessibilité. *Le Mary Céleste* apparut à l'horizon. Le capitaine décida de réunir tout le monde pour raconter l'histoire du dernier continent. C'était également un moyen de surveiller l'Écossais.

Soudain, pendant l'anecdote relatée par le capitaine, Guinoc s'excusa et prit congé, à cause de nausées.

— Asseyez-vous ici, ça va passer, proposa le capitaine.

— Non, merci, je préfère retourner dans ma chambre...

— Attendez, je peux vous faire une tisane à base de basilic, proposa Justin en adressant un clin d'œil au capitaine. L'herbe royale ! Ça ne se refuse pas !

— Non, je ne préfère...

— Mais si, mais si, écoutez donc votre ami. Il va rester avec vous, de toute façon, je lui ai déjà raconté.

Le capitaine allait en avoir encore pour une bonne heure avec les multiples questions que les passagers lui poseraient sur les bateaux fantômes. C'était un thème au mystère très vendeur... Il se sentit rassuré de voir Justin accompagner l'Écossais, qui se résigna à la suivre.

— Détendez-vous, dit Justin à Guinoc, en ouvrant la porte de sa chambre.

— Je ne me sens pas très bien...

— J'ai ce qu'il vous faut pour les nausées. Vous allez voir, c'est très efficace !

De plus en plus pâle, l'Écossais s'assit au bord du lit. Justin lui apporta rapidement une tasse de tisane.

— C'est froid.

— Goûtez, vous verrez, ça va aller mieux.

Guinoc but une gorgée et sentit ses nausées disparaître. C'était effectivement très efficace... Ses paupières se fermèrent et il tomba à la renverse dans le lit.

— Bonne nuit, murmura Justin, en jetant un sac sur son épaule.

Il se faufila dans le couloir, se dirigea vers les canots de sauvetage que le capitaine lui avait indiqué, grimpa à bord et commença à ramer en direction du dernier continent.

Le millionnaire retardataire avait été un excellent bouc émissaire. Grâce à lui, Justin avait obtenu tous les renseignements qu'il désirait de la part du capitaine.

Une demi-heure plus tard, la petite barque continuait de voguer sur la mer de nuages. Justin entendit un cri sauvage provenant du *Nautilus*. Le capitaine Nieman avait sûrement découvert le mot qu'il avait laissé à son encontre. Il devait pester d'avoir été dupé par un vendeur d'arômes, un écolo portant des chemises en coton, se déplaçant en skate-taxi.

Mais Justin était trop loin désormais pour que le *Nautilus* puisse l'arrêter.

Il y aurait bientôt une vie à sauver sur le *Mary Céleste*.



LES AVENTURES D'ACE BURTON – ET IL MORDIT A L'APPOINT

« Alors, conclut Antoine Bourdon, vous serez vraiment prêt à tout pour la retrouver ? »

— Ramenez-la par tous les moyens, répondit le client, je vous paierai le prix qu'il faudra.

— Bien...

Antoine Bourdon se leva, en prenant garde dans la pénombre ambiante de ne pas faire vaciller l'une des nombreuses piles de dossiers qui encombraient son bureau, et raccompagna M. Seul à la porte.

— Je peux vous poser une question ? demanda ce dernier en regardant la vieille porte en bois.

— Faites toujours.

— Pourquoi cette pancarte, M. Bourdon. « Ace Burton, *private eye* », lut-il. C'est un pseudonyme, c'est ça ?

— Mmmm... En quelque sorte.

Il préférerait ne pas s'étendre aujourd'hui sur la nécessité — selon lui — d'angliciser son nom quand on appartient au milieu des détectives privés. Son nombre de propositions d'affaires en avait été grandement augmenté — hélas, il n'en avait pas vraiment été de même du nombre de cas résolus.

— Allez, je vous tiens au courant pour votre femme, ajouta-t-il en refermant la porte.

Antoine Bourdon était pressé d'éteindre les dernières lumières pour parfaire l'obscurité, et d'aller s'allonger sur le canapé. Avant de pouvoir s'étendre, il en ôta maladroitement quelques papiers poussiéreux (plusieurs mois de loyers impayés, des factures de Dieu-sait-où, des lettres de menace de clients mécontents, des dossiers d'enquêtes en cours ou inachevées, des articles de journaux découpés à la va-vite...)

« Ah », soupira-t-il.

Sa tempe droite battait sur un rythme effréné. Ace Burton avait du cœur, mais dans la tête. C'était sa sixième crise migraineuse du mois et sa boîte de paracétamol était vidée depuis la précédente. Son médecin refusait de lui donner un autre traitement et Antoine pensait sérieusement à en changer. (Il ignorait que cette idée était récurrente dans les rêves les plus fabuleux du Dr. Bernard, qui n'en pouvait plus de ce détective migraineux qui « omettait » toujours de le payer). L'affaire de monsieur Seul allait devoir attendre quelques heures...

Pendant ce temps, quelque part dans un train, une femme élégante replace ses cheveux sous son foulard. Derrière ses lunettes de soleil, des larmes coulent le long de pommettes délicates. Madame Seul est partie pour ne jamais revenir, mais avec un recul de six cents kilomètres, son mari lui manque. Le mot qu'elle lui a laissé à la hâte (« je suis partie au marché ou à la banque, ne m'attends pas, il reste du poisson avec du riz, je t'aime, ne m'attends pas je vais revenir ») aurait laissé tout amateur de finesse sur sa faim. Par chance, monsieur Seul n'en faisait pas partie.

— Encore ? s'étonna M. Seul au téléphone. Mais que diable faites-vous avec mes billets de cent euros depuis deux jours ? Vous les mangez ?

— Je travaille, je... je cherche, expliqua Ace Burton.

— Vous pensez être sur une piste ?

— C'est ça, voilà. Vous avez bien dit que vous y mettriez les moyens, non ?

— Oui, enfin, j'ai aussi demandé des résultats.

— Ca n'est pas du garanti ou remboursé, mais je fais mon possible pour retrouver votre dame. Après, si vous n'êtes pas satisfait... ajouta Ace avec tous les sous-entendus dont peut être capable un détective qui veut se faire payer.

— Non, non, corrigea rapidement le client. Bon, je les dépose comme d'habitude...

— C'est ça, dans la boîte aux lettres. Merci bien.

Et il raccrocha.

Cette affaire était décidément une aubaine. Les amoureux sont toujours prêts à donner une fortune pour retrouver leur dulcinée.

Il n'était pas encore tout à fait sûr de ce qu'il était en train de faire, mais une forme de plan se précisait dans son esprit embrumé. Sa migraine semblait lui avoir donné une lucidité tout à fait insoupçonnée jusqu'alors. Encore une ou deux comme celle-là, et il pourrait s'attaquer aux dossiers « affaires en cours ». Pour s'en féliciter, et peut-être précipiter une crise migraineuse, il se servit un petit verre de cognac.

Le lendemain, assis à la terrasse du café de la gare, Antoine Bourdon tremblait en cherchant son porte-monnaie. Une fois n'est pas coutume, ce n'était pas seulement la privation d'alcool ou de caféine qui était en cause, mais également un manque certain et cruel de sommeil.

L'appareil photo Minolta en bandoulière, il restait assis à la table la journée entière depuis trois jours, ingénieusement déguisé en détective puisque, répétait-il à qui voulait l'entendre, « les détectives sont censés s'habiller comme des gens normaux, donc si je m'habille en détective... » (Pour le reste, il laissait la phrase en suspens et faisait des moulinés avec les bras, que son interlocuteur pouvait interpréter comme bon lui semble, généralement avec un sourire entendu). Lorsqu'il partait le soir, il payait ses trois consommations de la journée avec un billet de cent euros.

Le café n'était pas une piste, un indice ou un lieu où la femme reviendrait fatalement, c'était beaucoup plus que ça : une source d'inspiration.

Pour Thierry Frethun, être le patron du « café de la gare » n'était pas une vocation, une histoire de famille ou un métier qui gagnait bien, c'était beaucoup plus que ça : l'occasion de trouver des sujets de conversation aux réunions du syndicat des buralistes régionaux qu'il présidait. Cela faisait maintenant trois jours qu'il rédigeait mentalement sa note pour la réunion de ce soir. Actuellement, les idées principales tournaient autour du thème des détectives privés et de leur absence de monnaie.

« Cela fait maintenant trois jours, songeait-il, qu'un louche individu à la piètre tenue vestimentaire rôde littéralement dans mon café et ne me paie qu'en grosses coupures, à savoir dix fois le tarif respectable de sa consommation. Sa présence *épouvantaillesque* fait fuir la plupart des clients, et comme il reste toute la journée devant ma vitrine, mes revenus se sont fort *modestis* (M. Frethun, président du syndicat depuis huit ans, offrait à chaque réunion du vendredi son petit lot de néologisme). Je sais que le client est roi et qu'en refuser un, c'est refuser un steak. (Il offrait également quelques maximes marquantes que les syndiqués reprenaient, bien souvent sans en saisir le sens profond — si tant est qu'il y en ait un). Mais quand le steak donne un mauvais goût au repas, il faut le jeter. Si quelqu'un a une idée pour me débarrasser de cet ersatz de détective, toute proposition sera la bienvenue. »

Le soir même, aucune idée ne lui vint de la réunion. Mais lorsqu'il rentra chez lui, dépité, sa femme lui lut un article de droit des plus passionnants (si tenté soit-il...)

Quand Ace Burton arriva au café de la gare le lendemain, vers neuf heures, armé de son Minolta et d'un sandwich, le patron ne put réprimer un terrible sourire. Le détective commanda une bière pression sans regarder la carte, par ailleurs cachée comme la majeure partie de sa vision, par le rebord tombant de son chapeau.

Le serveur prépara la boisson, puis le patron (au sourire totalement dément) se proposa pour la porter lui-même, exceptionnellement. C'était une très belle journée.

Madame Frethun frémissait. Et si c'était vrai ?

Elle voulait en savoir plus !

Le soir, Ace Burton demanda l'addition de ses quatre consommations et déposa le billet de cent euros que son client lui avait déposé la veille. Le serveur ramassa, débarrassa... et ne revint pas. Le détective patienta quelques minutes puis le vit quitter le café pour rentrer chez lui.

— S'il vous plaît ! l'interpella-t-il. Je crois que... vous avez oublié ma monnaie.

— Apparemment non, monsieur. Le patron m'a dit qu'il la gardait.

— Pardon ?

C'était une intonation interrogative des plus rhétoriques et Antoine entra comme une furie dans le café. Le patron, Thierry Frethun, attendait derrière le bar, un sourire satanique reliant ses deux lobes d'oreilles.

— C'est vous le patron ?

— Tout à fait monsieur. C'est fermé, monsieur, répondit sur un ton ironique Thierry Frethun.

— Je crois que vous avez gardé ma monnaie par inadvertance... C'était un billet de...

— Un billet de cent euros, l'interrompit le patron. Oui, je m'en souviens très bien. Comme depuis quatre jours, d'ailleurs. C'est pourquoi j'ai décidé de lancer dès ce soir une grève d'appoint.

— Une grève d'appoint ? répéta Ace.

— C'est ça. Je ne rends plus la monnaie à partir de maintenant, et jusqu'à nouvel ordre.

— Mais ça n'est pas légal !

— Oh que si ! s'exclama le patron, en brandissant brusquement un papier. J'ai là une copie du décret du 22 avril 1790, article 7... « Pour éviter toute discussion dans les paiements, le débiteur – donc vous – sera toujours obligé de faire l'appoint et par conséquent de se procurer le numéraire d'argent nécessaire pour solder exactement la somme d'argent dont il sera redevable », lit-il. Je ne suis pas obligé de vous rendre votre monnaie. Donc si vous n'avez pas d'autre moyen de paiement, je garde votre billet.

— Je... commença Ace. C'est honteux !

Il n'avait pas d'autre moyen de paiement puisque sa carte bleue avait été avalée depuis des lustres par un distributeur automatique, et que son chéquier lui avait été retiré pour des raisons encore obscures de « solde négatif » (en effet, c'était la période des soldes, mais il ne voyait pas bien le rapport — sans argent, il ne pouvait pas travailler, et donc pas gagner d'argent...)

Tandis qu'Ace Burton s'éloignait, le serveur trépigna sur place en admirant le billet. Il venait de réussir un double exploit : faire payer un café, deux whiskys et une bière, cent euros, et se débarrasser de l'épouvantail. Quelle magnifique journée, décidément !

En rentrant chez lui, Antoine Bourdon se précipita dans son frigo et en sortit quelques bouteilles d'alcools divers et variés. Il n'en pouvait plus de boire si peu dans la journée.

Le téléphone sonna, mais il ne décrocha pas. Il devait encore appeler des amis journalistes pour leur proposer un petit fait divers. A défaut de scoop, quand la période est calme, ça leur fait si plaisir...

Madame Frethun regardait les photos. Ca ne faisait aucun doute qu'il s'agissait bien de son mari, en trop charmante compagnie.

Si seulement elle en savait plus ! Il lui fallait reparler à cet homme, mais il était injoignable. Elle n'en pouvait plus d'attendre des réponses aux innombrables questions qui harcelaient son esprit depuis la veille.

Madame Seul avait décidé de rentrer chez sa mère dans deux jours, après quelques journées d'escapade entre deux hôtels sans confort, histoire de préparer son arrivée. Là-bas, il saurait la retrouver s'il l'aimait vraiment, et peut-être pourraient-ils s'expliquer.

Pendant ce temps, monsieur Seul passait ses journées et ses nuits assis dans son vieux fauteuil à se morfondre. Ses recherches n'avaient rien donné : sa femme n'était ni chez sa famille, ni chez ses amis. Il était seul, comme son nom l'y avait toujours prédisposé, et plus triste que jamais.

Le lendemain matin, Thierry Frethun avait enfin retrouvé le sourire sain et naturel d'un homme heureux vivant sans soucis ; mais sa bonne humeur rétrécit comme peau de chagrin lorsqu'il aperçut le détective s'installant une nouvelle fois en terrasse. Il sortit, furibond, fit des gestes de colère auxquels aucune parole ou aucun balbutiement ne réussit à se joindre, puis rentra précipitamment calmer ses nerfs. Les dernières grasses matinées du quartier furent interrompues par le cri qu'il poussa.

Ace Burton demanda au serveur une bière, et rajusta son chapeau avant de viser de son objectif des touristes qui semblaient initialement intéressés par un petit café en terrasse.

Plus tard dans la journée vinrent les deux premiers « vrais clients » (selon les termes du patron). L'un d'entre eux possédait un appareil photo, mais n'avait pas l'air d'un vulgaire détective. Le patron vint prendre leur commande lui-même, pour montrer un peu plus, si besoin en était, son exaspération vis-à-vis d'Ace Burton.

Lorsque les deux clients demandèrent l'addition et payèrent avec un billet de cinquante euros, le patron hésita un court instant puis donna la monnaie à rendre au serveur.

— Ah, bravo ! s'exclama Ace Burton. On leur rend la monnaie, mais pas à moi !

— Qu'y-a-t-il ici ? s'enquit le patron, qui se doutait de cette réaction.

— Je ne sais pas, répondit l'un des deux clients, ce monsieur dit qu'on ne rend pas la monnaie ici.

— Si, si, on la rend, rétorqua le patron en lançant un regard noir au détective. Vous pouvez y aller.

— Ah que non ! Vous êtes en grève, ou vous ne l'êtes pas !

— Je ne suis pas en grève avec tout le monde, je ne le suis qu'avec vous.

— C'est de la discrimination, alors, ajouta sur le ton de la conversation l'un des deux « vrais clients ».

Thierry Frethun ne savait plus quoi dire. Il avait été si content quand sa femme lui avait expliqué cette vieille loi encore en vigueur. Maintenant, s'il continuait uniquement pour Ace Burton, il serait accusé de discrimination ; et s'il arrêta, l'autre passerait encore des jours et des jours ici, à faire fuir le client.

Il n'avait pas vraiment le choix...

— Eh bien, puisque c'est comme ça, je suis en grève avec tout le monde ! Rendez-moi votre monnaie !

— Certainement pas, répondit l'un des deux clients, mais par contre, je vais appeler une équipe. C'est formidable, écoutez : je suis journaliste, je vais faire un petit reportage sur vous et votre grève et dès demain, vous êtes dans le journal télévisé régional.

— Une coïncidence comme ça, ajouta le deuxième client, il faut sauter dessus. Moi, je fais un article écrit et demain vous êtes dans les faits divers de la presse. On va faire une telle pub à votre café que les clients vont venir dépenser leurs grosses coupures, rien que pour voir.

Le patron ne sut pas quoi dire, et resta donc bouche bée pendant que les deux clients passèrent des coups de fil. Était-ce une vraie chance, une publicité néfaste ? Il n'en savait rien, il avait tout au plus le léger sentiment d'être manipulé. Ace Burton regardait la scène d'un air amusé.

Une petite demi-heure plus tard, les caméras investirent la place.

Le lendemain après-midi, à la gare, madame Seul eut l'impression d'être étrangement observée. Il lui fallut attendre d'être dans le train pour comprendre : son voisin lui expliqua que sa photo était passée au journal télévisé, ainsi que dans la presse (il lui montra le journal). L'histoire était amusante : un détective la cherchait partout et s'était attardé pour les raisons de son enquête à un café ; comme il ne payait qu'en grosses coupures, le patron, las de lui, décida de faire une « grève d'appoint » en évoquant une loi vieille de plus de deux cents ans. La presse s'était emparé de l'affaire, et le détective en avait profité pour glisser un mot de ses recherches. Bons joueurs, les journalistes avaient gardé la photo de la cliente et le numéro de téléphone du détective.

Madame Seul passa le reste du parcours à sourire, et décida de rentrer chez elle.

Monsieur Seul attendit un coup de fil particulier toute la journée, mais jamais il ne vint. Le détective avait finement joué — ou peut-être eu beaucoup de chance et de relations — mais ça ne suffisait pas. S'il savait où sa femme se trouvait, il l'aurait déjà appelé...

En revanche, ses amis, ses proches, tout le monde était maintenant au courant du départ de sa femme, et tout le monde l'appelait ou venait lui rendre une petite visite, « comme ça, en passant ».

Lorsqu'on frappa à la porte, vers vingt heures, il hésita à se déraciner des coussins. Encore un ami certainement, et il n'en avait plus envie.

« C'est moi », fit une voix douce et familière du seuil de la porte.

Et il bondit de son fauteuil, comme un diable sur ressort.

Madame Frethun reçut un coup de téléphone. Le détective qui l'avait appelée la fois dernière s'excusa platement et expliqua que ça n'était pas son mari sur les photos, et que l'enquête qu'il avait menée sur lui était négative.

Il hésita un moment à lui avouer qu'il l'avait manipulée : en lui donnant de fausses photos d'un type ressemblant de loin vaguement à son mari, il lui avait expliquée suivre une affaire de liaison extra-conjuguale, impliquant monsieur Frethun. Pour les « besoins de l'enquête », il souhaitait qu'elle lui parle du décret sur l'appoint, pour qu'il puisse éloigner de sa terrasse le détective qui l'empêchait de retrouver sa maîtresse en toute sérénité... La femme était facilement tombée dans le panneau. Finalement, si faute avouée est à moitié pardonnée, faute non avouée est totalement oubliée. Il raccrocha sans rien lui dire de ses manigances.

Les journalistes avaient raison : la publicité, aussi néfaste aurait-elle pu être, avait rapporté énormément à monsieur Frethun. Il avait employé nombre de néologismes et de maximes dans un article poignant sur la dure réalité de son métier, et depuis les clients affluaient, chargés de billets un peu trop élevés pour leur consommation, et s'amusaient à réclamer leur monnaie sur un air entendu. Les blagues fusaient, mais finalement, la grande gagnante était la caisse enregistreuse.

C'était une excellente journée. Dommage qu'elle soit due à un type si exécrable qu'Ace Burton... étrangement disparu de la circulation.

Ace Burton était à nouveau allongé dans son canapé, profitant d'une nouvelle crise migraineuse pour essayer de résoudre une autre affaire. En vain. Un coup de maître comme celui-ci lui arrivait une fois par décennie...

Le téléphone sonna. Il en avait assez de tous ces coups de fil : remercier ses amis journalistes pour leur coup de pouce (qui aurait été inespéré sans le scandale de la grève), rassurer madame Frethun, apprendre par des inconnus que madame Seul revenait en train vers chez elle...

Vingt heures dix : le train était arrivé. Il savait déjà que monsieur Seul allait le remercier, et au nom de son efficacité, lui promettre de le payer le lendemain matin, le remercier encore et lui dire que sa vie sans elle n'était rien, qu'il l'aime, etc.

Mais malgré son mal de tête, il décrocha.

LES LAPINS DE LA LUNE

*J'ai vu dans la lune trois petits lapins
Qui mangeaient des prunes au fond du jardin,
La pipe à la bouche, le verre à la main,
En disant : « Mesdames ! Servez-nous du vin ! »
Comptine enfantine sur *Au clair de la lune*.*

1. COMPTEZ VOUS VOS SOLDATS POUR AUTANT DE HEROS ? (*Jean Racine*)

Ça ne sentait pas la rose.

Au-delà des émanations d'une purée de carottes provenant de la salle commune et des effluves de savons, mousses à raser et alcool s'élevant du chariot placé devant l'ascenseur, il était possible d'humer un incroyable mélange de shampoings, gels et laques s'échappant avec une violence inouïe du salon de coiffure installé au rez-de-chaussée.

Il y avait également dans l'air cette petite odeur caractéristique, un mélange de renfermé, de nostalgie, une coalition de fragrances d'antan, qui faisait dire que ça sentait finalement un peu le vieux.

Le repas venait de s'achever et les résidents avaient maintenant le choix entre regagner leur chambre, assister aux activités récréatives de l'après-midi, ou s'installer dans le salon devant la Télévision à Usage Collectif.

Ledit salon avait été meublé et tapissé avec goût.

Dans les années 1970.

C'est en cette époque saumâtre, houleuse et libérée qu'il était permis à des hommes et femmes de bonne famille de porter des lunettes à verres teintés.

A cause de cette laxité optique, de nombreux décorateurs de l'époque trouvaient fort naturels l'alliance entre un plafond jaunâtre, un carrelage marron et un papier peint couleur chaux vert. Après la chute du marché du verre teinté dans les décennies qui suivirent, le blanc put reprendre sa juste place dans le monde. Il persistait encore quelques vestiges de ce passé fardé des années 70, et ce salon en faisait clairement partie.

Pourtant, à l'exception de quelques irréductibles préférant le confort de leur chambre ou la stimulation intellectuelle d'une partie de Scrabble, presque tous les résidents et le personnel de la maison de retraite s'étaient réunis dans cette pièce. Les appareils auditifs étaient allumés et émettaient des sifflements aigus dissonants.

Le président des Etats-Unis était au milieu d'eux, et leur parlait d'une voix claire, posée. Il connaissait son discours par cœur, préparé et retravaillé depuis plusieurs mois avec son équipe.

Bien sûr, parfois son timbre chevrotait, mais il était hautement probable que les responsables en soient les membranes vieillissantes du téléviseur cathodique.

« Le climat est morose. Il n'y a plus aucun homme qui parvienne à réunir derrière lui des hommes et femmes de tout pays, de tout horizon.

Actuellement, l'heure n'est plus aux héros. Au XXI^{ème} siècle, chaque être humain est glorifié pour ses actions, petites ou grandes, et vivement hué à la moindre de ses erreurs. Ce phénomène est présent dans les entreprises. Les sportifs le connaissent bien également — ainsi que les politiciens. »

Le président fit un sourire si naturel qu'il était impossible de déterminer si cette dernière remarque était improvisée ou déjà écrite.

En réalité, il s'agissait du sourire numéro 3. Comme le moindre de ses gestes, ce petit soulèvement de muscle zygomatique avait été millimétré, filmé, travaillé, corrigé, supprimé, remis, déplacé. Son exécution lors du discours ce jour-là était parfaite, et fit monter un sourire malicieux (numéro 4) aux lèvres du conseiller théâtral du président.

« Avant, chaque nation avait ses héros. Certains appartenaient au passé militaire de nos patries. Guide révolutionnaire, général résistant ou soldat sacrifié ont été et sont encore les modèles de nombreux peuples.

D'autres hommes sont devenus exemplaires par leur goût de l'aventure et de la découverte, qu'elle soit scientifique, géographique ou... »

Il prit son temps, et replaça un sourire de style « amusé et facétieux », audacieux mélange de numéro 2 et 6. Certains résidents retenaient leur souffle, ce qui était quand même potentiellement dangereux à leur âge.

« Pyjama ! »

— Eh beh, fit l'adversaire. Avec un Y compte triple en plus, mon cochon.

— Ouais ! C'est ça, la verve.

— Chut, firent en chœur les personnes autour.

« ... spatiale » conclut le président.

Ça y est, le mot tant attendu était lâché.

La conquête spatiale.

Les résidents avaient l'impression de revoir Kennedy en 1961, annonçant l'arrivée du premier homme sur la lune.

Les souffles repartirent, les mains se décrispèrent des pommeaux de cannes, quelques dentiers se desserrèrent. Les murs étaient soudainement moins marrons, terriblement plus chaleureux. Le XXème siècle s'immisça dans les esprits vagabonds de certains résidents, et un air de jeunesse envahit la maison de retraite.

On ne pourrait pas dire que ça ne sentait plus le vieux, mais il y avait du mieux.

Quelques-uns se voyaient partir dans l'espace, poser le pied dans l'empreinte laissée par Buzz Aldrin, laissant leurs rhumatismes et leurs médicaments à la maison.

D'autres se satisfaisaient de la revanche prise sur le Spoutnik et se sentirent d'âme à bouter à nouveau la tyrannie communiste hors de nos civilisations occidentales, modèle de liberté depuis des décennies.

« Aujourd'hui, nous vivons une époque incertaine, où il n'existe plus de Christophe Colomb, plus de Magellan, plus de Neil Armstrong, vers qui tourner nos regards. Il n'y a plus de découverte majeure aux yeux du monde.

Le globe terrestre se parcourt dans son salon, via Google Earth. Pour les plus audacieux, il se traverse à la carte lors de croisières organisées. Il reste bien quelques explorateurs, mais ils sont devenus des messagers écologiques, des acteurs de documentaire ou des sportifs de haut niveau.

Nous avons conscience qu'il reste énormément à explorer sur Terre, mais nous avons également l'infime conviction que cela sera fait demain, par des robots puis par des hommes. A nouveau, l'espace s'offre à nous.

Les politiciens ne sont plus des héros non plus. Ils ont cessé d'être des militaires guidant un peuple vers la liberté. Ils divisent l'opinion et... »

La phrase fut interrompue par un sifflement plus important s'échappant d'un appareil auditif. Celui-ci fut rapidement éteint.

Le propriétaire émis une plainte, mais une trentaine d'yeux malintentionnés et un coup de canne sur la main lui firent comprendre qu'il serait plus avisé de lire les sous-titres en silence.

« La science progresse dans les laboratoires et dans des revues ultra-spécialisées. Chaque jour nous rapproche d'une meilleure compréhension de l'homme, de la santé, de l'univers.

Des chercheurs sacrifient leur vie pour faire faire un pas de géant à la connaissance. Mais même s'ils sont récompensés des plus hautes distinctions, ils ne s'installent pas dans l'esprit du peuple. Les prix Nobel se succèdent, et malheureusement s'oublient. Leurs travaux sont encore là, mais l'homme...

Leurs pas sont trop grands, ne sont pas freinés par les dangers qu'ont connus les héros d'hier, remettant leur vie entre les mains du destin.

Aujourd'hui, qui pourra faire un petit pas pour l'homme ? »

Un résident se leva soudain, cria « ouais ! » et fit un pas, avant de se laisser retomber dans le fauteuil roulant qu'il ne quittait plus depuis une décennie. Pendant trois secondes, chacun le regarda comme s'il avait vu apparaître la Sainte Vierge, puis leurs regards se reposèrent sur l'imposant téléviseur.

L'instant était capital. L'Histoire était en marche, et cette avancée était certainement plus importante que celle d'un nonagénaire édenté.

Une aide-soignante essaya tout de même d'appeler Lourdes pour demander l'homologation du miracle.

« La crise est là et nous empêche d'avancer. Mars n'est pas accessible avant une vingtaine d'années, mais nous ne pouvons plus attendre toutes ces années.

Nous avons besoin de lever nos yeux tous ensemble, regarder dans la même direction.

Nous avons besoin de liberté, nous avons besoin de conquête.

Notre pays a soif d'aventure.

C'est pourquoi notre nation doit s'engager à faire atterrir l'homme sur la Lune et à pouvoir l'y laisser vivre plusieurs années, avant la fin de la décennie.

La Lune a été visitée par douze hommes, douze Américains, entre 1969 et 1972. Ces héros de la nation ont foulé le sol lunaire, vu les petits et grands cratères à la surface de notre satellite. Ils ont accompli le rêve de tous nos ancêtres et descendants : ils ont touché le ciel de leur propre main.

Mais douze, ce n'est plus assez. La culture et les voyages doivent être ouverts à tous. Vous m'avez élu, entre autre, sur cette promesse. Alors aujourd'hui, je la tiens en vous annonçant solennellement que demain, la Lune sera habitée par des millions d'entre nous ! »

Des sourires et acclamations envahirent le petit salon. Des mains se tendirent, des gens s'embrassèrent, des déambulateurs furent levés au plafond.

Dans un coin de la pièce, une bataille de purée de carottes s'initia même, en souvenir du bon vieux temps. Un souffle de jeunesse transforma pendant quelques minutes le salon en cour de récréation.

La suite du discours n'intéressait plus grand-monde, avec des histoires d'allocations de budget. Peu importe : nous allions retourner sur la Lune, le reste n'était que comptes d'apothicaires.

Toutefois, au milieu de l'euphorie générale qui s'emparait du salon, deux résidents semblaient contrariés.

Le premier venait de voir un yacht malvenu embarquer son Y compte triple.

Le deuxième était resté adossé au mur durant toute l'intervention télévisée, avec une mine renfermée. Les mots du président semblaient le répugner, comme s'il avait été le professeur d'un élève indiscipliné, ou le père d'un enfant dissipé. Il était clair qu'il ne souhaitait pas que quelqu'un puisse retourner sur la Lune.

Il se dirigea vers l'ascenseur. Lorsque les portes se refermèrent, il bougonna : « je t'en ficherais, moi, des cratères... »

2. LA CHANCE NE SOURIT QU'AUX ESPRITS BIEN PREPARES (*Louis Pasteur*)

Depuis la fin des années 50, les progrès en aéronautique avaient permis la mise en orbite de nombreux satellites. Ceux-ci étaient utilisés à visée militaire, scientifique et de télécommunication.

Ces objets devenus péri-terrestres avaient été à l'origine d'une avancée notable dans tous ces domaines, y compris dans notre quotidien sur Terre.

Des sondes d'exploration du système solaire avaient également été envoyées, en nombre conséquent. L'Homme, avide de connaissance, déployait ses meilleurs outils pour creuser l'infini de l'espace, mais aussi découvrir le passé et l'avenir. Il s'amusait à capturer les premiers instants de l'univers, comme un enfant remontant le temps pour photographier ses parents à leur naissance. Tous les renseignements apportés permettaient d'assouvir cette insatiable curiosité humaine.

Enfin, non contents de faire échapper plusieurs objets de l'attraction terrestre, l'Homme avait également voyagé lui-même dans l'espace.

Plus de cinq cents personnes avaient volé au-delà de cent kilomètres d'altitude. Parmi eux, et sans compter Tintin, seulement douze avaient pu poser le pied sur un élément spatial naturel : la Lune.

Depuis le programme Appollo XVII, plus aucun être humain n'y était retourné.

Les autres voyageurs de l'espace avaient pu admirer la Terre depuis leur navette spatiale, ou visiter la station spatiale internationale — ce qui était déjà franchement pas mal pour des êtres de moins de deux mètres, qui, pour se nourrir, balançaient encore des silex sur des animaux 20 000 ans plus tôt.

Les apports indispensables des programmes spatiaux sur le quotidien entraînaient une demande importante. Sur Terre, les humains voulaient une communication planétaire toujours plus rapide, plus efficace, plus sûre.

Personne ne s'intéressait aux cartes routières tracées par un homme se trouvant à une semelle du sol, et chacun remettait l'organisation de ses trajets entre les boulons d'un satellite se trouvant à 20 200 kilomètres d'altitude.

Ainsi, depuis la fin du XXème siècle, un morceau de ferraille placé dans le vide à une hauteur équivalente à 2300 monts Everest était plus fiable que des yeux humains situés à un mètre soixante-dix du sol, que ces derniers portent ou non des verres teintés jaunâtres.

Avec cette demande de plus en plus importante, l'offre de programmes spatiaux se multipliaient. Trouver un créneau libre sur un lanceur dans l'année était devenu aussi difficile que d'avoir un rendez-vous chez un ophtalmologue sur la même période.

Entre la rapidité apportée par l'expérience des précédents programmes spatiaux et les difficultés d'organiser un lancement, la préparation du programme Appollo XVIII mit donc dix-huit mois.

Il n'y eut pas de nouveau recrutement, car la volonté de l'équipe présidentielle était d'organiser une mission spatiale dans les plus brefs délais. Les nouveaux héros furent donc sélectionnés prestement, parmi les astronautes déjà formés.

Leur première apparition télévisuelle avait été organisée avec tellement de brio qu'elle avait fait la meilleure audience interplanétaire de l'année.

Richard, Vance et Harrison étaient respectivement le commandant, le pilote du module de commande et le pilote du module lunaire.

On estimait à deux milliards le nombre de téléspectateurs ayant assisté à leur présentation. Pendant plusieurs mois, ils enchaînèrent les plateaux télévisés, avec un succès d'audience chaque fois renouvelé.

Afin d'entretenir cet audimat, un faux-suspens avait été créé pour savoir qui serait le premier de l'équipage à poser le pied sur la lune.

Les astronautes jouaient au chat et à la souris, en se défilant à tour de rôle, prétextant préférer passer en deuxième ou troisième position... En effet, le premier à poser pied au sol serait le treizième homme ayant marché sur la Lune. Les trois hommes racontèrent des anecdotes pour justifier leur superstition.

En réalité, tout cela n'était qu'un jeu parfaitement scénarisé, afin de maintenir l'intérêt éveillé sur ces nouveaux héros en cours de façonnage.

A chaque intervention, plusieurs millions de tweets et de statuts facebook s'écrivaient. Les téléspectateurs interprétaient chaque propos pour déterminer qui serait le premier à marcher sur la Lune depuis 1972. La presse à scandale mondiale ne passait pas un mois sans titrer « nous avons trouvé le treizième homme ». Les trois astronautes étaient cités à tour de rôle, avec une préférence pour Richard, puisqu'il était logique que le commandant soit le premier à mettre pied à terre.

La réponse fut dévoilée après quatre mois de prétendue hésitation, et la réponse en surprit plus d'un. Celui qui devrait surmonter ses peurs superstitieuses serait Harrison.

Lors de l'émission, il ajouta en blaguant qu'il ne partirait pas sans son trèfle à quatre feuilles et sa patte de lapin fétiche, qu'il montra en direct. Le lendemain, les journaux titraient « le lapin de la lune », en montrant la photographie de la patte blanche devenue ensuite la plus célèbre de l'histoire.

3. SI UNE PATTE DE LAPIN PORTE BONHEUR, QU'A-T-IL BIEN PU

ARRIVER AU LAPIN ? (*Jean-Louis Chiflet*)

Le lendemain matin, Matt Morris, un journaliste célèbre reçut un curieux appel, l'incitant à se rendre dans une maison de retraite.

Espérer faire venir un journaliste-vedette dans une résidence pour octagénaire et plus n'est jamais bon pour le moral, car ça n'apporte que des déceptions : ils envoient toujours le dernier stagiaire arrivé, afin « qu'il se fasse la main ».

Toutefois, Morris n'était pas du genre anosmique, et il savait reconnaître une affaire qui sentait le scoop — même si elle était forcément masquée par des odeurs de shampoings, gels, laques ou de purées aux carottes.

Au salon, il rencontra l'homme qui l'avait appelé. C'était un vieux monsieur légèrement courbé, à la mâchoire carrée, et à la musculature encore bien développée.

« Il doit s'agir d'un ancien athlète », songea immédiatement Matt Morris, qui comparait toujours rapidement la carrure des gens à la sienne, compatible uniquement et au maximum de sa forme avec la pratique du mini-golf en salle.

— Bonjour, monsieur... commença le journaliste, espérant obtenir un nom.

— Bonjour, répondit le vieil homme. J'ai connu votre père.

— Ah ?

— Il m'a interviewé dans les années 70. Un homme sympathique.

— Certainement. C'est pour me parler de lui que...

— Non. Je viens vous demander d'informer Harrison, l'astronaute.

— L'informer de quoi ?

« Voilà qui commence fort », songea Matt Morris, intrigué.

— Il ne faut pas qu'il la prenne, répondit le vieil homme, avec une voix de complotiste de la première heure.

— Qu'il apprenne quoi ?

— Non, pas qu'il l'apprenne, je dis qu'il ne faut pas qu'il la prenne. La patte. Dites-lui.

— Oulà, attendez, je ne comprends rien. Qui êtes-vous et de quoi...

— On se fiche de qui je suis, ce n'est pas le sujet !

— Ah, mais si, c'est tout à fait le sujet. Je suis journaliste, je n'ai pas l'habitude de réaliser des témoignages sans connaître l'identité des personnes que j'interviewe. J'ai besoin de connaître mes sources.

C'était le petit speech classique de Matt Morris pour les personnes réfractaires. Généralement, il disait ça en sortant son calepin de son imperméable, et en préparant son crayon. Ça incitait les gens à parler, et leur première réponse était toujours leur identité. Pour les cas les plus difficiles, il sortait également un taille-crayon, afin de pouvoir réaliser un petit geste simple et parfaitement énervant.

— Je suis un ancien de la NASA.

— Sérieusement ? fit le journaliste en relevant la tête. Il ne sortit pas de taille-crayon, et parvenait tout juste à masquer sa légère décontenance.

— Sérieusement. Je suis l'un des douze.

— Des douze qu... Non ? Vous me faites marcher là !

Le vieil homme se contenta d'un sourire malicieux.

Le journaliste lâcha son crayon, se pencha en arrière et passa les mains sur son visage, comme pour le rafraîchir d'une eau imaginaire.

— Whaow ! Si je m'attendais à ça ! Attendez, il faut que je confirme ce que je pense...

— J'ai bien marché sur la Lune, oui.

— Génial, géant ! Bon, qui êtes-vous ? Comment dois-je vous appeler ? Buzz ?

— Non, je ne suis pas Buzz Aldrin.

— Alors...

Matt Morris réfléchit. Il connaissait le nom des autres. Il y avait Pete... Dave, Mark peut-être.

— Ne cherchez pas, je suis sûr que vous avez oublié mon nom. Les héros sont toujours les premiers, les suivants ne sont que des copies.

— Oui, c'est pareil avec la télé-réali... Mais peu importe, s'auto-interrompit le journaliste. Comment dois-je vous appeler, alors ?

— Appelez-moi Bugs.

— Buzz ? Mais vous venez de...

— Non, pas Buzz. Bugs.

Le journaliste ne cachait plus rien de sa profonde décontenance. Sous ses larges sourcils, ses yeux ressemblaient à deux billes luisantes. Sa langue sortait légèrement, en faisant basculer en avant sa mâchoire inférieure.

Un éclair de lucidité lui traversa tout de même l'esprit. Il était probable que le vieil homme n'ait plus toute sa tête et invente des histoires pour se passer le temps et divertir ses camarades de retraite.

Dans le doute, afin de ne pas vexer son interlocuteur, il ne dit pas un mot de ses soupçons.

— J'imagine que vous me prenez pour un vieux fou, mais peu importe.

— Non, pas du...

— Peu importe, je vous dis. Je connais la Lune, et c'est pour ça que je vous ai contacté. J'ai essayé auprès de la NASA, mais ils pensent que je n'ai plus la lumière à tous les étages.

— Eh bien moi, je vous trouve lumineux. Je vous trouve radieux même !

Matt essayait de se montrer amical et rassurant, mais c'était un cuisant échec. Il en faisait autant qu'un cuisinier asiatique découpant une tranche de pain avec un hachoir.

— Vous devez informer Harrison, par n'importe quel moyen. Il ne doit pas prendre sa patte de lapin.

— Quoi ? C'est pour ça que vous m'avez fait venir ?

— C'est le message essentiel oui. La patte de lapin le mettra en danger.

— Mais qu'est-ce que vous avez contre les pattes de lapin ? C'est petit, c'est mignon. Si on la nettoie bien, ça ne pose aucun problème d'hygiène.

— Croyez-moi. S'il débarque avec, ça va être saignant. Je ne peux pas vous en dire plus.

Il y eut une pause pendant un instant. Le journaliste lança son crayon et son calepin sur la table, comme s'il abandonnait l'interview tant que son interlocuteur n'était pas plus clair dans ses propos. C'était une autre méthode classique, travaillée maintes fois devant une glace et des témoins, et c'était également un des éléments qui distinguaient le grand journaliste qu'il était des autres, moins tenaces.

— Désolé, je ne comprends pas... Je ne comprends pas pourquoi, et je vais avoir besoin de plus d'informations.

Bugs réfléchit de quelques secondes. Il n'était pas du genre à lâcher des renseignements sans en avoir évalué les conséquences.

Il avait un seul message à faire passer, et il s'intéressait plus à son but qu'à la méthode. Ainsi, tel un joueur d'échecs modifiant complètement sa stratégie en cours de partie, Bugs révéla ce qu'il souhaitait garder secret.

— La lune est peuplée de lapins !

Matt Morris se relâcha. Jusque là, il était resté très tendu, persuadé qu'il tenait peut-être le scoop du mois, voire de l'année.

Mais il sentait maintenant que le vieil homme n'était pas tout à fait sain d'esprit, et que ses neurones pédalaient dans un excès de purée aux carottes.

Toutes ces pommes de terre écrasées ne peuvent être bonnes pour la santé.

— Les cratères que vous voyez sur toutes les photos de Neil ou des autres, ce ne sont pas tous des cratères, si vous voyez ce que je veux dire.

— C'est quoi alors ? Des terriers ?

— Exact ! Des terriers !

— Hmmm... Monsieur Bugs Bunny, je pense que vous allez avoir du neuf à raconter au docteur...

En moins de temps qu'il n'en fallait pour dire Duracell, le vieil homme agrippa la manche du journaliste.

— Je ne plaisante pas, monsieur Morris. Je ne vous parle pas de gentils lapins nains, là.

— Lâchez-moi !

— Je ne vous parle pas du lapin blanc d'Alice, je ne vous parle pas du lapin de Bambi...

— Pan-Pan. Mais lâchez...

— Oui, Pan-Pan, c'est ça ! Pan-Pan, c'est le bruit qu'ils vont faire les lapins de la lune, s'ils voient la patte d'un des leurs entre les mains d'Harrison.

« Ça y est, il fond un fusible » se dit immédiatement le journaliste, déçu de voir son exclusivité sombrer.

— Monsieur Bugs... Laissez-moi vous poser une autre question importante.

— Allez-y.

— Est-ce que vous prenez bien tous vos médicaments ?

— Mes médi... Oh mais vous n'avez rien compris ! La lune est infestée de lapins ! La lune est colonisée, c'est trop tard pour nous ! Elle ne nous appartient plus, elle n'a même jamais été à nous.

— Je pense qu'il faudrait que vous vous reposiez.

— Pisano avait raison ! s'exclama le vieil homme. Empêchez-les d'y aller avec la patte. Empêchez-les tout court ! Ils ne doivent pas, ils ne doivent...

— Calmez-vous, calmez-vous !

Deux infirmiers vinrent maintenir le vieil homme, qui se calma immédiatement. Il savait qu'il avait fait tout son possible pour délivrer son message. La balle n'était plus dans son camp. Il suivit les deux hommes vers sa chambre. Il était étrangement calme, résigné.

Son appât mordu, il n'avait plus qu'à commencer à ferrer. Avant de quitter la pièce, il se retourna vers le journaliste, qui ramassait carnet et crayon.

— Contactez-les. Faites-le.

— Pourquoi le ferais-je ? demanda Matt Morris, en finissant de réajuster son imperméable.

— Parce que si je dis juste, vous serez le sauveur du programme Appollo. Et au pire, ça vous fera une bonne histoire à raconter.

— Ah. Vous trouvez, vous ?

— Oui, surtout votre conclusion.

— Laquelle ?

— Je suis sûr que les gens adoreront lire que les héros finissent par devenir de vieux fous obsédés par les lapins.

Matt resta un instant sur place.

Echec et mat.

4. TOUTE CHOSE QUI EST, SI ELLE N'ETAIT, SERAIT ENORMEMENT

IMPROBABLE (*Paul Valéry*)

Matt Morris mit deux jours avant d'écrire son article.

Ce n'est pas tant qu'il hésitait à la rédiger, c'était plutôt certains éléments qu'il trouvait perturbant. Il avait réécouté l'enregistrement de la conversation une vingtaine de fois, et il restait toujours perplexe sur le discours du prétendu astronaute.

Il avait bien sûr utilisé un dictaphone pendant l'interview, même s'il l'avait laissé caché dans son imperméable, afin de « la jouer à l'ancienne ». C'était toujours bien vu, un peu de rétro, ça apportait une certaine idée du professionnalisme. Surtout dans une maison de retraite.

Il réécouta une énième fois le fichier audio, puis regarda son calepin.

En première page étaient inscrits les prénoms des douze hommes ayant marché sur la Lune. Il avait barré ceux des personnes décédées, ce qui donnait : ~~Neil~~, Buzz, ~~Charles~~, Alan B., ~~Alan S.~~, Edgar, David, ~~James~~, John Watts, Charles, Eugene et Harrison.

Excepté Buzz — et le vieil homme avait expressément précisé qu'il ne s'agissait pas de lui — aucun prénom ou surnom de se rapprochait de Bugs. Il s'agissait évidemment d'une référence à la thématique lapine qui l'obsédait.

Il était amusant au passage de constater que le prénom du dernier astronaute descendu sur la Lune était le même que le premier qui allait y retourner, plus de quarante ans après. Enfin, disons que dans le journalisme, il fallait s'amuser et savoir divertir avec de tout sujet à bons mots.

Matt tourna la page. Derrière, il avait écrit : « la lune est infestée de lapins », « les cratères sont des terriers ».

Autant préparer une page humoristique avec ces éléments, mais ce n'était pas du tout sa spécialité. Il aurait été plus à l'aise avec le réalisme, les enquêtes locales ou nationales. Il savait parler du terroir et pourquoi pas de clapiers ; il était également capable de traiter d'astronomie et il s'occupait d'ailleurs annuellement des informations autour de la nuit des étoiles. Mais il ne se sentait pas la force d'allier les deux : lapins et lune.

« Ne pas prendre la patte », « les lapins sont dangereux et armés ? » avait-il également noté. Il avait beau chercher une explication rationnelle à tout cela, le journaliste n'y voyait au premier abord que du premier degré. Or, il était légèrement improbable que des lapins puissent gambader tranquillement sur la Lune, où il n'y avait semble-t-il aucun champ de carottes et une absence d'atmosphère relativement pénible pour tout être souhaitant y vivre.

Matt avait d'ailleurs quelques informations secrètes qui évoquaient la création d'une atmosphère artificielle sur la Lune, à terme. Pour l'instant, il était question de faire habiter pendant quelques années les trois nouveaux héros, Richard, Vance et Harrison dans une base qui ressemblerait extérieurement à un hangar, et intérieurement à la station spatiale internationale.

Eventuellement, les lapins auraient pu une allégorie des ennemis, et la Lune le terrain d'une guerre où le vieil homme aurait été envoyé. « La guerre, c'est comme la chasse, sauf qu'à la guerre, les lapins sont armés » avait dit une fois le général De Gaulle. Le deuxième degré commençait à émerger de l'entretien.

Peut-être que l'annonce du président sur la conquête spatiale avait réchauffé la guerre froide qui sommeillait en Bugs, qui ne voulait pas « qu'on montre patte blanche » aux ennemis. C'était tiré par les cheveux, et pour être franc, ça ne valait sûrement pas un pet de lapin.

Enfin, en dernière page de son calepin, il y avait cette intrigante question : « qui est Pizzano ? Pisano ? Piz ano ? Pis ano ? Pi sano ? »

S'y accolait cette deuxième interrogation, tout aussi capitale : « En quoi a-t-il raison ? »

Il se laissa basculer en arrière dans son canapé, et se massa le front. Il y avait sûrement une solution toute simple.

Internet ne lui indiquait que des adresses de pizzeria ou d'architecte, et il ne voyait absolument aucun rapport avec la Lune dans tout ça. Quant à savoir si le nombre « pi » était « sano » ou pas, ce n'était pas encore l'heure des pronostics des sujets de philosophie du baccalauréat. Peut-être Bugs s'était-il trompé de mot. La prononciation était très douteuse sur l'enregistrement, et gênée par le bruit lointain d'un piochage de lettre dans une pochette homologuée Scrabble.

Peut-être s'agissait-il d'un nouveau scandale alimentaire. Du lapin dans les pizzas servies en maison de retraite.

Une tentative de meurtre à la pizza au lapin. Non, impossible, improbable, stupide. Il y avait d'autres éléments plus clairs. Le lapin. La carotte.

Ça sentait la purée aux carottes. Le lapin mange la carotte. Les résidents mangent la purée aux carottes. La solution était là !

Il y a sûrement un meurtrier, un « lapin dangereux » dans cette maison de retraite. Le vieil homme, en se faisant surnommer Bugs, ne s'accusait-il pas ?

Matt sentait qu'il touchait quelque chose du doigt. Mais il ne comprenait toujours pas le coup de la pizza. Peut-être y avait-il matière à creuser du côté des œufs, à travers Pâques évoqué par le lapin... Ou du chocolat. Qu'est-ce qui pourrait relier...

Il se mit soudain à sourire.

« Tu divagues complètement, mon pauvre vieux », dit-il à voix haute.

Ses idées l'avaient amené n'importe où, en se basant sur des successions d'hypothèses improbables.

Il réfléchissait aussi mal que le détective des romans qu'il lisait, adolescent. Un type un peu perdu, toujours embarqué dans des aventures improbables, avec son vieil imperméable défraîchi, son appareil photo et son grand chapeau ridicule. Un certain Ace Burton, si sa mémoire était bonne...

Ça faisait longtemps qu'il n'avait pas pensé à ça, tiens. Il faudrait qu'il retrouve ses anciens exemplaires. Mais pour l'heure, il avait un article à rédiger, et il ne savait pas par quel bout le prendre.

Il opta finalement pour la simplicité. Il recopia l'interview telle qu'elle s'était produite, et laissa ainsi les gens se faire leur propre opinion. Rien n'était plus vendeur que des messages mystérieux.

Lorsqu'il apporta son article fini au journal, il ne reçut aucun rire moqueur. Sa réputation et son influence était telle qu'aucun de ses collègues ne se le permit publiquement.

De façon plus officieuse, une rumeur courait que cette interview pourrait signer un coup de frein dans la carrière du journaliste. Tout dépendrait de l'accueil du public, mais certains amis à dents longues ne doutaient pas qu'ils allaient bientôt pouvoir s'asseoir dans le fauteuil du grand Morris, mettre les pieds sur le bureau noir, s'allumer un barreau de chaise et envoyer des étudiants préparer les articles à leur place.

Le soir même, un livreur vint déposer douze boîtes de cigares à six rédacteurs différents, qui se sentirent soudain gênés d'avoir eu la même idée, la même envie... La place était visiblement chère, et la concurrence rude.

Eût égard à ses précédents travaux, le rédacteur-en-chef fit tout de même confiance à Matt. Il lui demanda une demi-douzaine de fois s'il était vraiment sûr de vouloir publier ces élucubrations d'un vieil inconnu surnommé comme un lapin de cartoon, mais Matt n'en

démordait pas. A l'inverse, son patron avait fini de manger ses dix ongles, et envisageait d'exercer son onychophagie sur ses orteils, dès qu'il aurait un peu de temps libre.

Une fois l'interview incorporée dans la maquette, Matt se sentit partagé entre la satisfaction d'avoir eu le courage de lancer ce périlleux article, et l'angoisse des premiers retours.

En attendant, il allait déjà surveiller de près cette maison de retraite, afin de s'assurer qu'il n'y ait pas de mort inattendue...

On ne sait jamais.

Les hypothèses improbables sont parfois les meilleures.

5. IL N'Y A PAS D'URGENCE, NOUS Y ARRIVERONS UN JOUR (Alan

Alexander Milne)

Comme c'était prévisible, l'article de Matt ne laissa personne indifférent.

Il y eut bien sûr quelques rabat-joies qui se mirent en colère, et trouvèrent scandaleux de publier de telles sornettes, d'embêter nos aînés dans leur résidence de repos, de se moquer de la diminution de leur bon sens, de manipuler l'opinion publique, de faire de la publicité gratuite sur un évènement scientifique et historique majeur, de ne pas proposer un travail d'investigation correctement fini, de laisser ouverte la porte aux commentaires de mystiques, de tomber dans la feuille de chou, de donner matière à moudre aux illuminés de la Lune, etc.

Râler était leur sport quotidien. Ils ne mangeaient pas cinq fruits et légumes par jour, mais déchiraient hargneusement au moins le double d'articles de leurs crocs acérés.

A côté de ces contestations, il y eut une certaine ferveur autour de cette interview. Chacun y voyait midi à sa porte.

L'hypothèse d'un meurtre en maison de retraite fut évoquée par de nombreux lecteurs — influencés sûrement par le fait que Matt mentionnait les odeurs de purée de carottes à plusieurs reprises dans son article.

D'autres, plus terre à terre (si on peut dire) voyaient la preuve que les photographies sur la Lune étaient fausses, et que l'homme n'y a jamais mis les pieds. S'il n'y avait pas de lapin sur les photos réalisées par les missions Appollo, c'est qu'aucun programme n'avait été mené à son terme.

Ils ressortirent les dossiers classiques de la théorie du complot sur l'impossibilité de telle ou telle ombre sur la Lune, de la flottaison du drapeau planté par Neil Armstrong, des empreintes de pas, de l'absence d'étoiles sur les photographies de la NASA, et tous les autres éléments qui ont pu être expliqués, contre-argumentés et prouvés de nombreuses fois depuis quarante ans, sans que les sceptiques n'en prennent connaissance.

Ils ne prirent pas conscience non plus qu'il était contradictoire pour étayer leur théorie de se fier au témoignage de quelqu'un prétendant être allé sur la Lune.

Des représentations artistiques déferlèrent sur le web. Il s'agissait principalement de dessins humoristiques, mais il y eut également quelques vues réalistes du Grand Clapier (telle que la Lune était maintenant surnommée), et même quelques iconographies religieuses.

L'immense enthousiasme mondial pour l'expédition annoncée par le président se répercuta sur cet article de Matt Morris. Le nombre de partages illégaux incita le journal à le diffuser gratuitement, ce qui lui fit une excellente publicité.

De nombreuses vidéos de lapins nains circulèrent. Le lagomorphe remplaça le chaton sur YouTube, Instagram, et envahit rapidement toutes les plateformes de partage. Les animaleries frôlèrent la bulle spéculative sur les rongeurs.

Parallèlement, des marques surfaient sur la vague ; ainsi, Nesquick devint de la « poudre de lune », Duracell mit en scène une publicité de lapins lunaires, Ferrero ajouta une

combinaison spatiale à ses chocolats de Pâques. Quant à Playboy, ils trouvèrent sans difficulté le moyen de montrer la lune de leur célèbre mascotte.

Les publicitaires agissaient dans l'urgence, pour le meilleur et malheureusement souvent le pire. Les carottes devenaient ainsi de la « nourriture de choix pour vivre avec nos nouveaux amis ».

Un nouvel opus des Lapins Crétins fut annoncé en toute précipitation, sur toute console de salons, et tout smartphone, rapidement suivi par la franchise Sam & Max. Une suite fut annoncée au film *Qui veut la peau de Roger Rabbit ?* Il fallait faire vite et être le premier.

Plusieurs chaînes télévisées dépoussiérèrent des anciens épisodes de cartoon de la Warner Bros. Une série policière changea de nom en post-production pour se nommer « Le lapin », même si le héros n'avait de commun avec l'animal qu'une dentition aux incisives légèrement avancées.

Certains littéraires ressortirent les meilleures citations autour des lapins ou de la Lune. Jules Verne, Herbert George Wells et Cyrano de Bergerac se replacèrent en tête des ventes dans les points Relay et sur Amazon. L'atlas de la Lune par William Henry Pickering fut redécouvert avec intérêt.

On dénombra vingt-six humoristes et mille quatre cent vingt-trois utilisateurs de Twitter citant Alphonse Allais sur le titre nobiliaire : « être de quelque chose, ça pose un homme, comme être de Garenne, ça vous pose un lapin. » La blague devint plus classique le célèbre « comment vas-tu'yau de poêle ».

En moins d'une semaine, tous les sujets avaient été épuisés. Après s'être prélassés devant l'histoire des lapins reprise avec esprit, les lecteurs et spectateurs commencèrent à se lasser. L'information avait circulé très vite, grâce aux réussites de précédents programmes spatiaux. Il était ironique de voir que c'était ce qui tuait l'intérêt pour la nouvelle mission en cours de développement.

Une fois le tsunami d'humour et d'opportunisme mercantile passé, vint le temps de quelques réflexions sur le sujet.

L'une d'entre elle était d'ordre philosophique et consistait à déterminer si une cohabitation entre l'Homme et un autre animal, en l'occurrence le lapin, était possible, sans en faire une nouvelle espèce en voie d'extinction.

Il y eut un nombre incalculable d'articles et de débats sur le sujet. L'une des conclusions les plus intéressantes fut apportée dans le même journal ayant publié l'article de Matt Morris — qui, pendant ce temps, surveillait vainement la maison de retraite, presque trop paisible pour être honnête.

« Toute cohabitation est possible, était-il écrit dans l'article, sur Terre, dans la mer, ou pourquoi pas sur la Lune. Il y a tout de même une situation singulière et dangereuse entre deux espèces promises à une promiscuité durable : la rencontre.

Celle-ci ne saurait se dérouler sans un mouvement de force, qui cherche à démontrer qui est le dominant dans cette relation.

Après ce cap, une fois que l'information a été enregistrée et acceptée par le dominé, s'ensuit une inévitable période de domination, même si elle se déroule dans un respect mutuel. Le plus faible doit « servir ».

Dans le cas du lapin, il pourrait s'agir d'être le repas exceptionnel des astronautes, par exemple à la période de Pâques. Dans un cadre scientifique, ils pourraient servir d'étude. Il y aurait des dissections, c'est certain : comment des lapins pourraient-ils vivre sur la Lune sans avoir besoin de respirer, voilà une intéressante question !

Il n'y a pas de cohabitation possible entre deux espèces, voire entre deux membres d'une même espèce, sans une certaine hiérarchie, la plus minime soit-elle. »

Une autre information capitale était un communiqué des équipes présidentielle et spatiale, assurant « avoir bien pris connaissance de l'article ».

En réalité, il ne s'agissait pas d'une simple lecture de l'interview. Une enquête interne avait été aussitôt ouverte.

L'identité réelle de Bugs fut rapidement découverte, et tenue secrète. Elle confirma qu'il s'agissait bien d'un des douze hommes ayant posé le pied sur la Lune.

Un rapport complet fut ensuite demandé sur l'origine de cette histoire.

Il ne fallait pas avoir l'air ridicule en annonçant tout et n'importe quoi. Il était quand même question d'une mission scientifique du plus grand intérêt, et il convenait de ne pas l'entacher d'histoires de chasses ou de terriers.

Le président fut mis au courant, et il demanda une réunion. En urgence.

6. UN PEUPLE QUI OUBLIE SON PASSE EST CONDAMNE A LE REVIVRE

(Winston Churchill)

La réunion eut lieu dans la semaine, et le président l'ouvrit en ces mots : « y a-t-il ou non des lapins vivant sur la Lune ? »

Les participants, installés autour d'une grande table blanche, face à leurs notes, semblaient contrariés par le résultat de leur recherche.

— L'éventualité d'une population de lagomorphes sélénites a été pour la première fois évoquée... commença Hardaway, l'un des scientifiques.

— Je ne veux pas d'une réponse alambiquée. Je veux une réponse binaire. Oui ou non.

— Hélas, il n'y a pas de preuve formelle de l'exi...

— Oui ou non ? répéta le président avec vigueur. Dites-moi ce que je veux entendre.

— S'il faut trancher, je crois que la réponse est non.

— Bien, le sujet est clos.

Alors que le président se levait pour quitter la pièce, Hardaway ne put retenir un toussotement discret, du genre de ceux qui annoncent que finalement, après réflexion, on va peut-être complètement changer d'avis, pouf, comme ça.

— En fait, c'est une possibilité à prendre tout à fait au sérieux.

— Pardon ?

Le président s'était arrêté, et venait de se rasseoir. Il sentait que la suite allait être difficile, voire pénible pour la suite de son mandat.

— Précisez vos propos.

— Comme je disais, l'éventualité d'une population de... de lapins lunaires a été évoquée au retour de la dernière mission. Les astronautes ne se sentaient pas en sécurité sur la lune, comme s'ils étaient surveillés en permanence.

— Nous serions tous un peu paranoïaques dans ce genre d'atmosphère.

— C'est un peu plus que ça en fait. Lors de la troisième sortie dans le cratère Van Serg, l'un des astronautes a assuré avoir vu des oreilles de lapin blanc dépasser d'un cratère creux.

Un téléphone vibra. Hardaway mit la main sur sa poche. C'était le sien, mais il était trop occupé pour répondre.

— Il y avait de l'alcool à bord ? s'enquiert le président.

— Non. Après une petite hésitation, les membres de l'équipe regardèrent à l'intérieur du cratère. Ils ne virent rien.

— Ca n'apporte pas beaucoup de crédit à votre théorie, ça.

— Attendez, monsieur le président. Il n'y avait rien au bord, mais le sol était légèrement ondulé, comme le sable au bord d'une mer qui vient de se retirer, les *ripple-marks*.

— Eh bien c'est le vent.

Un sourire parcourut l'assistance, et les regards se baissèrent vers la table. On aurait dit une blague parfaite pour une réunion de scientifiques.

— Il n'y a pas de vent sur la lune, monsieur le président.

— Et donc ? Ils en ont conclu quoi ? Que c'était la preuve qu'un lapin vivait là-dedans, caché dans son terrier ? Un remake d'Alice au pays des merveilles ?

— Ils ont effectivement émis l'hypothèse que ça pourrait être causé par le souffle d'un être vivant.

— Continuez...

— Et donc ils ont détruit le sommet du cratère, pour voir l'étendue sous le sol.

— Bonne idée. Qu'ont-ils trouvé ?

— Un réseau de galeries souterraines.

Un silence s'empara de l'assemblée, perturbé uniquement par le téléphone d'Hardaway qui se remit à vibrer.

Le président avait arrêté de dire « hein ? » en arrivant au pouvoir, et avait pris la manie de répéter « pardon ? », quand il se sentait dérouté. Ainsi, reprit-il parole :

— Pardon ?

— Ils ont mis près de cinq heures à détruire le cratère, ils voulaient faire ça proprement. En l'ouvrant, il était vide mais ils ont supposé que les lapins, ou tout être ayant creusé ces galeries, s'étaient enfuis.

— Pourquoi n'étais-je pas au courant de cette information ?

— Nous n'avions pas assez de renseignement pour communiquer autour de cette anecdote, qui n'est consignée nulle part. Sur les 18 663 photos du programme Appollo qui ont été rapportées, diffusées et consultées des millions de fois, y compris par des sceptiques cherchant le moindre petit détail, il n'y aucune image de terrier ou de lapin.

— C'est effectivement troublant...

Le président se demanda si parmi les dizaines de milliers de photos où il apparaissait, il y en avait une seule où il côtoyait un lapin ou son terrier. La réponse était probablement non. Il faudrait probablement y songer dans un proche avenir, afin de ne pas ignorer un électorat devenu hautement attaché à ces oreilles sur pattes.

— Pourquoi avez-vous dit qu'il n'y avait pas de lapin vivant sur la Lune en début de réunion ?

— S'ils existent, que mangent-ils, que respirent-ils ? Nous n'avons aucune donnée exploitable. C'est pourquoi au retour de l'expédition, quand les astronautes nous ont fait part de leur découverte, nous avons jugé préférable de ne pas l'ébruiter.

— Jusqu'à maintenant...

— Exact. Ensemble, nos équipes avaient conclu que les êtres ayant creusé ces galeries étaient morts depuis de très nombreuses années. Il était possible que leur ouvrage leur ait résisté, et se confonde avec les multiples vrais cratères causés par les impacts de météorite sur notre satellite.

Le calme retomba dans la pièce. L'ambiance était moite, tout le monde regardait le président et le scientifique. C'était comme un combat sans arme : d'un côté un incrédule, de l'autre un croyant. Il restait à savoir qui était qui.

— Alors pourquoi le vieux Bugs s'est-il mis à parler, après tout ce temps ? reprit le président.

— Il ne veut pas qu'Harrison aille sur la Lune avec une patte de lapin. Pour lui, les lapins sont dangereux.

— Comment peut-il dire ça, sans les avoir vus ?

— Après la destruction du cratère, il y eut quelques événements troublants. Il y avait des endroits où le sol s'effritait plus que de raison, des roches qui dévalaient sur les pieds des astronautes...

— Ça ne me semble pas être une grosse attaque, votre histoire.

Quelques rires respectueux parcoururent l'assistance. Quand le président blague, il faut mieux se montrer poli, sinon il risque toujours de se lever et taper du poing sur la table.

— Au moment de sortir la plaque commémorative, alors qu'Eugène Cernan lisait l'inscription², ils ont failli recevoir leur marteau sur le coin de la visière.

— Leur marteau ?

— Oui. Ca a jeté un froid. Les trois astronautes étaient côte à côte et quelqu'un ou quelque chose leur jetait leur propre ustensile en direction du visage, avec le risque de les exposer au vide et donc de les tuer.

— Qu'ont-ils fait ?

— Ils étaient en passe de repartir, ils ont donc accéléré la cérémonie et repris la route vers le module lunaire. En montant à l'intérieur, ils ont esquivé de peu leur gravimètre portable.

L'histoire se complexifiait. Il y avait vraisemblablement un ennemi mortel, capable d'attaquer au marteau trois hommes déclarant pour eux-mêmes qu'ils sont venus en paix.

— Bon... Et pourquoi des lapins ? Parce qu'une fois, un astronaute a cru voir deux oreilles blanches sur la lune ?

— Après le retour de la dernière équipe, une fois mis au courant de cet accident, nous avons ouvert une petite enquête privée.

— Qui ça, nous ? Vous avez quel âge ?

— Je parle de la NASA, je n'y étais pas encore, bien sûr. Nous avons donc interrogé officieusement les astronautes des missions précédentes sur un éventuel souci ou une hallucination un peu honteuse qu'ils auraient oublié de signaler. Sur les douze, quatre ont avoué avoir aperçu un lapin.

— Ils s'étaient concertés ?

— Non, bien sûr, nous nous en étions assurés.

² « Ici l'homme a achevé sa première exploration de la Lune, décembre 1972. Que l'esprit de paix dans lequel nous sommes venus s'étende à l'ensemble de l'humanité »

Un nouveau silence se fit. L'atmosphère s'était tellement densifiée qu'il aurait été possible de la tartiner sur du pain.

— C'est pour ça que nous n'avons pas insisté pour rétablir la suite... conclut Hardaway.

— Quelle suite ?

— Appollo XVIII, XIX et XX. Ils étaient prévus, puis annulés en 1970 faute de budget. Nous avions l'intention de les remettre au goût du jour en 1975, mais vu le chaos final de la dernière mission, nous avons perdu tout intérêt pour un retour sur la Lune.

Le président se leva de son siège et frappa du poing, comme il l'avait vu faire dans des films et séries qui lui avaient donnés l'envie d'être à la place qu'il occupait actuellement.

Quelques scientifiques se demandèrent à quel calembour ils avaient oublié de rire.

— Et aujourd'hui, vous osez mettre face à face la promesse que j'ai faite au monde entier de retourner sur la Lune, et la menace de vos supposés lapins de la Lune envers l'espèce humaine ?

— Je ne fais que vous exposez les faits. La décision vous revient.

— C'est tout décidé. Ils partiront.

— Et quelle décision prenons-nous quant aux informations à leur délivrer ?

— Vous les mettrez au courant, il faut qu'ils soient prêts.

— Et s'ils voient des lapins ?

— Ils les mettront en cage. Nous avons l'arme nucléaire, ce n'est pas trois lapins de garenne avec un marteau qui vont nous faire peur. Bien, la réunion est close.

Le portable d'Hardaway vibra une nouvelle fois. Il le regarda machinalement et lut un message étrange de son fils, qui avait déjà essayé plusieurs fois de le contacter.

Un couple de lapins est dans un lieu clos.

A partir de trois mois de vie, chaque couple de lapereaux engendre un nouveau couple par mois.

En imaginant que les lapins soient immortels, combien de couples obtient-on en un an ?

Etait-ce bien l'heure des énigmes et autres exercices de lycée ?

La suite du message fit lâcher un cri d'exclamation au scientifique, qui rappela aussitôt le président, non sans oublier les cordialités dues à son rang.

Je me suis dit que ça t'intéresserait. Ce problème est signé Leonardo Fibonacci, à une époque où il se faisait connaître sous le nom de Leonardo de Pise.

Leonardo Pisano.

7. THAT'S ALL, FOLKS (*Porky Pig*)

Le jour du départ, des millions d'hommes et de femmes étaient venus assister au départ des astronautes.

L'interview de Bugs par Matt Morris avait été globalement oubliée. Le lapin était partout présent, sur les casquettes, banderoles, ballons et à peu près tout objet pouvant se vendre à moins de cent kilomètres du centre spatial Kennedy.

Mais si tout le monde se souvenait des lapins de la Lune comme d'une légende ancienne, l'origine de la rumeur s'était déjà oubliée. Il y avait eu tant de jeux vidéo, de livres, de films dérivés que plus personne ne se souvenait de l'histoire abracadabrantesque du vieux Bugs.

Hardaway avait informé les astronautes de la possibilité d'une présence extra-terrestre de lagomorphes sélénites peu avenants et potentiellement armés, à croissance exponentielle si on en croyait un octagénaire retraité et un Italien du XIII^{ème} siècle. Les trois astronautes ne le prirent pas au sérieux.

Hardaway vulgarisa ses propos, mais c'était inutile.

— Nous avons fait quelques études scientifiques un peu poussées, se vexa Richard. Nous connaissons la suite de Fibonacci !

— Zéro, un, un, deux, trois, cinq, huit, treize, vingt-et-un, trente-quatre³... récita Vance.

— Et ici, toutes les conditions sont réunies pour ce développement exponentiel, ajouta Hardaway.

— Sauf que vos lapins, s'ils existent, ne sont pas immortels et n'ont même aucune nourriture, rétorqua Richard.

— Le jureriez-vous ?

— Presque.

Par prudence, Harrison se contenta d'emporter son trèfle à quatre feuilles, pour le folklore, et oublia sa patte de lapin.

Les deux autres précautions prises concomitamment par l'équipe présidentielle et la NASA furent de disposer de deux cages à lapins, et d'une arme à feu, au cas où. La place « gâchée » agaça profondément Richard, qui ne croyait pas le moins du monde toutes ces « balivernes », mais avait toutefois promis à sa fille de lui ramener un lapin s'il en rencontrait un.

La fusée Atlas décolla le 1^{er} avril, à 22 heures 2 minutes et 27 secondes. Après la mise en orbite terrestre, le dernier étage se ralluma pour éjecter Appollo XVIII, le module lunaire et les deux systèmes de support de vie à l'origine de la mission — la colonisation de la Lune.

Ces derniers étaient plus performants que ceux utilisés dans les sous-marins nucléaires, sur la station spatiale internationale.

Mêlant les connaissances acquises dans ces domaines avec celles issues de Biosphère II, de la *Flashline Mars Arctic Research Station* de l'île Devon, et de récents progrès en chimie sur les réactions de Sabatier et Bosch pour le recyclage du dioxyde de carbone, la NASA avait conçu un nouveau système de support de vie, plus performant qu'aucun autre.

³ La suite de Fibonacci répond au problème du nombre de lapins évoqué au chapitre précédent. Il s'agit d'une suite d'entiers où chaque terme est la somme des deux précédents ($0 + 1 = 1$; $1 + 1 = 2$; $1 + 2 = 3$; $2 + 3 = 5$, etc.)

Nous étions à l'aube de la terraformation. Si la durée de « plusieurs années » annoncée et espérée par le président dans son discours était très optimiste actuellement, tout le monde s'accordait sur une capacité de survie d'au moins huit mois pour cette première mission de retour sur la Lune.

D'autres suivraient ensuite, et pourraient profiter du matériel laissé sur place. Dans cinq ans et autant de missions, la Lune hébergerait un village habitable.

Ce projet prévu depuis cinq ans était resté secret, afin de s'assurer une place de choix dans la conquête de l'espace. La Lune était, encore une fois, une première étape de choix pour démontrer la puissance des nouvelles technologies.

La suite des manœuvres d'alunissage sur la Lune dura trois jours.

Les astronautes en profitèrent pour prendre des photos de la Terre et bavarder un peu. Ils n'avaient plus grand-chose à se raconter, au terme de milliers d'heures passées ensemble pour la préparation du vol. Chacun profitait de l'évènement historique.

Les Lapins furent évoqués, de façon totalement anecdotique. Aucun des trois hommes n'y croyait vraiment.

Les systèmes de survie furent largués en premier, avec six parachutes se déployant sur chacun, et trois bouées de sauvetages. Leur alunissage fut suivi avec attention et appréhension pendant d'interminables minutes.

Tout se passa bien.

Le module de commande et de service Appollo largua ensuite le module lunaire, dans lequel les trois hommes attendaient l'un des plus importants moments de leur vie. Pour la première fois depuis près d'un demi-siècle, l'Homme allait remarcher sur la Lune.

Personne ne restait dans le module de commande, prévu pour rester en orbite autour du satellite jusqu'au retour des trois hommes. De façon tout à fait unique, il pouvait être dirigé à distance par les astronautes.

Cocon humain, le module lunaire alunit sans grand-peine, avec une précision par rapport à l'endroit prévu qui aurait fait pâlir d'envie un horloger suisse. Avant la première sortie, les trois hommes préparèrent le matériel nécessaire pour déplier les deux modules protecteurs contenant les systèmes de support de vie, à côté desquels ils s'étaient posés avec succès. L'astuce consistait à transformer ces boîtes métalliques en un petit hangar habitable. Ikéa avait beaucoup apporté à ce projet.

Ils communiquèrent leur arrivée à la Terre, et attendirent la réponse enthousiaste de leurs anges gardiens, à 390 000 kilomètres de là.

Lorsque tout fut prêt, les astronautes enfilèrent leurs combinaisons spatiales, grâce à laquelle ils avaient une autonomie extra-véhicule maximale de douze heures. Six sorties étaient prévues pour pouvoir construire la première vraie habitation sélénite.

Le premier, ou plutôt le treizième, homme à poser le pied sur la Lune allait être Harrison. Il ouvrit la porte du sas où le vide régnait déjà, et scruta l'horizon.

On aurait dit un endroit reculé d'un désert aride et gris. Le soleil apportait une clarté bien supérieure à ce que l'astronaute connaissait sur Terre. Globalement l'ambiance était totalement différente de celle rendue par les photographies et films qu'il avait vus des précédentes expéditions. En fait, ceux-ci étaient issus d'appareils réglés au préalable pour immortaliser la surface lunaire, et leur durée d'exposition très brève ne permettait pas par exemple de rendre compte du ciel étoilé s'étendant au-delà des dunes lunaires — qui semblaient, elles, déjà très familières à l'astronaute.

C'était calme, vide, froid, mais également sauvage, beau et presque désespéré.

Harrison rêvait depuis longtemps de ce moment.

Il avait eu le temps de songer à la phrase qu'il allait prononcer pour entrer dans l'histoire, lors de son « petit pas ». Il allait allier force de caractère et légèreté.

Cette phrase, c'était « Lune, ta rencontre ne serait pas si belle, si elle n'était pas si risquée. Nous revoilà devant toi, au péril de notre vie. »

Satisfait, il se tourna vers ses compatriotes, qui le regardèrent à leur tour.

— C'est tout ? demanda Richard.

— Je crois, répondit Harrison, doutant soudain de son allocution.

— C'est peut-être un peu héroïque, là, estima Vance.

— Tu aurais surtout pu ajouter qu'on s'excuse de lui avoir posé un lapin...

Les trois hommes éclatèrent de rire. Aucun bruit de ne se propagea en dehors de leurs combinaisons et de leurs émetteurs et récepteurs radio.

Instinctivement, ils scrutèrent le sol à la recherche d'une touffe de poils ou d'une oreille longue. Il n'y avait rien d'autres que quelques cratères fermés. Aucun terrier, aucune carotte à l'horizon.

— Je crois qu'on peut laisser les cages et les armes à l'intérieur, nota Richard, non sans une certaine ironie.

— En tout cas, moi, j'espère que je ne finirai pas mes jours en maison de retraite, à mélanger mes week-ends de chasse et mon voyage lunaire, conclut Vance.

Harrison se laissa glisser le long de l'échelle, et descendit avec une lenteur inhabituelle.

La faible gravité lunaire n'était en rien une nouveauté, puisqu'il avait passé plusieurs centaines d'heures dans ces conditions. C'était toutefois une expérience toute singulière dans ce décor impossible à reproduire dans les laboratoires.

Vance et Richard l'imitèrent, tandis qu'il se dirigeait vers les systèmes de support de vie, en l'espace de quelques bonds simples. Chacun d'entre eux dépassaient tous les records olympiques de saut en longueur.

Les tâches avaient été scrupuleusement réparties, afin de ne pas perdre de temps. Les trois hommes se mirent à leur place et commencèrent à desserrer quelques boulons des modules protecteurs.

Une heure s'écoula avant qu'ils ne parviennent à avoir un accès à l'intérieur. Il s'agissait maintenant de développer le premier mur, replié en un imposant accordéon. Avec lui, les premiers panneaux solaires s'installeraient automatiquement, permettant d'accélérer la suite de l'installation.

Au terme de sept heures supplémentaires, les murs et le plafond étaient installés. C'était un peu plus rapide que prévu. Ils retournèrent au module lunaire.

Richard fut le premier à remonter à bord. Il fut également le premier à être accueilli par un canon de pistolet chargé, pointé sur sa visière par un lapin au regard myxomateux.

Vance et Harrison se retournèrent pour estimer leurs chances de repli, et ils virent alors approcher une véritable armée de lapins. Ils n'étaient pas nombreux, c'était bien plus que ça : ils étaient probablement des dizaines de millions.

« Pisano avait raison, songea Harrison. Les lapins de la Lune peuvent se reproduire à l'infini. Depuis quand peuvent-ils bien être là... »

Ils sentaient tous les trois que la fin de leur périple était proche. Ils n'auraient pas dû descendre sans leurs armes. Ils auraient dû croire leurs aînés, se servir du passé.

A leur grande surprise, l'animal menaçant ne tira pas. Il faisait des gestes signifiant qu'il attendait d'eux qu'ils grimpent à bord et ferment la porte. Il y avait peut-être une sensibilité, une âme, chez ce lapin armé.

Une fois les hommes réinstallés à bord, contre toute attente, le lapin sorti en utilisant le système de sas, permettant de ne pas faire pénétrer le vide à l'intérieur du module lunaire. Il repartit calmement.

Le sens de la domination était établi.

Les astronautes avaient vu le nombre de leurs adversaires. Même s'ils utilisaient leur arme de secours, ils ne feraient pas long feu. Dans le rapport de force ici, l'Homme n'était plus le chasseur, mais la bête traquée, risquant à tout moment d'être surpris au beau milieu d'une route isolée par des phares aventureux.

Ils pouvaient détalier comme des lapins, ou accepter d'être dominés par ces derniers, en prenant le pari audacieux qu'ils ne seraient ni transformés en esclave, ni mangés à la moutarde ou aux pruneaux.

Quelque soit leur choix, si des lapins avaient mis en échec une opération de plusieurs milliards de dollars, la pilule passerait sur Terre. Il était sûr qu'à court ou moyen terme, une guerre éclaterait, avec des moyens contre lesquels les lapins ne pourraient rien. S'avouer vaincu serait le premier pas vers la guerre galactique.

Il ne restait qu'une seule solution, mais elle était si osée qu'aucun des trois n'osa l'avancer. Harrison se lança :

— Si nous mourrons tout de suite, le programme spatial sera un échec...

— ... plus personne n'investira pour une colonisation de la Lune dans les prochaines années... compléta Vance.

— ... et nous serons les héros tant attendus par le président, acheva Richard.

Harrison apporta la conclusion : « alors nous devons mourir. »

C'est ce qu'ils firent. Tout moyen de communication avec la Terre fut détruit. Aux yeux du monde, ils n'étaient plus.

Ils gardaient la possibilité de retourner chez eux d'ici quelques mois, si besoin, grâce au module de commande placé en orbite. Mais d'ici là, il ne fallait pas que les humains aient connaissance de ce qui se déroulerait ici.

— Ce n'est pas risqué de s'en remettre aux lapins ? demanda Vance.

— Ils auraient pu nous tuer, ils ne l'ont pas fait.

— C'est un peu léger pour leur faire confiance, tu ne penses pas ?

— Si. Mais pense un peu à ce qui nous attend : la première rencontre extra-terrestre, avec des animaux qui peuvent vivre sans respirer et peut-être même sans manger ! Le champ de connaissances est trop grand et trop beau pour ne pas l'explorer, s'emporta Harrison.

Les trois astronautes renfilèrent leurs combinaisons, et s'avancèrent dans le sas. Ils avaient un système de support de vie à finir, afin de commencer la première cohabitation lunaire.

C'était certain, ça n'allait pas être facile. Qui sait ce que l'avenir leur réservait ?

En ouvrant la porte, face à un gigantesque parterre de fourrure blanche illuminé par un soleil éclatant, Harrison prononça une nouvelle ses premiers mots lunaires.

Ils avaient cette fois beaucoup plus de sens.